T. XXX — N° 2 25 JUILLET 1934

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

QUESTIONS RELIGIEUSES

CHRISTIANUS. *Sacerdoce.*

ROBERT D'HARCOURT. *Idéologies racistes.*

L'Allemand est-il le frère jumeau du « Germain de la forêt d'Arminius »? Cette mise en lumière du « naturisme » de la religion raciste manifeste sa radicale opposition au Christianisme.

P. HENRI SIMON. *Le problème de la culture chrétienne.*

Question à M. Davenson : toute culture — même chrétienne — ne reste-t-elle pas *proprement* technique d'intelligence?

L. COCHET. *La Philosophie religieuse en Grande-Bretagne.*

Une récente étude de M. Nedoncelle : *Candeur.*

P. B. *Le mal n'est pas d'aujourd'hui.*

A travers les revues :

Pacifisme américain.

Billet de Christianus

Sacerdoce

Depuis la Saint-Pierre, il n'est presque pas de jour qui, dans les cathédrales, les séminaires, les couvents, n'ait vu faire de nouveaux prêtres. Et chacun, avant de se donner au ministère des âmes, ou de retourner à sa solitude priante, s'en va dans sa paroisse d'origine pour célébrer une première messe au milieu de ceux qui l'ont vu naître et grandir, et qu'il a dû quitter pour suivre l'appel de Dieu.

Je reviens d'une de ces messes. C'était dans la banlieue parisienne, le lendemain du 14 juillet. En dépit de l'heure matinale, les gens étaient venus nombreux. Et, bien plus que les enfants de chœur attentifs et les prêtres de la paroisse accueillants et respectueusement attendris autour de leur cadet, ce qui saisissait c'était le recueillement profond, la prière visible de la foule.

Combien parmi eux comprenaient l'exacte signification des cérémonies ? L'avaient-ils jamais comprise ? Et pourtant il était évident qu'ils s'unissaient de toute leur âme à la prière de Celui dont ils sentaient confusément la présence et le sacrifice reproduits et continués parmi eux par le nouveau prêtre.

Et lorsque le prédicateur monta en chaire pour leur dire le sens de cette fête, ils reçurent sa parole comme un message attendu : oui, ce nouveau prêtre, leur frère, va leur transmettre le salut apporté par son maître Jésus-Christ et les délivrer des maux qui les oppressent.

*
* *

Et nous, qui voulons travailler à la réalisation de l'Ordre Chrétien, sommes-nous suffisamment assurés de ce salut que ce jeune prêtre rappelait par sa seule présence ?

Le mal dont chacun souffre autour de nous, nous a-t-on attendu pour le déceler et pour en trouver le remède ? Jésus l'a prévu et condamné depuis longtemps. C'est cette soumission totale à la matière qui rend impossible la vie de l'esprit ; c'est cet amour de l'argent qui condamne tant d'hommes à mourir de faim ; c'est cette absence d'amour entre les frères qui transforme l'existence en une guerre féroce, et qui étouffe totalement la confiance requise pour la vie des sociétés ; c'est cet orgueil, absurde et contradictoire, alors que l'homme est descendu si bas, qui nous fait prétendre à une indépendance intégrale et à la libération des lois auxquelles nous sommes nécessairement soumis. Tout ce qui explique, tout ce qui résume les massacres hitlériens, les escroqueries financières, les grèves américaines... En un mot c'est tout ce qui nous étouffe et dont le monde est en train de mourir.

Or, de tout cela, nous sommes sauvés par Jésus-Christ.

Elle est toujours vraie cette espérance que saint Paul criait aux chrétiens de Rome, alors que le monde commençait à souffrir une angoisse semblable à la nôtre :

« Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré à la mort pour nous tous, comment avec lui ne nous donnera-t-il pas toutes choses ? Qui accusera des élus de Dieu ? C'est Dieu qui les justifie. Qui les condamnera ? Le Christ est mort, bien plus il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, il intercède pour nous. »

Cette intercession perpétuelle, elle se poursuit non pas seulement pour nous, non pas seulement au-dessus de nous, mais parmi nous. Le Christ continue parmi nous la prière qui est sûrement exaucée, et c'est cela que la foule sentait, dans mon église de banlieue : ce prêtre parmi nous, c'est le Christ qui ne nous abandonne pas et se rend présent parmi ses frères, « pontife miséricordieux et fidèle ».

Et ceux qui travaillent à la christianisation doivent se ré-

jouir malgré tout, car ils sont assurés de donner à notre pauvre terre l'Ordre dont elle a besoin, puisque le Christ, notre Prêtre, l'a demandé pour nous et travaille avec nous.

***

Partout on entend réclamer l'homme qui nous tirera de l'abîme. Il faut redire à ceux qui l'attendent que ce sauveur est déjà venu, et qu'il est toujours là, et qu'il travaille avec nous, dans ses prêtres.

Un prêtre de plus c'est le Christ présent et agissant dans un nouveau coin de la terre; et c'est aussi le Christ présent, agissant, aimant. Lumière et salut pour un nouveau groupe d'hommes : tous ceux que cet homme, ce prêtre, au cœur libre et vivant, connaît et aime. A tous ceux-là se présente un nouveau témoin : « Oui, le Christ veut véritablement vous sauver, puisqu'il a commencé en moi, qui suis vôtre, son action rédemptrice. »

Voilà la leçon, leçon de force et d'espérance que nous livre ce temps d'Ordinations. Nous tous, qui constituons l'Église, nous devons prendre plus vivement conscience du lien — de l'Ordre — qui nous unit dans le travail de la grâce divine. Puisque le Sacerdoce se poursuit parmi nous, notre temps est toujours une ère de rédemption.

CHRISTIANUS.

Idéologies racistes

C'est un fait connu que, aux yeux des purs adeptes du IIIe Reich, la réduction du National-Socialisme au seul domaine politique apparaît comme la plus claire mutilation du mouvement. Il ne s'agit de rien moins que d'une transformation totale des bases mêmes de la vie, d'une nouvelle conception de l'univers. L'hitlérisme s'appuie sur une doctrine à laquelle il emprunte une sorte de gravité de consécration.

Le Docteur Kerrl, ministre de la Justice de Prusse, a salué le Führer du titre tout ensemble martial et métaphysique de « *Soldat der Weltanschauung* » (Soldat d'une nouvelle vision du monde). Ce mot de *Weltanschauung*, nous le retrouvons sur les lèvres de Joseph Goebbels, Ministre de la Propagande et de l'Éducation Nationale, d'Ernst Roehm, chef des S. A. (bataillons d'assaut), et d'Adolf Hitler lui-même, dans presque toutes leurs déclarations publiques. Il a pris rang officiel dans le vocabulaire national-socialiste.

Doctrine nouvelle, disions-nous à l'instant, et d'une immense étendue de prises comme d'une incalculable portée. L'avènement du national-socialisme, aux yeux de beaucoup d'auteurs racistes, s'est accompagné d'un renouvellement de la matière humaine elle-même. Pour M. Gottfried Benn, membre de l'Académie du IIIe Reich, l'homme d'Allemagne d'aujourd'hui incarne « un nouveau type anthropologique ».

« Nous assistons, écrit d'autre part M. Werner Deubel, avec cette sorte de candeur dans le messianisme qui est un des traits spécifiques du mouvement, nous assistons au renouvellement du visage du monde, d'un monde devenu friable et caduc, à une nouvelle détermination des valeurs, à une nouvelle interprétation de l'univers, tirée des profondeurs de l'âme allemande. »

Au milieu d'un univers vieilli qui se disjoint et s'effrite de partout, « l'homme allemand » (*der deutsche Mensch*) s'avance avec le signe de l'élection au front, porteur d'une mission de régénération.

Pour être fidèle à cette mission, il aura moins à se découvrir qu'à se retrouver. A ressaisir, par-delà des siècles d'erreur et de superposition étrangère et à travers les alluvions du temps, son âme primitive. Avec ses racines, il reprend sa force. Le Berlinois d'aujourd'hui salue son frère dans le Germain de la forêt d'Arminius.

Nous ne serons pas étonnés que le racisme hitlérien, doctrine universelle, ne laisse point hors de son champ visuel la question religieuse. Dans le premier chapitre du livre du Comte Reventlow, intitulé *Le Catholicisme allemand dans le Reich qui s'en va et dans le Reich qui vient* (*der deutsche Katholizismus im untergehenden und im kommenden Reich*), chapitre intitulé : « Le Nationalisme, conception générale du monde », nous trouvons les lignes suivantes : « Les exigences totalitaires du National-Socialisme dans sa conception mondiale, et dans la réforme générale qu'il entend imposer à la vie allemande, comprennent les domaines de la religion et de la morale. »

On a beaucoup parlé du paganisme hitlérien. Il ne faudrait pas donner au mot un sens trop général, qu'il n'a peut-être pas encore. Le péril réside davantage dans la profondeur que dans l'étendue. Les tenants « d'une religion nordique germanique » (*nordisch-germanische Reli-*

gion) n'ont formé au début que des chapelles disséminées d'intellectuels. Les idéologies éparses, dont les étiquettes fort variées étaient « *deutsche-gläubige Gemeinschaft* » (communauté de la foi allemande), « *nordische Glaubengemeinschaft* » (communauté de foi nordique), « *Adler u. Falken* » (aigle et faucon), « *die kommende Gemeinde* » (la communauté de l'avenir), « *Bund der freireligiösen Gemeinden* » (Ligue des communautés de libre croyance), « *Nordung* » (Nordismes), sont sorties de l'impuissance de l'émiettement pour se fondre et s'unifier, à la suite d'un Congrès tenu l'été passé à Eisenach, en un vaste mouvement, dont le Professeur d'Université Hauer a pris la tête. Ce mouvement s'intitule « *Arbeitsgemeinschaft der deutschen Glaubensbewegung* » (Communauté de travail du mouvement de foi allemand). Des noms connus s'y sont agrégés :

le Comte Roventlow ; le Dr. Drews ; le paléontologiste de l'Université de Marburg, Professeur Hermann Wirth ; l'ethnologue officiel du IIIe Reich, Dr. Günther ; le professeur de philosophie de l'Université de Leipzig, Ernest Bergmann.

Le mouvement à sa naissance comptait, semble-t-il, environ cent mille inscrits. C'est moins ce chiffre assez sérieux cependant et préoccupant, en raison de la qualité intellectuelle des adhérents, qui constitue à nos yeux un légitime sujet d'inquiétude, que deux faits qui nous paraissent mériter d'être mis au premier plan.

D'abord « le mouvement de foi allemand » — qu'il convient de ne pas confondre avec le mouvement des *Deutsche Christen*, avec lequel il n'a rien de commun — a très vite manifesté une tendance fort nette à quitter les cadres de l'érudition pour passer sur le plan de la littérature populaire, où ses toxines se font actives et positives. L'i-

déologie devient propagande. Sous ce vêtement nouveau, nous la rencontrons dans la presse de la jeunesse, par exemple dans le *Sturmtrupp*, organe officiel de la *Hitlerjugend* présidée par le *Jugendführer* Baldur von Schirach, dans les calendriers populaires, notamment dans le « Calendrier des Travailleurs Allemands », tiré à quatre millions d'exemplaires et dans lequel les noms de saints sont remplacés par des noms empruntés à la vieille mythologie germanique.

Ensuite, et c'est le second fait qui nous semble devoir être mis dans toute sa grave lumière, le mouvement néopaïen dispose dans les sphères les plus hautes du pouvoir d'appuis aussi actifs que significatifs. Il n'est pas indifférent que, dès le 13 octobre de l'an dernier, une ordonnance de M. Rudolph Hess, délégué et véritable *alter ego* du Führer, ait garanti l'existence légale des groupements religieux sans appartenance confessionnelle. Ce premier succès autorise les tenants de la religion nordique à augurer favorablement de leurs efforts persévérants pour voir un jour leur foi reconnue légalement au titre de troisième confession (*dritte Confession*). Mais il n'est pas que M. Hess pour les encourager. Ils rencontrent d'agissantes sympathies auprès de MM. Alfred Rosenberg, appelé tout récemment par la confiance du Führer à la direction du département culturel de la nation (une nomination à laquelle tout le passé du personnage donne la plus claire signification de provocation religieuse), Darré, Ministre de l'Agriculture, Ernst Roehm, chef des S. A., Ley, chef de l'*Arbeisfront*. L'importance pratique d'un pareil protectorat et d'aussi hautes complicités actives sinon avouées, jointe à la qualité intellectuelle de professeurs d'université en renom, donne la mesure de toute la coupable légèreté du mot récent de M. de Papen, affirmant dans son discours de Gleiwitz que la religion nordique

germanique ne recevait en Allemagne que l'appui de « juvéniles échauffés sans aucune influence ».

Religion germanique, religion raciste, ce n'est pas nous qui employons ces mots. Ils font depuis longtemps partie du vocabulaire allemand.

L'auteur d'un article fort suggestif, paru dans la *Deutsche Rundschau*, M. Kurt Leese, professeur à l'Université de Hambourg, intitule ses développements : *Völkische Religion und Christentum*. Il nous paraît qu'il eût été plus exact en remplaçant dans son titre la conjonction *und* par *oder*. C'est bien en face d'un dilemme, d'une option radicale, que nous place le sujet.

M. Kurt Leese entre d'une façon caractéristique dans son thème en remettant sous les yeux de son lecteur un passage du chapitre quarante de la *Germanie* de Tacite :

A ces diverses tribus germaines est commun le culte de Nerthus, c'est-à-dire de la terre maternelle, de la Terre-Mère (*terra Mater*). Elles croient communément que cette divinité se mêle aux affaires des hommes et voyage de pays en pays. Dans une île située au milieu de l'Océan, elle a choisi comme retraite un bois sacré inviolé.

Cette sorte de divinisation de la terre se maintient, selon notre auteur, pendant le moyen-âge, chez les races anglo-saxonnes. Vers l'an 1000, on peut enregistrer une sorte de consécration de la glèbe, d'une allure religieuse frappante.

Heil sei dir, Erdflur, der Irdischen Mutter!
Sei du grünend in Gottes Umarmung,
Mit Frucht gefüllt den Irdischen zu Frommen!

(Salut à toi, Glèbe, Mère terrestre!
Verdoie dans l'étreinte du Dieu
Et porte du fruit pour le bien des humains!)

Le principe mâle, la divinité à l'étreinte fécondante, dont il est question ici, est le dieu Freyr, dont la statue, pourvue d'emblèmes qui, nous affirme M. Leese, n'autorisent aucun doute sur sa mission, orne le Temple d'Upsala, avec les images de Thor et d'Odin. Adoration du mystère de la terre, religion des puissances de fécondité, des semences et des germinations, érotisme tellurique et végétal, culte des « mères puissantes » (*grosse Mütter*) — il n'est rien, il est vrai, dans l'extrême-Nord européen que nous ne trouvions d'abord dans le berceau oriental du monde : Babylone, Syrie, Phénicie, Égypte.

M. Leese le concède mais tout de suite met l'accent sur le point qui l'intéresse et qui à ses yeux est le point vif du sujet : l'antithèse hostile qui aussitôt se manifeste dans l'Ancien Monde entre la religion d'Yavé et celle de la Terre, entre les deux principes qui se partageront l'univers, la volonté morale (*sittlicher Wille*), avec son primat royal sur les forces de la nature, d'une part, et les puissances de l'inconscient cosmique, « la vie végétale et animale » (*das naturlich-animalisch-vegetabilische Leben*), de l'autre.

L'introduction du christianisme chez les peuples germaniques détrône-t-elle, chasse-t-elle définitivement le paganisme? Non, répondent Kurt Leese et d'autres auteurs. Rien n'altérerait plus dangereusement la vérité que la conception simpliste d'un christianisme s'asseyant victorieusement sur les ruines du paganisme. Il n'y a point substitution sommaire d'une religion à l'autre, mais interpénétration intime, osmose entre deux fois, si étroitement entrelacées et emmêlées que l'œil ne discerne plus la suture. Dans l'âme germanique, christianisme et paganisme vivent d'échanges mutuels : le Germain se christianise, le chrétien se germanise.

M. Leese fait grand état d'une lettre de Grégoire le

Grand de la fin du VIe siècle, contenant des instructions adressées à l'Abbé de Cantorbéry Melittus sur la façon de manier les Anglo-Saxons fraîchement convertis :

Dites, écrit le Pontife, dites à Augustin (débarqué sur le sol anglais avec quarante bénédictins en 596) à quelles convictions m'ont amené de longues réflexions, sur la conversion des Anglo-Saxons. Ce ne sont pas les églises païennes elles-mêmes qu'il convient de détruire, chez ce peuple, mais les images d'idoles qui y trônent. Qu'on arrose d'eau bénite les temples; qu'on élève des autels et qu'on les garnisse de reliques. Si ces églises sont bien construites, ce qu'il faut, c'est les arracher au culte païen pour les amener au culte de Dieu, afin que le peuple, voyant ses églises intactes, renonce d'un cœur sincère à ses erreurs, reconnaisse le vrai Dieu et trouve de la joie à s'assembler dans les enceintes religieuses auxquelles il est accoutumé. Les Anglo-Saxons ont pour habitude de sacrifier de nombreux animaux à leurs idoles; on respectera cet usage, mais en le transformant à l'occasion en fêtes et en solennités chrétiennes... Ce ne sera plus au démon que seront apportés les sacrifices, c'est à la louange de Dieu que seront immolés les animaux qui serviront ensuite à des festins où l'on trouvera l'occasion de remercier l'auteur de tous dons excellents. Laissons aux Anglo-Saxons quelques joies extérieures; ils n'en seront que plus tournés vers les joies intérieures de la conversion. Aux sensibilités grossières, il ne faut point tout supprimer d'un seul coup. Ce n'est que pas à pas, et non par bonds, que s'élève graduellement celui qui veut gravir le degré suprême.

Beau texte en effet, et d'une bien admirable sagesse, mais que M. Leese nous paraît fort mal lire en tentant d'en tirer une justification de sa thèse de « l'interpénétration mutuelle » (*gegenseitiger Durchdringungsprozess*) du paganisme et du christianisme. Ce n'est, est-il besoin de le dire, point d'une fusion, d'un impossible compromis entre l'esprit païen et l'esprit chrétien qu'il peut être question dans l'esprit du Pontife romain. Ces instructions pratiques, marquées du réalisme et de la prudence de l'Église de toujours, ne visent que l'utilisation des cadres extérieurs du paganisme aux fins intérieures du christianisme.

L'objectif reste, de toute évidence, l'élimination progressive et totale du paganisme, mais dans la tolérance initiale des rites et des formes extérieurs, tolérance qui apparaît comme une garantie de sûreté pour la réalisation du but cherché. Pures vues de stratégie dans l'œuvre de conversion. Le christianisme respecte l'écorce pour mieux pénétrer la moelle.

Ce n'est point du tout ainsi que l'entend M. Leese ni, avant lui, les autorités intellectuelles de son pays, dont il se réclame.

Pour Léopold Ziegler, dans son *Saint Empire des Allemands* (*Heiliges Reich der Deutschen*) paganisme et christianisme conservent au titre de composantes de la religion germanique des droits égaux en dignité, comme deux sources de débit égal peuvent légitimement revendiquer la même part à la formation du fleuve dans lequel se mêlent et se confondent leurs eaux.

M. Ziegler veut qu'il demeure bien établi, « solennellement reconnu », que « le sentiment du monde du paganisme et celui du christianisme (*christliches u. heidnisches Weltfühlen*), pour toujours contenus l'un dans l'autre, restent indissolublement liés et unis... ; que la dette de l'âme moderne demeure égale envers les deux passés, le païen et le chrétien ; qu'il ne saurait être toléré que l'un des deux éléments constitutifs soit jamais renié, dominé (*unterdrückt*) et éliminé au profit de l'autre ». L'auteur du *Saint Empire des Allemands* tire la conclusion pratique en ne voyant que stérile et pernicieuse tentative, « effort mort-né » (*totgeborene Bemühungen*) dans toute ambition de dissocier les deux composantes étroites qui entrent dans la texture de l'âme germanique. Celle-ci se doit de garder la fidélité envers son passé païen.

Ces citations sont déjà instructives.

Pourtant, dans cette voie de la piété de l'âme allemande

envers ses puissances païennes, L. Ziegler est largement dépassé par un compatriote et un précurseur, par l'un des hommes dans lesquels s'est peut-être le plus spécifiquement incarné le nationalisme germanique, par Ernest Maurice Arndt, le Tyrtée des guerres de libération, l'auteur du lied célèbre :

der Gott der Eisen wachsen liess.

Nous devons à Arndt l'une des meilleures illustrations de la frappante loi d'affinité spontanée qui, tout au long de l'histoire, a presque constamment fait coïncider en Allemagne les plans du nationalisme et du paganisme.

Ziegler rêvait d'une sorte de collaboration fraternelle au sein de l'âme allemande entre les origines païennes et le christianisme. Nous avons relevé certaines pointes menaçantes contre un christianisme qui dépasserait ses droits en tentant de « dominer et d'éliminer à son profit le paganisme ». Arndt va plus loin et dénonce crûment l'antinomie entre les puissances naturelles, entre la religion de la Terre et un Dieu surnaturel devenu « un fantôme d'idées » (*Ideen Gespenst*), une « force spirituelle, privée de corporéité (*unleiblich*), planant souverainement au-dessus de la terre, incapable de s'unir dans la joie des sens avec l'élément terrestre ».

Il insiste sur le risque que présente pour l'âme et la sensibilité de son peuple une « idéologie retranchée et séparée des forces vivantes de la végétation et de la vie » ; il dénonce avec force le danger que recèle le « commerce amoureux de l'idée » (*Ideenbuhlerei*) que le christianisme a tiré du platonisme.

Le remède à ce péril de volatilisation, de sublimation idéaliste, réside dans une reprise de contact décidée avec les puissances naturelles, dans une revivification de l'âme païenne. « Je pense, écrit Arndt, que jamais un certain

paganisme n'aurait dû être détruit et que l'effort de tout être qui a le souci de l'humanité devrait aller à faire rentrer le paganisme dans la vie. »

L'humanité ne devrait jamais oublier la leçon que lui donne la mythologie dans le personnage d'Antée. Comme le géant de la fable, elle reprendra des forces à chaque nouveau contact avec la Terre. « La souveraineté de la terre, la loi de nécessité qui en émane, écrit Arndt, la domination des forces élémentaires, nous ne les considérons plus comme impies ; nous voyons en elles une expression de la divinité et une forme exaltée de la vie (*ein überschwäng-liches Leben*). »

Entre l'homme du Nord (et spécialement le Germain) et les puissances obscures de la Nature, il y a compréhension mutuelle, pénétration spontanée et comme une sorte d'affinité préétablie. La terre est pour le Germain l'amie fraternelle. Il a pour ses voix innombrables une faculté naturelle de perception, une acuité d'ouïe que ne possèdent point au même degré les autres races. A cette faculté Arndt donne le nom de *Natursinn*. Il voit l'une des caractéristiques psychologiques de l' « homme nordique » (*der nordische Mensch*) dans « ce commerce familier, mystérieux et tendre avec la nature, dans ce dialogue intime avec le soleil, la lune, les fleurs, les arbres, les lacs, les sources, avec tout ce qui vit, vibre et frémit sur terre ».

Plus l'observateur descend vers le Sud, plus il constate de cloisons, de barrières entre l'homme et la nature.

Arndt s'inscrit en faux contre le sentiment commun qui établit une corrélation entre les latitudes de soleil et l'épanouissement dans la Nature. C'est dans le Nord, au contraire, que l'on rencontre dans toute sa force la faculté primitive de l'homme de communiquer avec la Nature, de se fondre en elle, de « partager ses frissons » (*hinüber-*

zittern). Le sens de la Nature a dans les latitudes du Nord, si avares de douceur, si pauvres de sourires, une profondeur secrète, une douceur tendre (Arndt revient avec une insistance caractéristique sur le mot *zart* où il y a quelque chose de presque féminin) que ne connaissent pas les races du Sud, étourdies et saturées de lumière. L'éveil du printemps, après l'interminable sommeil blanc de l'hiver, l'éclatement de plénitude de l'été, gardent toujours pour l'homme du Nord la figure du miracle. L'homme du Sud, « l'homme de Tolède, de Palerme ou d'Athènes, a désappris les longues conversations avec le ruisseau, le lac, la fleur et l'arbre ». « Même en Allemagne, écrit Arndt, nous nous faisons à peine une idée de l'explosion d'allégresse avec laquelle est saluée dans l'extrême-Nord l'apparition des premières feuilles vertes, des premières fleurs parfumées. Pour l'Écossais et le Suédois, la fleur et l'arbre ont conservé infiniment plus de leur grâce et de leur mystère que pour nous autres Allemands, et à plus forte raison que pour l'Italien et l'Espagnol. »

Nous discernons déjà, sans trop de peine, où veut en venir M. Kurt Leese. Et ces citations tirées de l'œuvre du chantre du patriotisme germanique, et d'ailleurs adroitement choisies, trahissent vite leur but. Son objectif est double : il tient d'abord à nous montrer chez un Allemand essentiel, et cela dès la première moitié du XIXe siècle, le culte de ces valeurs sourdes et profondes de l'inconscient que le racisme mettra à l'honneur sous le nom de « valeurs vitales » (*vitale Werte*). Le vieil Arndt par son culte de la terre maternelle se révèle bien l'authentique précurseur du racisme qui mettra, comme l'on sait, à la base de sa doctrine le religieux respect des « puissances chtoniques » (*chtonische Mächte*), c'est-à-dire de toutes les forces enracinées dans le sol (race, instinct, sang, peuple).

Sur un second point, Arndt est l'annonciateur du racisme hitlérien quand il dénonce l'antinomie entre le christianisme et la religion de la terre. Ce divorce, déjà signalé il y a cent ans, les théoriciens du IIIe Reich ne feront que le formuler, avec un dogmatisme agressif qui n'est point dans Arndt. Le ton change, mais il y a indéniable continuité dans l'esprit, et c'est cette fidélité de filiation profonde qui importe à M. Leese.

Ce dernier voit le christianisme « détaché du monde, de la terre, du peuple et de la vie (*Welt-Erden-Volks-u. Lebensabgekehertheit*) », tout entier tourné vers des visions d'anéantissement terrestre. Anéantissement qui prend pour ses fidèles une sorte de nostalgique suavité. Tout le terrestre, tout le tellurique se volatilise à la température de chauffe à blanc, et dans « la brûlante ferveur eschatologique (*eschatologische Weissglut*) du Nouveau Testament ».

Quelle conciliation possible entre l'Évangile de la Terre, de la douce terre maternelle (*mütterliche Erde*), lui aussi une « révélation » (*Offenbarung*) avec tout ce que le mot comporte de solennité religieuse, et la religion d'un saint Paul, la sombre ardeur avec laquelle l'apôtre s'arrache « du visage d'un monde qui passe » pour précipiter son rêve au devant de la venue de son Maître !

Notre auteur revient à plusieurs reprises sur ce mot de « révélation », dont il apprécie le poids et la gravité. Le mysticisme naturiste est porteur d'un message solennel à l'humanité, d'une « révélation divine », irréductible à l'ascèse chrétienne, à la folie de renoncement, à cette « religion de la croix » (*Religion des Kreuzes*) dont se détournait déjà Gœthe et que, tout près de nous, Max Scheler et Ludwig Klages rejetteront à leur tour.

Le christianisme, tout entier tendu vers les fins dernières, ne laisse subsister la figure de ce monde que

comme étape à un but hors du temps. Son apologétique, sa théologie dont le « divorce avec la nature » (*Naturentfremdung*) s'accuse tous les jours, refusent de reconnaître à la terre un message religieux ; elles ne condescendent tout au plus à voir dans le spectacle de la nature que certaines valeurs esthétiques et sensibles (*æsthetische Empfindeleien*) que l'on pourra tourner en motifs d'édification utilisables pour les vraies fins de l'homme. Apologétique de défiance et de dédain à l'égard de la nature, qui « ne constitue assurément pas un titre de gloire dans l'histoire de l'esprit chrétien ». La scission hostile entre le christianisme et la nature « a pris au cours des temps des dimensions grotesques ». Mais il n'est que juste de reconnaître qu'en s'avançant sur cette voie le christianisme est demeuré fidèle à lui-même et n'a fait que développer son principe originel. Par son essence même, il est violemment jeté hors du cadre d'une vie qui n'a pour lui qu'une signification d'exil.

Toute l'atmosphère du Nouveau Testament est « apocalyptique et eschatologique ».

Notre auteur est heureux de se sentir sur ces points entièrement d'accord avec les hommes qu'il tient pour les meilleures têtes philosophiques d'Allemagne, entre autres avec Max Scheler et Ludwig Klages.

Klages a dénoncé l'espèce d'opprobre que le christianisme a fait peser sur les puissances païennes de la vie et l'anathème suspendu sur l'instinct qui pousse l'homme à se joindre à la terre, la condamnation solennellement portée sur toute tentative d'union « cosmo-vitale avec la nature » (*kosmovitale Einsfühlung mit der Natur*). « Pendant plus de mille ans les voix du Sang ont dû subir le rude blâme du christianisme » (*eine mehr als tausend jährige Massregelung des Blutes*). Détourné du visage de la terre, suspecte de paganisme et frappée d'interdit,

l'homme a dû trouver un emploi aux « activités que libérait » sa rupture avec la nature. Déviées du visible, ces activités se sont orientées vers « le Dieu invisible », elles se sont réalisées dans « *l'acte d'amour immatériel, acosmique tourné vers le Christ* » (*akosmistische Liebe zu Christus*). La Nature s'est appauvrie de tout ce que gagnait la Surnature.

La conception judéo-chrétienne d'un Dieu pur esprit et invisible souverain du monde doit être, nous dira à son tour Scheler, tenue pour la source première de cette « immense désanimation de la Nature » (*ungeheure Entlebendigung u. Entseelung der gesamten Natur*. Lesse cite la formule même de Scheler) et en même temps de cette « exaltation de l'homme, créature spirituelle, au-dessus de la Nature dominée » (*Emporschnellung über die Natur*) dont l'Histoire nous présente le développement progressif et parallèle. Il existe une solidarité essentielle entre les deux processus, entre la matérialisation (*materialisierung*) de la nature d'une part et la spiritualisation (*Vergeistigung*) de l'homme rattaché par le Christ au Dieu créateur par un lien de paternité de l'autre. Il ne s'agit là que du « fruit commun » d'un même principe. L'élan de l'homme postule la mortification (*Vertotung*) de la nature. Dans ce sens il est légitime de dire que la technique moderne que nous avons rendue responsable du ternissement, de l'appauvrissement de la vie et des choses si clairement inscrit dans notre époque, n'a fait réellement que prendre la succession et continuer l'héritage de l'ascétisme chrétien originel.

*
* *

Prenons un peu de champ et jetons un coup d'œil en arrière. Les positions de M. Kurt Leese nous apparaissent

dans un jour assez clair. Les citations qu'il produit, les autorités intellectuelles qu'il invoque ne lui servent que d'étai à ses constructions personnelles. C'est bien d'un divorce qu'il s'agit entre le christianisme et la foi raciste. Grandissante mésentente dans laquelle c'est le christianisme qui porte les torts et fait figure d'accusé. En se spiritualisant, en s'immatérialisant, il a perdu l'audience de l'homme nordique, trop mêlé à la Nature, trop dépendant de l'haleine de la Terre pour pouvoir s'en détacher sans se détruire. Avec une dédaigneuse hauteur il s'est refusé à reconnaître qu'il avait en face de lui dans la sensibilité vierge et primitive de « l'âme nordique-germanique » (*nordisch-germanische Seele*) une émanation religieuse dans toute la rigoureuse portée du terme. Il a méconnu « la contribution de l'âme allemande dans le chœur des voix religieuses des peuples ». L'attachement formaliste et étroit à la lettre de l'Écriture, la Bible envisagée comme « *la* » parole de Dieu « lui a *a priori* rendu suspecte toute autre forme de révélation divine ». Grave déviation, qui s'est faite particulièrement sensible, durant ces « quatorze dernières années » (nous eussions été bien étonnés de ne pas retrouver le quatorze *Schandjahre* de l'ère de Weimar), dans les excès de ce qu'on a appelé la « théologie dialectique ». « Le culte borné, fanatique, fétichiste, de la Bible a saccagé et ravagé méthodiquement les puissances de piété primitives de l'âme germanique. »

Le national-socialisme, réaction désespérée — dans tous les domaines — de l'âme germanique, se refusant à mourir, a sauvé l'Allemagne tout au bord du gouffre. Mais il ne pouvait être un sauveur qu'en étant un juge. Ce christianisme qui s'égarait, « la religion raciste a eu le mérite de le faire comparaître à sa barre et de le ramener sur le terrain du Réel ». Elle s'est emparée d'une

place rendue libre par la défaillance de l'occupant. En rendant l'homme d'Allemagne à ses origines, elle l'a fait rentrer du même coup dans son héritage religieux. Partout la jonction avec la race est jaillissement de force et de lumière. Le Christianisme, en rétrécissant toujours plus ses surfaces de contact avec la Nature, perdait en même temps toujours plus profondément le contact avec l'âme de l'Allemagne. C'est aujourd'hui autour de la foi raciste nouvelle que s'opère le regroupement des valeurs intérieures.

*
* *

La religion de la Nature a un lien étroit avec le culte de la vie. Nous savons l'antinomie déclarée et irréductible que le philosophe dans lequel le racisme révère aujourd'hui son métaphysicien, M. Ludwig Klages, a établie entre la vie (*Leben*) et l'esprit (*Geist*), « puissances primitives et opposées dans leur essence » (*zwei völlig ursprüngliche u. wesensgegensätzliebe Mächte*). Le national-socialisme voit son accomplissement le plus haut dans la conversion décidée et universelle du Logocentrisme au Biocentrisme, pour user des formules mêmes de Klages. C'est au phénomène vital lui-même, aux puissances de l'inconscient que doit revenir le primat. L'homme moderne s'est toujours plus profondément enfoncé dans l'erreur en faisant de l'âme un principe purement immatériel, en « intellectualisant », en « cérébralisant » le concept d'âme. L'âme est puissance de sentir, principe épars de la vie, mobilité essentielle, mutation perpétuelle (*beharrungsfremdes Sichwandeln*). La mesure d'âme d'un être est sa capacité d'éprouver (*erleben*).

Klages ne pouvait choisir à l'ouvrage en plusieurs tomes épais dans lequel il a déposé le principal de sa

pensée titre meilleur qu'en l'intitulant : « L'Esprit adversaire de l'Ame » (*der Geist als Widersacher der Seele*).

Il n'est pas sans intérêt de constater l'effort d'un certain nombre d'écrivains racistes pour prouver, pièces en main, que cette doctrine ne représente en aucune manière une novation mais la tradition de toujours de l'Allemagne. Entre beaucoup d'autres exemples, une suite d'articles parue au cours de l'an dernier dans la plus grande Gazette de Bavière, les *Münchener Neueste Nachrichten* et intitulée *Deutsche Revolutionäre*, nous offre une assez bonne illustration du significatif effort d'annexion rétrospective à l'hitlérisme des meilleures têtes de l'Allemagne du Passé. La *Gleichschaltung* ne se borne pas au politique, elle déborde sur tous les plans. Elle ne se fixe pas dans le présent, mais étend sa dictature à l'Histoire.

M. Wernel Deubel, l'un des meilleurs vulgarisateurs actuels de la philosophie de Klages, déploye une ingéniosité que nous avons le devoir de reconnaitre à nous rendre attentifs aux titres de conformité raciste dans la pensée de Gœthe.

On a commis, nous dit-il, la plus pernicieuse erreur en rattachant Gœthe au Passé de l'Allemagne, en l'expliquant par ses racines, en voyant en lui un témoin de son époque au lieu d'un annonciateur des temps futurs. C'est en avant et non en arrière que doit se situer une interprétation correcte du génie gœthéen. Gœthe n'est point un conservateur mais un révolutionnaire. La voix de l'avenir parle plus haut en lui que celle du passé. « Sa signification authentique et spécifique qu'il importe de dégager enfin parce qu'elle met en éblouissante lumière ses titres insoupçonnés d'actualité, sa signification authentique réside dans le tracé d'une nouvelle figure du monde

opposée trait pour trait à l'ancien monde des valeurs et de la culture. »

Fixons brièvement, en suivant fidèlement les interprétations de M. Deubel, les aspects essentiels de cette « nouvelle figure du monde », dégagée par Gœthe.

D'abord ce que notre auteur appelle la religion de la vie (*Lebensreligion*). Le divin apparaît à Gœthe dans l'inconscience créatrice de la Nature, dans sa puissance éternelle de renouvellement et de réfection des forces de vie, qu'il s'agisse de la vie animale, végétale ou cosmique. La croyance à un Logos surnaturel, à un Dieu transcendant et souverain émancipé des lois de la Nature et capable de les briser, l'indigne comme un blasphème contre « la grande et bonne Mère » (*die grosse, gute Mutter* — M. Deubel cite ici la propre expression de Gœthe).

Il aperçoit dans le traité d'esthétique de Schiller « de la grâce et de la dignité » (*über Anmut u. Würde*), une insidieuse tentative pour rabaisser en dignité les puissances créatrices inconscientes de la Nature et en éprouve une sorte de scandale irrité. Ces tendances schillériennes lui apparaissent « détestables » (*verhasst*).

Il repoussera de la même manière l'idéalisme religieux et théologique d'un Jacobi et d'un Lavater. S'il consent à saluer dans le personnage du Christ une incarnation du Divin, le dernier entretien avec Eckermann nous le montre bien plus disposé encore à adorer dans le Soleil la manifestation de la divinité.

Il y a chez lui une sorte d'impossibilité physique à rompre le contact avec la Terre maternelle et nourricière. Un jour cependant, il se laissera aller, au cours d'une conversation avec le Chancelier Müller, à médire de la « grosse Mutter », mais, tout de suite, il s'arrête, saisi de scrupule, de remords et comme d'une sorte de superstitieux frisson devant sa propre impiété, et bien vite nous

le voyons faire sa réconciliation avec les « éléments primitifs » (*Urelemente*).

De cette religion des forces primitives et obscures découlera chez Gœthe une nouvelle conception de l'humanité.

L'esprit fait courir à l'homme un extrême péril ; il tend à le séparer de la vie et par là à le scléroser. Gœthe voit ce danger. Il aperçoit dans l'activité raisonnée et consciente de l'homme « une arme insuffisante et même dangereuse » (*eine unzulängliche, ja gefährliche Waffe*). La grandeur de l'homme et sa force résident dans la docilité aux lois de la nature, et non dans un raidissement périlleux et d'ailleurs vain contre elles. Gœthe doit être considéré comme le créateur de la psychologie de l'Inconscient. Il représente le premier jalon d'une ligne psychologique qui se continuera par les noms de Carus, de Nietzsche, de Klages. Freud déformera l'Inconscient en le rationalisant, en le vidant de sa spontanéité souveraine.

L'impératif catégorique a faussé l'homme en ordonnant au devoir ses activités, en plaçant toute sa noblesse dans l'obligation morale. Contre cette conception, Gœthe rétablit les titres de la loi naturelle. Il oppose au *Sollen* (devoir), le *Müssen* (nécessité), la « nécessité vivante » avec la noblesse qui lui est inhérente (*Adel des lebendigen Müssens*) pour nous servir des propres expressions de M. Deubel.

Ce qui importe, ce n'est point la qualité morale du vouloir, ce sont les qualités vitales (*Lebensqualitäten*) de l'âme (Seele est toujours opposé à Willen), sa grandeur, sa santé. Gœthe a bien vu cela. Il a dénoncé l'erreur qui consiste à rechercher obstinément l'élément formateur de la personnalité « dans les régions de la pureté morale » (*im entschieden Reinen und Sittlichen*). Or « toute gran-

deur est formatrice » (*Alles grosse bildet*). Il dit à un idéaliste : « Tous vos idéaux ne me détourneront pas de ma voie qui consiste à être vrai, bon et mauvais comme la nature. »

La nouvelle conception de l'humanité se complète par une nouvelle conception de la science. Celle-ci a été faussée par les idéalistes comme par les matérialistes. Les uns et les autres ont imposé au réel la déformation de la pensée et de l'idée, les premiers en tendant à déprécier (*entwerten*) le réel, les seconds en s'efforçant de l'exploiter (*werten*). Chez les uns comme chez les autres s'abrite derrière la recherche désintéressée, derrière la démarche pure de l'esprit en vue de la connaissance qui est proprement la mission de la science, un mobile utilitaire et secret.

Dans le camp des idéalistes, nous verrons après Platon, qui n'aperçoit dans la réalité vivante que le reflet des idées, Kant la dégrader au rôle de support pour l'action du vouloir et de l'esprit, de matière brute (*Kohrstoff*) qui reçoit sa forme de l'action éthique de l'homme. Enfin Schelling et Hegel, en introduisant le Logos dans le Bios, adultéreront et fausseront ce dernier. La valeur essentielle (*das Eigentliche*) que l'idéalisme cherche derrière le réel est la Loi, l'Idée.

A leur tour et de leur côté les matérialistes ne voient dans la vie « qu'un immense réservoir de forces au service de la volonté de puissance de l'homme ». Ils font de la réalité vivante un mécanisme mort (atomes, électron). Ils aboutissent à des formules, à une algèbre utilitaire. Ils ternissent la vie en la réduisant au rôle de matière exploitable. Ils ne prétendent plus connaître mais utiliser. « La quantité de matière morte, écrit Gœthe cité par M. Deubel, contenue dans la science et en même temps la puissance meurtrière de cette même science sont à peine

croyables... Il me semble que les savants sont davantage animés par l'esprit de sophistique que par l'amour de la vérité. »

La science logocentrique opposée à la science biocentrique seule féconde, atomise le visage du monde en prétendant l'analyser. Elle détruit tous les sucs du réel et ne laisse plus subsister que des apparences.

« Pareille méthode m'a toujours fait l'effet, écrit Gœthe, de ces travaux en mosaïque dans lesquels l'ouvrier juxtapose des éléments colorés pour éveiller au moyen de mille détails l'illusion d'une image. J'ai toujours eu pour la recherche scientifique qui s'inspirait de ce genre de méthode une sorte de répulsion physique. »

La véritable science réside avant tout dans le respect envers les choses. A la racine de la connaissance il y a la piété devant la vie. M. Deubel aime citer les lignes suivantes de Gœthe sur la plus haute faculté de l'homme qui est la faculté d'étonnement et d'admiration : « Le plus haut palier que l'homme puisse atteindre est l'étonnement, et quand le phénomène primitif suscitera chez lui cet étonnement, qu'il se tienne pour satisfait. Il ne peut trouver degré plus élevé et doit s'interdire de pousser plus avant. Il a rencontré la frontière de la connaissance. Mais l'homme, d'ordinaire, ne se satisfait pas de la rencontre et de la vision du phénomène primitif. Il lui semble qu'il doit encore poursuivre son investigation plus loin. Il ressemble à l'enfant qui devant le miroir reflétant ses traits n'a de cesse qu'il ne l'ait retourné pour voir ce qui se trouve de l'autre côté. »

*
* *

L'humanité, reprend M. Deubel, pour son compte cette fois et après nous avoir donné de Gœthe une interpréta-

tion violemment personnelle et unilatérale que rendent surtout intéressante à nos yeux les intentions qui y transparaissent, l'humanité meurt de l'esprit, du démon de la connaissance orgueilleusement émancipé du contact avec la nature. L'homme ne connait point la vie en la dominant par la dialectique, mais en s'y mêlant et en s'y entrelaçant par toutes ses fibres. La solution des secrets de la nature, c'est dans l'étroite et respectueuse dépendance de ses lois qu'il a la seule chance de la trouver. Le respect étonné de la créature devant le mystère de la vie est la clé d'or de la connaissance. C'est ici que réside la vraie religion du cœur allemand, dans cette attitude de piété païenne, de craintive docilité envers les choses, non dans l'adoration d'une croix. C'est d'un contact toujours plus intime, plus étroit avec la vie que l'homme allemand a besoin, et non d'un « humiliant » rachat.

« L'offensive des chrétiens allemands (*deutsche Christen*), écrit M. Deubel, ne recevra toute la plénitude de sa signification de révolution allemande qu'en tant qu'elle germanisera le christianisme dans le sens gœthéen d'une religion de la piété envers la nature, et non d'une religion de la rédemption (*Erfuhrchts nicht Erlösungsreligion*). »

L'histoire des derniers siècles est l'histoire d'une maladie, le diagramme d'une sclérose progressive de l'humanité, qui s'est vidée de sa sève en s'attachant aux « valeurs autonomes » de l'intelligence, en proclamant la « souveraineté » de l'esprit. Le « visage moral du monde tel que nous l'offre notre vieille Europe » est un pathétique champ de « blessures ». Ces vieilles plaies, nous dit M. Deubel, il est encore des médecins assez aveugles pour croire qu'ils les guériront avec les vieux remèdes, avec les remèdes dont l'histoire a révélé l'impuissance

séculaire, « les valeurs logocentriques de la raison, les conceptions du Progrès constructeur, de la volonté éthique ».

« Vieille puissance de chimère » (*alter Wahn*). Erreurs obstinées qui se sentent condamnées et se refusent à abdiquer. Et pourtant le remède est là, sous les yeux de tous, dans cet irrésistible soulèvement de l'âme de l'Allemagne, dans cette « éruption », ce « jaillissement des grandes profondeurs germaniques primitives » qui ne se contentera pas de renouveler l'Allemagne, mais apporte avec elle la guérison de l'Univers. C'est toujours le messianisme plein d'incurable orgueil que tant d'Allemands ont dans le cœur et sur les lèvres et auquel le national-socialisme a donné une nouvelle force expansive : *am deutschen Wesen muk die Wolt genesen* (le monde trouvera son salut dans l'Allemagne).

L'histoire du monde a suivi deux lignes directrices. La ligne fatale, génératrice d'anémie pernicieuse que M. Deubel appelle « la ligne gréco-judaïque de l'histoire de l'esprit » et que tracent les noms de Platon, saint Augustin, Luther et Leibniz pour atteindre son sommet en Kant.

L'autre, la ligne libératrice que jalonnent les noms d'Héraclite, de Paracelse, de Gœthe, de Nietzsche, et qui atteint aujourd'hui son achèvement dans la systématisation géniale de la philosophie de la vie par Ludwig Klages.

Gœthe, vivant dans un monde encore trop peu évolué, ne pouvait nous donner un système, avec la rigueur scientifique que comporte le mot, mais il a dessiné les idées de l'avenir. Klages est en lui contenu en germe. Au milieu de l'éclat d'une humanité rationalisée, en « plein épanouissement d'une religion et d'une civilisation logocentriques », son œil infaillible décèle les germes de mort, et

sa voix de visionnaire annonce les écroulements nécessaires et les résurrections victorieuses. « Je vois venir les temps où Dieu ne trouvera plus de plaisir au spectacle de l'humanité et où il devra se résoudre à une nouvelle destruction générale en vue d'une nouvelle renaissance du monde. Ses plans sont arrêtés, de cela je suis sûr. Le temps et l'heure où doit se faire le rajeunissement de l'univers sont déjà marqués sur les tables d'un lointain avenir. »

On se doute bien de la façon dont M. Deubel interprète le passage. Et nous serions positivement déçus si notre guide n'y saluait aussitôt, inscrite avec tous les signes de l'évidence, l'assurance prophétique de l'avènement de l'hitlérisme. Les temps sont révolus et l'heure prévue par Gœthe est aujourd'hui arrivée. Au milieu des plaintes discordantes d'un univers qui glisse au gouffre, s'élève pure et solennelle la voix allemande, la voix « de la protestation germanique contre la vieille image du monde ».

« La vieille culture vermoulue du logocentrisme va subir une refonte totale en se muant en culture biocentrique. Des profondeurs allemandes de l'être (*aus deutschen Wesenstiefen*) va jaillir un renversement de toutes les valeurs. »

L'un des principaux et des plus graves aspects de ce logocentrisme moderne, forteresse vieillie que devra emporter l'élan vainqueur du biocentrisme, M. Deubel l'aperçoit dans la conception chrétienne d'un Dieu Esprit et Volonté créateur de l'univers. La religion chrétienne intervertit l'ordre éternel en mettant l'esprit à la base de la vie, en plaçant la vie dans l'humiliante dépendance de l'esprit souverain. L'exemple dangereux venu d'en haut sera fidèlement suivi à l'échelon subalterne. La créature ne fera que se conformer à l'attitude de son

créateur en s'arrogeant à son tour le droit de régner sur la nature, de l'enchaîner dans les lois de sa technique, de lui imposer le joug orgueilleux de la raison.

« Il est à peine croyable, écrit crûment M. Deubel, qu'il puisse exister des conceptions de l'univers plaçant la divinité non dans la plénitude fécondante de la vie, mais dans l'Esprit et dans la Conscience souveraine. Dans ces conceptions, c'est l'Esprit qui aurait créé la vie, dans le but qu'à son tour la volonté et l'esprit de l'homme modèlent à leur gré et se soumettent la vie. »

L'auteur reprend le mot de Nietzsche sur le « refus des théologiens de croire à la réalité de la vie » (*Theologenunglauben an die Wirklichkeit des Lebens*). C'est la théologie qui a donné ses plus fermes fondations à la conception de la royauté absolue de l'esprit humain. Ce sont les « exaltations » (*Verstiegenheiten*) des théologiens qui prêtent leur vérité profonde à ces lignes de M. Arndt : « Je le dis sans ambages, l'esprit a tout mis sens dessus dessous dans la Nature, il a mis en haut ce qui était en bas. »

« La croyance, poursuit M. Deubel, en la primauté de l'esprit et de la volonté arrache violemment l'homme à la communauté du vivant. Son esprit qui a perdu ses racines ne voit plus sa voie dans cette « docilité familière à la Nature » que voulait Gœthe. Il se change, au contraire, en face de cette nature, en vampire avide de sang. Il ne sert de rien d'invoquer ici cette prétendue doctrine d'amour et de charité humaine que l'on désigne sous le vocable usé d'humanisme. Cette prétendue charité, ce n'est pas envers l'élément vivant qu'elle s'exerce ; elle ne fait qu'attester et sceller la solidarité de tous les représentants de l'esprit et de la volonté en face des autres êtres animés. Et ainsi gonflé de vanité et d'orgueil, l'esprit de l'homme se fait le seigneur, le juge et le tyran de

la vie. Il tue, il assassine tout : les paysages, les grandes forêts, les bêtes et les plantes et avec elles ces fleurs de l'âme créatrice que sont les sagesses antiques, les religions primitives, les chants populaires, les mœurs, les coutumes, tout ce qui jaillit de la source profonde du sang, de l'instinct et de la Race. »

***

Nous avons, au cours des pages qui précèdent, généreusement cité, abondamment traduit. Nous voudrions conclure. Cette conclusion, nous pensons qu'elle se formulera assez aisément dans l'esprit du lecteur, qu'elle se lèvera en quelque sorte d'elle-même, des témoignages que nous avons produits. Ces textes parlent très franc et très clair. Le dernier reproche qu'on puisse leur adresser est sans doute celui de la dissimulation. Les positions racistes, telles qu'elles y apparaissent, sont de la plus parfaite netteté. Divorce et inconciliabilité entre la foi raciste et le christianisme, tel du moins que l'ont fait des siècles « de déviation », d' « intellectualisation » croissante.

Le racisme, dans la conception de ses adeptes, c'est la prise de contact avec les forces de sensibilité vierges du germanisme primitif, de l'âme nordique-germanique (*nordisch-germanische Seele*), et, après la longue césure, le long détour de plus de mille années de christianisme, la tradition renouée et les sources retrouvées. C'est la revivification miraculeuse des « puissances de piété primitives de l'âme germanique méthodiquement saccagées par le culte de la Bible », la revanche de la nature et de la vie, longtemps brimées par l'esprit, l'affranchissement de l'humiliante domination, du « rude blâme que pendant plus de mille ans le Christianisme a fait peser sur les voix du

sang », pour reprendre les expressions caractéristiques de Klages.

La religion de l'avenir ne sera pas la religion de la rédemption (*Erlösungsreligion*), d'une rédemption dont la fierté du cœur germain n'a que faire, mais la religion gœthéenne de la piété envers les forces naturelles (*Ehrfurchtsreligion*). La seule chance pour le Christianisme de retrouver l'audience de « l'homme d'Allemagne » est de se renier en oubliant la Croix.

Devant des déclarations aussi franches, on ne comprend que trop la grave solennité des paroles adressées en mai par le Saint-Père au groupe de plus de quatre mille pèlerins allemands, venus à Rome à l'occasion des fêtes de canonisation de Conrad de Parzham, sous la conduite du vaillant pasteur de la protestation, le Cardinal Faulhaber : « Nous bénissons tous ceux qui ont souffert pour la foi catholique. Si aujourd'hui certaines voix s'élèvent pour vous dire que la religion n'est pas en péril, vous ne devrez pas les croire. C'est tout justement au contraire la Foi qui est aujourd'hui en cause. Et c'est à cause de l'héroïsme avec lequel vous défendez ces biens spirituels que nous bénissons en cette heure tout particulièrement prêtres et évêques du Reich. »

ROBERT D'HARCOURT.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le problème de la culture chrétienne

Les *Cahiers de la Nouvelle Journée*, dont il importe aux intellectuels chrétiens de ne pas ignorer le probe et pénétrant travail, publient dans leur dernier fascicule, sous la signature de M. Henri Davenson, un essai d'une solide valeur sur le problème des rapports de la pensée chrétienne et de la culture (1).

Ce qu'on aime d'abord dans ces pages, c'est, sous l'analyse serrée des concepts et la sévérité philosophique du style (2), un ton de sincérité et de confidence, pathétique sans déclamation, toujours sympathique, émouvant quelquefois. Un jeune intellectuel de trente ans, pour lui et pour les compagnons de sa jeunesse, cherche à prendre conscience des valeurs et des défaillances d'une culture au service de laquelle leurs destins sont tellement confondus qu'ils risquent d'être pesés à son poids.

Or ces jeunes gens sont inquiets. La civilisation dont ils ont reçu le dépôt, ils en mesurent tous les jours le vide et l'incohérence. Civilisation économique? On sait à quoi elle aboutit : crise, chômage, misère. « Et tout de même, pensent-ils, nous sommes

(1) Henri Davenson, *Fondements d'une Culture Chrétienne*, *Cahiers de la Nouvelle Journée*, n° 27. Bloud et Gay, 20 fr.

(2) M. Henri Davenson écrit bien. Toutefois il va me permettre de lui faire, en bon pédant, une petite critique de grammaire : pourquoi emploie-t-il régulièrement par un anglicisme insupportable, « réaliser » au sens de « concevoir »? Ce mauvais mot revient avec une fréquence bien désagréable sous sa plume.

complices. Toute critique du capitalisme nous atteint. » Civilisation scientifique? Elle progresse d'un élan superbe, mais oublie de servir l'homme : le plus net acquis de la chimie organique, c'est l'explosif et le gaz asphyxiant. Civilisation intellectuelle, littéraire, artistique? Elle est brillante aussi, et les meilleurs s'attachent à elle comme à la position humaine la moins menacée. Mais peut-on parler encore d'un humanisme? « La complexité de notre monde intellectuel rend irréalisable l'idéal humaniste de la culture », aucun esprit n'étant capable aujourd'hui de supporter la synthèse des connaissances humaines. Dès lors, trois hypothèses sont possibles : ou bien la culture est une encyclopédie de surface, « effleurant tous les domaines sans en épuiser aucun » — et nous tombons dans l'inconvénient d'une culture générale sans profondeur et sans efficace, donnant des clartés de tout, mais trop vagues pour être éclairantes; — ou bien la culture est un choix individuel, fortuit et arbitraire, dans la masse des idées et des connaissances — mais alors elle affecte un caractère tout personnel, elle crée des solitudes, elle divise les âmes au lieu de préparer la communion humaine; — ou bien la culture est une enquête large et sérieuse — mais alors elle n'est accessible qu'à un petit nombre d'hommes, « professionnels de l'intelligence », écrivains et artistes, qui se tiennent hors de l'action pour étendre au maximum la compréhension de l'esprit; elle se coupe de la vie, elle devient divertissement, jeu, construction sans objet et dilettantisme. Ainsi, dans tous les cas, la culture demeure stérile, impuissante à fournir une règle de vie et un principe d'unité.

Voilà le procès; voilà le vice de ce que quelques-uns appellent la « culture bourgeoise » : non pas seulement d'être une culture de caste, étrangère au peuple, un « vêtement de cérémonie », (car ce n'est là qu'une forme seconde du mal), mais, bien plus, d'être une

« culture malade ». Il y a une *Kulturcrisis*, « un mal aigu et généralisé qui vicie notre civilisation ».

Dans la deuxième partie de son ouvrage, M. Davenson esquisse un *Traité de la Civilisation saine*. En philosophe soumis à l'expérience, il reconnaît que « les faits de civilisation ont leur nécessité propre » : ce n'est pas la métaphysique qui crée les civilisations, « produits de l'évolution spontanée des techniques ». Du moins la métaphysique les achève et les vivifie, ou plus précisément il n'y a de véritables civilisations que métaphysiques, c'est-à-dire soutenues par des principes spirituels qui donnent un sens à la vie de l'individu, une fin à l'activité collective et un lien à la société. Dès qu'il existe cette communion doctrinale, « les hommes sont réunis par ce qu'il y a de plus réel et de plus profond dans leur être. Il n'y a plus de solitude pour le penseur ou l'artiste; il n'y a plus d'antagonisme irréductible entre les classes. Tous les hommes participent à la même espérance, marchent vers le même but... » C'est, à des degrés divers, le cas de la Cité Antique, de l'Islam, du Thibet bouddhique, de l'Occident médiéval — on pourrait dire de tous les grands dynamismes civilisateurs. Ce n'est pas le cas de notre civilisation sceptique et anarchique.

Alors M. Davenson peut, dans une troisième partie, dessiner les grandes lignes d'une *Révision de la Culture*, et poser ces fondements d'une culture chrétienne annoncés par le titre de son essai. « Nous ne pouvons accepter les types de culture que la civilisation présente propose à notre choix : radicalement viciée, elle est incapable de nous fournir un schéma de vie acceptable. Mais nous savons aussi qu'il nous est impossible de nous affranchir de toute dépendance à l'égard de notre milieu... Ne pouvant ni sortir de la culture de notre temps, ni l'accepter telle quelle, il ne nous reste qu'une issue : aménager cette culture, la reprendre par le dedans, la réviser entièrement pour la rendre

conforme à notre idéal de santé. » La réviser, c'est-à-dire la repenser en fonction d'une métaphysique qui ne peut être, pour M. Davenson comme pour nous, qu'une métaphysique chrétienne.

Ainsi — et il est ici utile d'insister, car nous touchons le point où s'appuie la thèse — fonder une culture chrétienne, ce n'est pas nourrir exclusivement nos esprits de pensées chrétiennes, ne lire que les textes sacrés ou les Pères de l'Église, et nous détourner de toutes les curiosités de l'esprit moderne comme de concupiscences coupables : ce serait nous séparer du monde et, sous prétexte de sauvegarder notre pureté, trahir notre mission dans le monde. Fonder une culture chrétienne, c'est mettre la Vérité chrétienne au centre de notre pensée et tout relire et tout repenser à sa lumière. Il n'y a pas tant à s'inquiéter de pratiquer des sciences chrétiennes, un art chrétien, des lettres chrétiennes, que de pratiquer *en chrétien* les sciences, les arts et les lettres. Non pas se retrancher du siècle dans le Christ, mais représenter le Christ dans le siècle.

Dès lors, peu importe que nos cultures soient fragmentaires et diverses : une communauté d'inspiration les lie et les oriente; il y a, pour chacune d'elles, unité et cohérence, et parenté entre elles toutes. Aux lettres profanes, nous demandons une enquête sur l'âme humaine, et les poètes maudits, les blasphémateurs, les révoltés ne nous effraient plus : « C'est là souvent que nous trouverons dans toute sa pureté l'élan de l'âme vers la vérité. » La poésie nous livre « un certain ton, une qualité irréductible de l'âme ». L'art nous sera « préparation à la vie mystique, entraînement de l'âme à l'absolu ». La science nous semblera sacerdotale, « médiation entre la Nature et le Christ », réduction de l'infinie diversité des phénomènes « en un hymne de louange et d'exaltation ». Il n'est pas jusqu'à la technique elle-même, à l'activité profession-

nelle et sociale qui ne puisse être, dans ses fins et ses moyens, préméditée et dirigée chrétiennement.

*
* *

Telles sont les lignes architecturales de cet essai, trop dense pour être tout entier saisissable à l'analyse. Je répète que l'esprit en est de définir, pour les chrétiens perdus dans un monde païen et barbare, une attitude intellectuelle qui ne soit ni renoncement à leur foi ni sécession de la communauté humaine. *Non sumus exsules vitae*, criait déjà Tertullien à ses concitoyens d'une cité païenne. En ce sens, M. Davenson a tout à fait raison de dissiper un vieux malentendu, de repousser le vieux grief, si abondamment développé par les Encyclopédistes au XVIIIe siècle, selon quoi le chrétien, parce qu'il met son suprême espoir hors de ce monde, est condamné à se détourner en ce monde de l'œuvre collective de progrès et de civilisation. M. Davenson montre fort bien que cette œuvre de création continuée s'intègre parfaitement dans le plan divin et donc dans la morale chrétienne. « Le travail de culture et de civilisation, écrit-il, a comme effet de modeler la nature inanimée et de la pénétrer d'intelligence, de vérité, d'esprit. La civilisation est une conquête de la nature par l'homme. Dans la mesure où elle s'accomplit, elle ramène le monde à l'homme. Mais la fin de l'homme est spirituelle. Dans la mesure où l'humanité accomplit son destin elle se ramène au Christ, s'accomplit en lui et par lui en Dieu. Dans la même mesure, le monde assumé par l'homme se soumet au Christ. Ainsi la civilisation apparaît dans la perspective chrétienne comme un effort pour conquérir, à travers l'homme, la nature à Dieu, pour l'imprégner de spirituel. »

Sur un seul point, qui n'est pas, il est vrai, secondaire, on sent le besoin de restreindre et de préciser la pensée de M. Davenson : c'est sur sa conception même

de la culture. En bon style, et en prenant le terme, comme il le fait, dans son acception la plus abstraite, il faut entendre par culture le mode d'une intelligence exercée; ou encore, ce qui revient au même, la somme des acquisitions intellectuelles, individuelles ou collectives, dont l'esprit d'un homme ou d'un groupe humain s'est enrichi. C'est bien ainsi, je crois, qu'au point de départ notre auteur entend *culture* (et aussi *civilisation*, ce terme désignant la culture sous son aspect collectif). Mais, dans le cours de son développement, il glisse insensiblement à donner au mot un sens moral et spirituel, à y inclure une métaphysique, une religion même : bref, parti de la notion *culture de l'esprit*, il raisonne en fin de compte sur cette autre : *esprit de la culture*. Ce qui lui permet, par exemple, d'écrire : « C'est là mon idéal de la Culture : un effort pour expliciter les conséquences de la métaphysique et pour lui soumettre toutes les démarches de la vie. Le militant syndicaliste de l'époque héroïque, préoccupé des problèmes pratiques de son métier, de son travail, de sa corporation, de la réorganisation de la Cité, et animé par une ardente méditation du Manifeste Communiste, est plus près — *mutatis mutandis* — de ce type de culture, que le bourgeois amateur d'art et de littérature qui achète quelques tableaux et souscrit à l'édition complète des Œuvres de Gide. » Je dirais, pour ma part, que ce militant syndicaliste est plus vertueux, plus humain et, en un sens caché, plus chrétien même que ce bourgeois amateur; mais la culture, au sens propre, est du côté du bourgeois.

Ce n'est pas là pure querelle de vocabulaire. Car à transporter ainsi la culture du plan de l'intelligence à celui de l'éthique et des sentiments, à la considérer moins comme un mode de l'esprit que comme une disposition de l'âme, on côtoie une manière de moralisme, très sympathique sans doute, mais dont le danger est de nous faire ignorer les réelles difficultés du problème.

Quand il en est arrivé à conclure que la guérison de notre civilisation malade est de se plonger au bain de Jouvence de l'esprit chrétien, M. Davenson s'écrie : « Désormais tout est simple. Nous savons maintenant où aller. » Non, tout n'est pas simple : nous savons où aller, certes; mais comment nous irons, c'est ce qu'il n'est pas aisé de dire. Rechristianiser une culture obscurcie et troublée de tant de paganisme, de matérialisme et d'autres erreurs, c'est tâche à faire, mais ce n'est point tâche facile. « Passez-vous de consigne, dit M. Davenson. Cherchez partout votre bien et prenez-le hardiment. Tout est pur aux purs... » Et il cite Malraux, Gide, il évoque les poètes maudits dont les œuvres demeurent chargées de substance assimilable à une culture chrétienne. C'est vrai; mais isoler cette substance en éliminant les poisons, cela suppose une chimie intellectuelle dont il faudrait nous dire les secrets. Je dis bien : intellectuelle, car une simple disposition morale, une attitude chrétienne de l'âme n'y suffit pas toujours.

En somme, l'idée de M. Davenson semble être que les diverses cultures sont spirituellement neutres, indifférenciées, et toujours susceptibles d'une détermination chrétienne. C'était la pensée de M. Jacques Maritain dans *Religion et Culture*, encore qu'il y mît plus de nuances. Idée juste et salutaire, mais en gros seulement. D'une part il est tout de même possible que les chances d'harmonie au christianisme ne soient pas égales pour toutes les cultures; et d'autre part le tout n'est pas de déclarer cette harmonie réalisable, mais de chercher dans les idées même les points d'accord et de consonance. Le problème n'est donc pas seulement de l'ordre spirituel, mais intellectuel et — n'ayons pas peur du mot — technique. Je dirais ici, à propos de la culture chrétienne, ce que Mounier rappelait récemment, dans *Esprit* (1), à propos de la politique chré-

(1) Y a-t-il une politique chrétienne? *Esprit*, 1er juin 1934.

tienne : la mystique ne nous dispense pas de la technique. La possession de la vérité surnaturelle, et même le ferme propos d'agir et de penser en sa conformité, ne nous livre pas nécessairement la clef des difficultés naturelles; s'il ne fait l'effort dialectique et pratique pour les résoudre dans leur ordre, le chrétien, même de bonne volonté, reste dépourvu devant elles : il ne possède pas en tant que chrétien la réponse à tous les sphinx. Qu'on veuille bien ici en croire un professeur de lettres profanes : révéler à des adolescents Montaigne, Molière, Voltaire et Renan, ou même Baudelaire et Valéry, et le faire en maître chrétien — c'est-à-dire de manière à donner dans ces périlleuses nourritures les éléments d'une culture chrétienne, — ce n'est pas toujours commode. Et cela suppose un effort dirigé de la pensée, et non pas seulement une bonne intention.

Une formule où s'accomplisse la communion d'une culture profane et de l'esprit chrétien, c'est tout de même l'humanisme dévot. Je ne dis pas que ce soit la seule, ni la meilleure. Du moins il ne faut pas trop la dédaigner. Dans son juste souci de réhabiliter le XIIIe siècle contre les mépris du XVIIe, M. Davenson passe peut-être la mesure. N'est-ce pas trop affirmer, de dire que les quatre ou cinq siècles qui ont suivi la grande floraison chrétienne du Moyen Age « n'ont vu apparaître aucune civilisation digne de ce nom » ? N'est-ce pas un mot bien dur, pour désigner le siècle de Descartes et de Bossuet, que celui de « pseudo-chrétienté classique » ? On pourrait en discuter, et de quelques autres détails. Mais un essai comme celui de M. Davenson ne se critique pas sur les détails : c'est l'esprit qu'il en faut comprendre et juger. Or l'esprit de ce livre est noble et rejoint l'humain et le chrétien dans sa profondeur : c'est assez dire qu'il convient de l'estimer et de retenir le nom de son jeune auteur.

P. Henri Simon.

La Philosophie religieuse en Grande-Bretagne

D'une plume alerte et élégante au service d'une information assez ample et précise, M. l'abbé M. Nédoncelle présente, dans le 26e *Cahier de la Nouvelle Journée*, un aperçu sur *la Philosophie religieuse en Grande-Bretagne de 1850 à nos jours* (1).

Après avoir esquissé, dans l'Introduction, les grands courants de la pensée anglaise contemporaine et situé les philosophes les plus représentatifs, l'auteur précise son plan et justifie son choix : il ne retient que les penseurs croyants, avec l'ambition « de n'avoir sacrifié aucune patrie spirituelle ». Cette table d'orientation aide à se retrouver dans la série des monographies qui font défiler les représentants les plus typiques de l'agnosticisme hamiltonien, de l'idéalisme personnaliste, du réalisme pragmatiste et du platonisme chrétien.

Ce qui est surtout en vue, c'est la physionomie que prend le problème religieux dans le cadre des diverses métaphysiques, car les penseurs étudiés sont apparentés « par le goût de l'expérience et le sens aigu des réalités spirituelles ».

Si, d'après *Mansel*, Dieu est « inconnaissable », dans son essence, a l'intelligence purement discursive, il reste accessible « dans ses manifestations et dans sa relation à nous ». Au lieu d'une science absolue, « il s'agira d'un savoir conforme à ce que Dieu veut que nous pensions de Lui » (p. 59).

Seth Pringle Pattison dépasse l'idéalisme hégélien pour s'orienter vers un Absolu personnel, garant de l'Immortalité de la personne humaine; pour lui, « la personnalité de Dieu et sa charité sont nécessaires pour soutenir les valeurs, et,

(1) Maurice Nédoncelle, *La philosophie religieuse en Grande-Bretagne de 1850 à nos jours*, Paris, 1934, 20 fr.

par surcroît, elles nous épargnent à nous-mêmes l'anéantissement » (p. 107).

Avec *Whitehead*, le réalisme s'inspire d'une réflexion sur la science pour témoigner en faveur de la religion, car la religion s'intègre à la personnalité humaine. Elle n'est pas comme la science technique un instrument, mais une fin. Elle est vie intérieure et devenir qui nous purifie (p. 114), ascension vers la clarté infinie et « vision de quelque chose qui est au delà, derrière et à l'intérieur des choses immédiates » (p. 115).

Le doyen *Inge* qui, d'après un de ses critiques, « lit le Christ à la lumière du néo-platonisme au lieu de lire le néo-platonisme et toutes choses à la lumière du Christ », donne « des descriptions de l'esprit chrétien d'une beauté et d'une perfection inégalables ». Ce chrétien qui n'aime pas l'Église visible et lutte contre l'extrinsécisme théologique, s'attache exclusivement au christianisme mystique, à l'Église invisible, en disciple de Platon épris de Cité idéale.

Amorcée par la boutade de Voltaire : « Un Anglais, comme homme libre, va au ciel par le chemin qui lui plaît », la conclusion générale essaie de juger les penseurs au point de vue de la tradition newmanienne, pour mettre en évidence l'idée de valeur et la méthode augustinienne.

Souhaitons avec M. Rivaud, qui préface l'ouvrage, que ce premier aperçu « donne au lecteur français le désir de connaître un mouvement dont la fécondité n'est pas épuisée », et que la *Nouvelle Journée* poursuive, chez d'autres voisins, le tour d'horizon philosophique si heureusement inauguré par l'enquête de M. l'abbé Nédoncelle.

L. Cochet.

Candeur

C'est un lieu commun que d'opposer le bon vieux temps aux temps nouveaux, et scandaleux, que nous vivons. L'enquête même que nous avons ouverte sur les causes de l'incroyance nous révèle une terrible indifférence dans la plupart des professions ou des classes sociales. On dénonce partout l'immoralité, à l'usine, dans les campagnes. Que la France était belle au beau soleil du Moyen-Age! Les corporations, la saine vie rurale, voilà qui contribuait à moraliser, comme on dit, l'opinion.

Si le malheur d'un temps passé peut atténuer le désenchantement du présent, je voudrais consoler les pessimistes à tous crins. Ce n'était pas beaucoup plus beau au Moyen-Age que maintenant. Un livre — qui n'a pas été écrit pour cela — nous le montre à l'évidence (1). Au XVe siècle en Italie, que voyait-on? — Que la moralité du milieu de travail était bien fâcheuse. Saint Antonin de Florence, qui était un éminent juriste et théologien, la dénonçait crûment :

Il s'afflige de la paganisation des mœurs qui sévit dans toutes les classes, dans les milieux agricoles et dans les milieux industriels. Les campagnes sont particulièrement contaminées. Et cependant l'agriculture est la plus noble des professions... Les classes qui s'adonnent aux travaux des champs devraient donner l'exemple de la modestie. Elles en sont loin.

Et voici — nos curés de campagne croiront qu'il s'agit de leurs paroisses — leurs fautes :

Elles refusent les dîmes à l'église du village; elles ne vont plus à la messe dominicale et désertent les offices du culte; les jeux, les rixes et les cabarets sont leurs occupations du dimanche; tout le long de la semaine ce sont le blasphème, les imprécations, le mensonge et le parjure à jet continu; les laboureurs mènent une vie

(1) Manuel Rocha, *Les origines de « Quadragesimo Anno »* : Travail et salaire à travers la scolastique. Desclée de Brouwer et Cie, 1933.

scandaleuse : *de fornicationibus et sodomiis non faciunt sibi conscientiam.* Ils s'adonnent à la magie : *incantationibus utuntur in se et iumentis suis.*

Ne se croirait-on pas en quelque coin de Normandie 1934? Mystère de la vie du Christ dans le monde! le petit troupeau, toujours... La cause? Hélas! en partie la faute des curés. Ils manquent de zèle. Leur vie n'est pas édifiante. Préoccupés d'amasser de l'argent, ils négligent d'instruire leurs ouailles. Voici textuellement ce qu'en dit notre auteur :

Ils ne se soucient pas des brebis qui leur sont confiées, mais de laine et de lait; ils ne les instruisent pas dans les prédications, les confessions et les avertissements privés; mais partageant leurs erreurs, ils suivent leur corruption, et ne les corrigent pas de leurs vices. Aussi arrive-t-il que, vivant comme des bêtes, ils meurent quelquefois comme des bêtes.

Et le milieu de travail ouvrier? Ce n'est pas plus brillant :

Les travailleurs textiles de Florence ne sont pas des modèles. Les ouvriers cardeurs sont particulièrement dissolus. Dans leurs gestes et dans leurs propos, ils sont d'une immodestie flagrante. Même à l'atelier ils offensent la pudeur et la vertu.

N'est-ce pas le gémissement que nous fait entendre la J.O.C.? Comme aussi le rappel de la responsabilité patronale :

Les patrons ne sont pas quittes vis-à-vis de leurs ouvriers quand ils ont payé le salaire juste et convenu... Ils ont des responsabilités d'un ordre plus élevé vis-à-vis de leur personnel : ils les éludent et sont en faute quand ils ne veillent pas sur la conduite de leurs sujets et quand ils n'assurent pas la propreté morale de l'enceinte où s'exécute le travail.

On le voit, l'histoire n'est pas nouvelle. « Une génération passe, une génération vient, et la terre subsiste toujours... Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait c'est ce qui se fera, et il n'y a rien de nouveau sous le soleil... »

P. B.

A TRAVERS LES REVUES

Pacifisme américain

L'éditorial de la revue américaine *The Catholic World* est consacré à la question du pacifisme, reprise récemment par toute la presse des États-Unis à l'occasion du passage par la flotte américaine du canal de Panama et sa démonstration navale monstre dans le Hudson.

Il expose en détail la campagne pacifiste menée par le Dr H. E. Fosdick, pasteur de l'église Rockefeller, qui affirma, entre autres déclarations :

... Nos ancêtres chrétiens ont préféré être jetés aux lions plutôt que de brûler de l'encens à César. Si c'est nécessaire, nous ferons de même...

... Il y a une place tout indiquée à un prêtre sur le champ de bataille. Même plus, l'endroit le plus approprié à un prêtre est le champ de bataille au figuré ou au propre. Partout où il y a des blessures à soigner, des cœurs à consoler, des esprits à encourager, et, surtout, des âmes à sauver — le prêtre a sa place.

Et l'auteur ajoute :

... Bénir nos soldats n'implique pas la damnation de l'adversaire, et « Dieu soit avec vous » ne veut pas dire : « Que le diable prenne les autres »...

Après avoir rappelé la question de conscience classique : « Que ferez-vous si un assassin s'introduit dans votre maison pour tuer votre femme et vos enfants — et la seule façon de l'en empêcher est de le tuer lui-même? » l'auteur rappelle le raisonnement ingénu mais viable du joyeux Irlandais grondé par son curé pour s'être battu :

— Souviens-toi de notre Sauveur, dit le bon curé, combien Il était paisible, indulgent, comment Il savait souffrir.

— Certes, mon Père, répondit Pat, mais souvenez-vous aussi ce qu'ils ont fait de Lui...

L'auteur termine en disant que s'il pose ces problèmes, il ne peut indiquer leur solution, et qu'il lui semble que, dans l'état actuel du monde, les peuples doivent suivre les lignes de la sagesse en conformité avec leur histoire et pour la sauvegarde de la civilisation.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

CIVIS. *Exigences du bien commun.*

MARCEL LALOIRE. *L'ouvrier et le paysan dans le IIIe Reich.*

Une étude d'ensemble sur le problème social en Allemagne : c'est une véritable révolution économique. Mais le point de vue spirituel?

J. MALÈGUE. *Notes d'urbanisme moral.*

On aimera à retrouver dans ces considérations sociales le talent et la profondeur de pensée de l'auteur d' « *Augustin ou le Maître est là* »...

ANDRÉ-D. TOLÉDANO. *Pactes.*

Le mot est à la mode en France : l'est-il en Angleterre?

A. DE MONTABERT. *L'Allemagne au tournant.*

Un résumé éclairant des événements d'Outre-Rhin.

DOCUMENTS

Le discours de M. Goebbels contre la presse étrangère.

A travers les revues :
Faillites de l'Étatisme.

Billet de Civis

Exigences du bien commun

De quelques pages remarquables, consacrées par le R. P. Chenu, O. P., à l'Action catholique, dans la Revue dominicaine *de Montréal, détachons ce passage : « Au XIXe siècle, puis, de manière accélérée, au XXe siècle, le régime de vie sociétaire enveloppe de plus en plus l'homme; le cercle familial n'est plus que le premier support d'une activité qui, même chez les plus modestes individus, se trouve engagée, par cercles indéfiniment étendus, dans les rythmes multiples de la société. Instruction, travail, commerce, industrie, épargne, loisirs même, ne se réalisent plus que dans des groupes sociaux, bientôt liés eux-mêmes en un organisme sans cesse croissant. Dans ces recoupements indéfinis et ces engrenages que le machinisme et les découvertes récentes viennent décupler, que l'État doit régenter de plus en plus au service du bien commun, il semble même parfois que la cellule familiale est accablée, disloquée, ou pour le moins entraînée par ce tourbillon humain. »*

Inconvénients possibles, oui, mais bénéfices qui peuvent être immenses. Contrainte terrible, peut-être, « mais dont la menace n'est que l'envers d'une richesse croissante, en vie économique, en vie sociale, en vie intellectuelle, en culture artistique, en valeur de civilisation ». Le R. P. Chenu en conclut justement à la nécessité de rechristianiser, de l'intérieur, par ceux-là mêmes qui en dépendent, ces cercles, de plus en plus étendus, qui, du foyer jusqu'à l'État, influencent et entraînent les hommes : la propre tâche de l'Action catholique, celle qui prime toutes les autres.

Une autre conséquence apparaît aussi, dans l'ordre temporel. Le bien commun des nations se transforme et s'enrichit. Les attributions de son architecte et gérant augmentent. C'est un gain, puisque les richesses communes s'accroissent —, et un danger pour les libertés privées. Le drame du monde contemporain s'insère ici, qui réside en la quête fiévreuse de nouvelles formes étatiques, alors que les anciennes se disloquent, inadaptées. Ajustement toujours nécessaire et difficile des libertés à l'autorité; hiérarchie des foyers, des sociétés intermédiaires multipliées et de l'État; droits immuables des personnes humaines : il y a là un ensemble de problèmes institutionnels qu'il est vain de nier ou de remettre. Car si l'État est pour les personnes, en dernière analyse, celles-ci agissent aussi pour l'État, en sa dépendance. Le bien commun, bien moral avant tout, est entre deux comme une charnière; il se dissout si l'autorité civile n'y met un ordre et l'impose, il s'appauvrit si l'activité des citoyens ne l'alimente; hors sa plénitude, l'homme est frustré, sans lui, il est misérable. Dans le corps social, qui requiert une unité de justice et de paix, le faisceau est lié. Encore ce lien doit être aussi ferme que souple : excès d'autorité et il casse par manque d'élasticité — excès des libertés et il se relâche, laissant régner le désordre. Comme la mesure se prend au bien commun, nous pouvons être assurés que les inflexions, transformations et extensions de celui-ci conduisent à un équilibre nouveau, ou, du moins, l'appellent.

Mais, en ce temps particulièrement, les prérogatives des personnes sont affirmées en telle manière que maintes erreurs ruineuses en peuvent être redressées, si on les rétablit exactement, sans en oublier les faiblesses humaines. Qu'on voie bien alors où elles conduisent, car « il n'est pas d'homme, dit Léon XIII, qui ait en soi ou de soi ce qu'il faut pour enchaîner par un lien de conscience le libre vouloir de ses semblables. Dieu seul, en tant que créateur et législateur universel, possède une telle puissance; ceux qui l'exercent ont besoin de la recevoir de lui et de l'exercer en son nom... Refuser de rapporter à Dieu comme à sa source le droit de commander aux hommes, c'est vouloir ôter à la puissance publique et tout son éclat et toute sa vigueur. En la faisant dépendre de la volonté du peuple, on commet une erreur de principe, et en outre on ne donne à l'autorité qu'un fondement fragile et

sans consistance... », quand même on ne livre pas l'État à ces dictatures ou à ces emprises occultes qui dissimulent ordinairement l'appel à la mythique volonté du peuple. Tel est le prix de la dignité humaine qu'en raison elle ne doit obéissance qu'à Dieu, et, aux hommes, pour et par Dieu. Ce fondement ruiné, il ne reste que la force, ou la crainte, ou le souci d'un moindre mal bien faible aux passions déchaînées. Ce fondement rétabli, il faut alors demander ce que vaut, pour Dieu, le pouvoir qui s'exerce contre Lui. Le silence sur cette question essentielle ne la résout pas; s'en tenir au moindre mal n'est qu'une concession, eu égard aux vraies fins humaines; encore faut-il que ce mal ne soit pas tellement amoindri qu'il l'emporte sur les biens malgré tout subsistants.

CIVIS.

L'OUVRIER ET LE PAYSAN DANS LE IIIe REICH

Une étude parue ici même sur le régime du travail promulgué par le gouvernement hitlérien le 20 janvier 1934 (1), a fort bien mis en relief le caractère original de la législation allemande. Sans doute, dans la construction hitlérienne, le rôle de l'État est-il aujourd'hui prépondérant, mais son action s'exerce dans un sens diamétralement opposé aux conceptions libérales et aux vues du grand capitalisme naguère si puissant en Allemagne. Les commissaires du travail, les « treuhänder » sont désignés conjointement par le ministre du travail et par le ministre de l'économie; on a exigé des candidats à ces importantes fonctions qu'ils aient une connaissance suffisante des problèmes sociaux et économiques ainsi que des particularités de la région dans laquelle ils seront appelés à surveiller le fonctionnement de la législation du travail; mais on a veillé, par-dessus tout, à ce qu'ils possèdent l'esprit national-socialiste le plus orthodoxe.

Les mêmes préoccupations ont présidé au choix des dirigeants des grandes organisations économiques instituées en vertu d'un décret-loi du 27 février 1934. Ce décret confiait au Ministre de l'économie du Reich le soin de préparer l'agencement organique de l'économie du Reich. Le ministre recevait, à cet effet, des pouvoirs qui lui permettaient de reconnaître des groupements économiques comme seules

(1) Charles Bosson, *Les tendances sociales de l'Allemagne hitlérienne* dans *La Vie Intellectuelle* du 25 mars 1934, pp. 492 et suiv.

organisations représentant leur branche économique, de constituer, de dissoudre ou d'unir entre eux des groupements économiques, de modifier ou de compléter les contrats collectifs, de nommer et de révoquer les chefs des groupements économiques.

En application de ce décret, le Ministre de l'économie, Docteur Schmitt, a divisé l'économie allemande en douze groupes principaux à la tête desquels il a désigné un chef de groupe. M. Philippe Kessler, un des hommes de confiance du Chancelier, dirigera toute cette organisation; sur les douze chefs des groupements économiques, neuf appartiennent aux cadres du parti hitlérien. M. Krupp von Bohlen und Halbach, le puissant industriel de la Ruhr, est nommé chef du groupe de la sidérurgie, des mines et de la métallurgie; en cette qualité, il jouira de pouvoirs importants, mais il devra, au même titre que les autres chefs de groupes, se plier à la discipline qui sera imposée désormais à toute l'économie allemande.

On n'a pas assez remarqué que l'organisation nouvelle assurait une pénétration plus grande du nazisme dans l'économie, permettant ainsi de poursuivre, dans leurs derniers retranchements, les tenants de l'économie libérale. Il faut tout ignorer de ce qui se dit, de ce qui s'écrit et de ce qui se fait en Allemagne pour affirmer que le nazisme n'est qu'une tentative de sauvetage « in extremis » de l'anarchie capitaliste.

Devant le Conseil économique du Reich, le ministre Schmitt a précisé, le 13 mars dernier, l'orientation qu'il entendait donner à l'économie allemande :

Nous avons besoin, dans l'avenir, du patron autonome, qui est lié corps et biens avec son entreprise. Celui qui dirige une entreprise doit en avoir la responsabilité.

Il faut que, dans l'avenir, continue la lutte économique. La concurrence loyale est nécessaire. Si la forme de l'économie privée est justifiée dans son existence, c'est principalement parce que, dans sa lutte constamment rajeunie pour le meilleur rendement, elle maintient en activité fraîche toutes les forces de la vie économique, et les stimule au rendement maximum.

C'est sur cette base que nous voulons construire encore dans l'avenir. Mais à ce principe nous voulons en associer un autre, à savoir que ce libre jeu des forces doit être sain et ordonné par une direction forte, dirigée, orientée comme un aimant vers un but : le bien de la collectivité, le service du peuple et de la patrie. Il faut que la direction soit prise par des hommes capables, conscients de leurs responsabilités, partisans du IIIe Reich, et que ces hommes soient mis à même de prendre les décisions qu'ils jugent bonnes dans l'intérêt de tous, en s'appuyant sur le conseil des chefs partageant les mêmes idées.

Le chef doit être uni d'un lien vivant avec l'économie...

Dans cette pensée, on prendra soin de désigner, dans les sociétés anonymes, un chef sur qui puisse reposer la responsabilité effective, j'allais dire « charnelle », de l'entreprise.

On voit combien les dirigeants du nouveau gouvernement insistent sur la nécessité de soumettre toute l'économie à une discipline rigoureuse; les chefs de l'économie sont dotés de pouvoirs exceptionnels, mais ils sont soumis eux-mêmes à l'autorité du ministre de l'économie, qui n'agit lui-même qu'en pleine conformité avec le gouvernement et le Chancelier.

Quelle est la place réservée aux travailleurs dans l'édifice en construction?

Arbeitsfront.

Le « front du travail », dirigé par le Dr Ley, est l'organisme chargé de défendre les intérêts des travailleurs. Il ne se substitue pas au ministre de l'économie ni au ministre du travail, avec qui il est en relations étroites. Tout le domaine de la législation, assurances sociales, prévention des accidents, régime du travail, marché du travail, régime des ouvriers étrangers, est de la compétence du ministre du travail. Le front du travail remplace les organisations syndicales d'autrefois; il s'occupe des intérêts matériels et moraux des travailleurs. L'idée sur laquelle cet organisme nouveau est fondé est l'idée de *communauté* : on la retrouve dans toutes les réalisations sociales du national-socialisme. C'est le

mythe opposé, avec une force et une adresse sans pareilles, au mythe de la lutte des classes. « Vous n'êtes rien, l'État est tout », répète-t-on aux Allemands; chacun doit avoir la fierté d'être au service de la communauté allemande; le bien général prime le bien particulier. Ce sont les leit-motiv de la propagande hitlérienne qui s'adresse aussi bien aux patrons qu'aux ouvriers.

De cette idée-force de la *communauté populaire*, j'ai trouvé une impressionnante démonstration dans l'exposition organisée au Kaiserdamm à Berlin, pour glorifier le travail allemand. Cette exposition, qui occupait d'immenses locaux, sur une étendue d'environ 15 kilomètres, montrait, au moyen de toutes ces ressources, que la technique moderne offre au metteur en pages intelligent la place de chaque travailleur dans son industrie, la place de chaque industrie dans la profession et la place de toutes les professions dans l'économie allemande. Dans le hall de l'agriculture, d'immenses placards répétaient et démontraient aux visiteurs (1) que l'agriculture était solidaire de l'industrie et l'industrie solidaire de l'agriculture.

Au point de vue industriel, on ne se borne pas à faire admettre par l'ouvrier la nécessité de certaines réductions de salaire quand l'exige le salut de l'entreprise dont il dépend et dont il est un des collaborateurs; on veut encore lui rendre plus sensible cette solidarité et, en quelque sorte, le « reclasser ». Ce qui est non moins significatif, c'est la présence, à la tête de ces organisations sociales, d'authentiques ouvriers. Le chef de l'*Arbeitsfront* est un ouvrier monteur; un de ses collaborateurs, avec qui j'ai eu l'occasion de converser longuement, est un ouvrier, habitant ce quartier qu'on appelait hier le « rouge Wedding »; il est, dans ce faubourg de Berlin, le chef du service de travail, à la tête de 2.300 travailleurs. Hitler veille personnellement à ce que les dirigeants supérieurs de l'organisation du travail gardent le contact avec le peuple; il leur a demandé de prendre des

(1) Ils furent 750.000 en moins de deux mois.

fonctions dans les groupes locaux, dans les cellules d'entreprises, à la base même de cet édifice social.

Organisation des loisirs.

Ce même esprit social se retrouve dans la grande organisation « Kraft durch Freude » (force par la joie), qui correspond au « Dopolavoro » (l'après-travail) créé par le fascisme italien. Cette organisation s'occupe des loisirs des travailleurs, elle procure des réductions pour les voyages en groupe et prend elle-même de nombreuses initiatives. Pour sa propagande, elle dispose de films et de voitures munies d'un matériel de propagande; elle utilise largement la radio.

Elle s'est livrée à une enquête intéressante auprès du personnel ouvrier de Siemensstad, personnel considéré comme le plus élevé au point de vue intellectuel; 42.000 ouvriers sur 50.000 ont répondu. Parmi ces 42.000 ouvriers, 18.600 hommes (63 o/o) et 9.800 femmes (78 o/o) n'avaient jamais voyagé, 72 o/o de tout le personnel ne connaissaient pas les plaisirs du « week-end » et 26 o/o n'avaient jamais fait d'excursion... A la suite de cette enquête, l'organisation a décidé de procurer, cette année, des voyages à bon marché à un million d'ouvriers; ces voyages, pour lesquels de grandes réductions sont accordées par les sociétés de transports, seront payés par les cotisations ouvrières et les contributions des associations ouvrières, sans intervention des pouvoirs publics. Pour permettre aux Allemands de se connaître, les voyages sont organisés de telle sorte que les ouvriers de Prusse orientale, par exemple, aillent visiter la Rhénanie. Les pays les plus pauvres, qui sont également les plus pittoresques, seront favorisés.

« Kraft durch Freude » remet en honneur les chansons, les coutumes locales, le folklore, les lieds; des groupes de jeunes apprennent les vieilles chansons d'autrefois. Par cet effort, on se soucie moins de faire revivre des traditions charmantes mais désuètes, que de rattacher l'homme à sa terre, l'enraciner.

On veut encore répondre à son besoin de s'instruire, lui faire apprécier les joies de l'intelligence, lui rendre le goût du travail et rétablir, dans sa plénitude, la dignité du travail. Dans ce dessein, on insiste pour que l'atelier, où se passe le plus clair de son temps, soit embelli et assaini, que les réfectoires soient non seulement décents, mais gais, reposants. La radio y aide, en apportant, à l'heure du repas, de la musique et des chansons.

Les sports occupent une grande place dans ce programme; le peuple allemand est un peuple de sportifs; chaque localité a son terrain de sport ouvert à tous et où, dès la sortie de l'école ou de l'atelier, les jeunes gens vont se refaire, se détendre et se développer.

L'institution « force par la joie » s'est préoccupée de l'habitation ouvrière : dans les villes surpeuplées, comme Berlin, il y a encore trop de quartiers malsains, de taudis indignes de notre civilisation. Des quartiers nouveaux sont construits aux environs des villes; Berlin est entourée d'innombrables petites demeures, parfois ce ne sont que quelques planches entourées d'un lopin de terre acquis à bon compte. Cinq mille maisons ont remplacé, près d'Aix-la-Chapelle, des demeures malsaines. L'*Arbeitsfront* finance ces construction et facilite leur acquisition.

Je ne veux pas quitter « Kraft durch Freude » sans noter qu'elle repose tout entière sur trois personnes, des jeunes, de vrais animateurs qui, avec deux secrétaires, se partagent toute la besogne de la propagande et de l'organisation.

Les œuvres d'assistance sociale.

L'hiver dernier, une campagne énergique a été menée contre la faim et la misère, avec l'aide de toutes les organisations hitlériennes. Une institution, officiellement créée en mai 1933, la *Volkswohlfahrt* — « bien-être du peuple » —, était chargé de centraliser et de diriger cet effort et de coordonner les services sociaux. Cette institution, qui siège dans les anciens bureaux du parti social-démocrate au Reichstag,

s'est occupée plus particulièrement de trois services : la natalité, les secours d'hiver, la mère et l'enfant.

La natalité baisse en Allemagne, surtout dans les grandes agglomérations. Le gouvernement hitlérien s'efforce d'enrayer cette dénatalité, d'abord en combattant toutes les manifestations de l'immoralité, ensuite en encourageant les familles nombreuses, en favorisant les unions légitimes, en dotant d'avantages pécuniaires et de cadeaux les nouveaux couples. On prend soin de préciser que cette politique tend à encourager la procréation « dans les familles saines », et cette dernière réserve indique comment l'organisation de l'assistance a été amenée, naturellement, à faire de la propagande pour la stérilisation dont nous n'avons pas à apprécier ici les « arguments ».

Il n'est pas encore possible d'établir les résultats atteints par cette politique de la repopulation.

Les quêtes, le « plat du dimanche », les souscriptions, la vente de cocardes, les dons volontaires au « secours d'hiver » ont rapporté la très coquette somme de 320 millions de marks.

A l'initiative de la section *Mutter und Kind* (« mère et enfant »), un demi-million d'enfants seront envoyés, cet été, pour quatre à six semaines, à la mer ou à la campagne. Beaucoup de ces enfants seront admis gratuitement, des « parrains » et des « marraines » se sont offerts à payer leur séjour, et des médecins se sont mis gracieusement à la disposition de l'œuvre pour surveiller les enfants envoyés en colonies.

Quatre-vingt mille femmes de la classe ouvrière, les plus nécessiteuses, seront envoyées dans des établissements de repos ou des maisons de vacances.

Cette même section s'occupe de l'hygiène de la mère avant et après l'accouchement, des soins à donner aux bébés.

L'adhésion des masses.

Quelle que soit l'appréciation que l'on porte sur la politi-

que du gouvernement hitlérien, on ne peut contester le caractère populaire de la révolution qui s'est accomplie en Allemagne. Ce caractère populaire, je le trouve moins dans ces démonstrations un peu trop tapageuses et trop disciplinées pour nous satisfaire pleinement, que dans l'adhésion des milieux ouvriers et paysans. Le régime tient non seulement par la force de sa police ; il tient par l'adhésion fanatique des jeunes et par la confiance que les masses, les petites gens, les ouvriers, les petits bourgeois, les paysans, n'ont pas cessé de mettre dans Hitler.

Politique facile, dira-t-on, que celle qui consiste à flatter le peuple ; le peuple demande du pain et des jeux ; en attendant de lui donner le pain qu'on n'a pas, on lui donne des jeux, des démonstrations, des parades...

Prenons garde. Au delà des démonstrations, il y a une politique sociale, menée par des hommes nouveaux, pour servir les intérêts du peuple et satisfaire ses besoins. On flatte l'ouvrier ? Peut-être, mais on lui rend encore la fierté de son travail, la conscience de sa dignité d'homme, on le rapproche de son patron et du technicien, dans cet esprit de solidarité, de communauté populaire dont j'ai déjà parlé. Le régime glorifie le travail et honore le travailleur. Le travailleur n'est plus ni le vaincu d'hier ni le damné de la terre, le perpétuel révolté dont « tous les désirs sont punis de prison », mais un homme au même titre que le plus puissant capitaliste, et Hitler ajoute : « Un Allemand au service de la communauté allemande. »

Les humbles, ceux qui ne comprennent pas nos distinctions subtiles, ne peuvent pas ne pas remarquer qu'aujourd'hui le gouvernement les convie à célébrer avec lui le 1er mai, fête du travail, alors qu'hier il envoyait sa police pour poursuivre, pourchasser et abattre les manifestants ouvriers...

On le flatte pour mieux l'enchaîner ? je ne suis pas sûr que l'Allemand, qui, depuis son jeune âge, s'est plié à une discipline que nous ne supporterions pas, sente peser sur lui le « joug du tyran »...

On ne change pas les mentalités par simple décret ; mais

on pétrit des générations par toute une éducation appropriée et une propagande terriblement habile. Auprès des jeunes — et on les prend très jeunes — le gouvernement ne rencontre que peu de résistances. L'éducation politique est spécialement soignée dans toutes les organisations de la jeunesse hitlérienne, dans les écoles, les gymnases, les universités, dans la presse et par la radio. Ici encore, il s'agit d'opposer au marxisme — dont tous les germes n'ont pu être extirpés en quinze mois — les mythes nationaux-socialistes, de former un « homme nouveau ».

Les étudiants sont astreints au service du travail; seules des raisons financières empêchent que ce service ne soit rendu obligatoire pour tous les jeunes gens. Pendant six mois, et parfois davantage, les étudiants des universités vivent coude à coude avec des jeunes ouvriers, des jeunes employés de leur âge. Je voyais suspendue dans un de ces baraquements utilisés par l' « arbeitsdienst » la liste des jeunes gens en service : à côté des noms, les professions; pêle-mêle, des étudiants, des mécaniciens, un cordonnier, un boulanger, des employés de banque. Ils se plient librement à cette camaraderie et à la discipline étroite qui règne dans les camps de travail. Chaque matin, ils partent vers le lieu du travail; on les occupe à défricher des terres abandonnées, à assécher des marais, à créer des voies rurales, à déboiser. J'en ai vus pataugeant dans une eau sale, occupés à améliorer l'irrigation de terres incultes près de Berlin. Et le soir, lorsqu'ils ont achevé eux-mêmes le nettoyage de la vaisselle et la remise en état de leurs accessoires, ils se distraient en commun par des jeux, des lectures, des chants.

Près de 230.000 jeunes gens sont ainsi répartis entre 1300 camps.

C'est en les soumettant à un tel genre de vie que le national-socialisme entend diminuer les distinctions nécessaires et faire de ces jeunes gens de bons serviteurs de la nation.

La réforme agraire.

Le nouveau régime a encore modifié profondément le sort de l'agriculture.

La réforme agraire, dont j'avais ici même, il y a quelques mois, commenté les premières manifestations (1), se poursuit et s'étend. Au cours de cette année, 125.000 hectares de terres seront mis en valeur; ces terres n'ont pas été expropriées, mais achetées, à bas prix, chaque fois que l'occasion s'en est présentée. Dans certaines provinces, en Prusse orientale, en Silésie notamment, de grands propriétaires endettés ont été amenés à mettre en vente des parcelles de leurs propriétés; des sociétés, reconnues par l'État, sont chargées de rechercher et d'acheter les terres mises en vente; dans certains cas, en échange de la propriété, la société reprend les dettes. Ces terres sont réparties par les soins du ministère de l'agriculture. Les acquéreurs éventuels doivent être aryens, et posséder les aptitudes voulues pour diriger une exploitation agricole; ils doivent se consacrer entièrement à l'agriculture. Les familles nombreuses sont favorisées, les célibataires sont exclus de la répartition. Le futur occupant verse 2000 marks pour son installation; on met à sa disposition une somme de 4000 marks pour l'aider dans ses premières années d'exploitation, cette somme est versée en quatre annuités, elle ne doit être remboursée qu'au moment où l'acquéreur devient « propriétaire héréditaire ».

La loi sur la transmission héréditaire des terres, appliquée d'abord en Prusse, a été étendue à l'ensemble du Reich.

Dans le système nouveau, le paysan n'est pas un facteur économique quelconque, il est la base même du peuple allemand. Dans les temps anciens, le paysan avait le droit de porter l'épée; il a perdu non seulement ce privilège, mais ses libertés essentielles. La loi nouvelle restitue la dignité du paysan; seul le propriétaire d'une ferme héréditaire aura droit désormais au titre de « paysan » — *bauer*; les autres

(1) *La Vie Intellectuelle*, 10 novembre 1933.

possesseurs s'appelleront « agriculteurs » — *landwirte*.

Une propriété en terres et en forêts, d'une surface qui ne peut dépasser 125 hectares, et suffisant à la subsistance d'une famille, constitue une ferme héréditaire, pourvu qu'elle appartienne à une personne apte à la diriger. La terre héréditaire est en principe inaliénable; sa transmission intégrale ne peut être limitée par des dispositions testamentaires. Le bien héréditaire sera transmis intégralement à l'héritier de droit; les droits des cohéritiers se limitent au surplus de la fortune du paysan. Ces cohéritiers ont droit en outre à une éducation professionnelle et à un « équipement » en rapport avec les ressources du fonds; en cas de besoin, ils trouveront un gîte sur le fonds, moyennant la prestation d'un travail approprié.

Les terres héréditaires sont enregistrées dans des listes spéciales tenues par les tribunaux de bailliage, juridiction créée pour statuer sur les litiges relatifs à ces fonds.

« Quiconque a le bonheur de cultiver une parcelle de sol allemand assume par là même à l'égard de la collectivité des obligations excluant d'avance toute incurie. » Le paysan qui néglige ses devoirs envers sa famille et la communauté peut être dépouillé de ses droits.

L'héritier auquel le fonds sera intégralement transmis ne doit pas être nécessairement le fils aîné; le paysan peut choisir l'héritier qui lui paraît le plus apte à lui succéder à la tête de la ferme.

Cette législation s'inspire des coutumes en usage dans les régions agricoles de l'Allemagne; elle sera progressivement appliquée. Son objectif essentiel c'est, on le voit, d'enrayer la division excessive des terres et de sauvegarder l'unité économique qu'est la propriété terrienne.

Pour venir immédiatement en aide aux agriculteurs grevés de dettes, l'État a créé une banque d'amortissement qui permet l'acquittement progressif des charges tout en sauvegardant les intérêts légitimes des créanciers.

D'autres décisions ont été prises. Les moulins ont été centralisés; les prix des céréales sont fixés par le ministre de

l'agriculture. On a réorganisé les marchés de la viande, du lait et des sous-produits du lait; on a interdit la spéculation et les marchés sur le lait.

Les contributions foncières ont été réduites.

On a calculé que cette politique de soutien et ces dégrèvements avaient représenté pour l'agriculture allemande un profit d'un milliard de marks.

Conclusion.

Je crois avoir ainsi énuméré les mesures les plus intéressantes prises par le gouvernement hitlérien en faveur du travailleur et du paysan.

Tout n'est pas encore parfaitement fixé dans l'organisation sociale et économique de l'Allemagne; la sphère des activités n'est pas nettement précisée entre les diverses institutions et les divers départements : ministère de l'économie, ministère du travail, arbeitsfront, et l'intervention du parti vient encore ajouter à la confusion.

Mais on aperçoit mieux le caractère total de la révolution accomplie.

> Le système que nous avons jeté par terre trouvait sa caractéristique dans le libéralisme. Alors que le libéralisme partait de l'individu et voyait dans l'être humain individuel le centre de tout, nous avons remplacé l'individu par la nation, l'être individuel par l'être en communauté...
>
> La révolution que nous avons faite est totale; elle s'est attaquée à tous les domaines où s'exerce la vie publique... C'est l'apparition d'une nouvelle conception de la vie... (1)

Mais en dehors des intérêts économiques, il y a des intérêts plus élevés, des intérêts spirituels. Il n'est pas certain que ces intérêts aient été suffisamment sauvegardés dans la révolution qui s'est accomplie.

MARCEL LALOIRE.

(1) Dr Goebbels, ministre de la Propagande, *Hochschule und ausland*, janvier 1934, pp. 3 à 12.

NOTES ET REFLEXIONS

Notes d'urbanisme moral

Perchée sur sa colline, cette minuscule cité rurale et vinicole où nous passons huit jours, mon petit garçon et moi, achèverait de s'assoupir et de s'éteindre si elle n'était voisine d'une grosse ville d'industrie. Cette transfusion de sang la maintient. Une médiocre abbaye de femmes l'engendra jadis. Il n'y avait pas que des abbayes millionnaires. De son église déchue, subsistent quelques étonnants saints dorés et des pierres tombales réparées en ciment. Mon petit garçon y marche avec délicatesse, logeant ses pieds entre les traits des bras. Au bord d'une placette nourrie et exhaussée de débris architecturaux, trois cintres romans, petits et purs, englués dans les temps contemporains, s'immobilisent comme des morts embaumés. Une colossale bâtisse Louis XIII plonge ses contreforts sur les pentes de la colline. Des logements la morcellent, eux-mêmes dégradés, voués aux ruines. Mais sous leurs puissants rez-de-chaussée se creusent des caves de catacombes. Une sorte de mystère historique coule en une demi-nuit brune par de sordides ruelles voûtées. En plus pauvre et plus canaille, cela rappelle Pérouse. La pluie du Seigneur lave toutes ces choses, mais exaspère leur fumet.

Ce qui habite là, dans une incroyable incurie sanitaire, c'est une véritable sédimentation démographique amenée par la grande industrie. Mais, tout au bas, la couche essentielle, le fond autochtone, c'est une race de vignerons, casanière, noiraude et politicienne. Braves gens au demeurant, si on connaît les biais. Une nonchalance lassée, à l'égard de toutes possibilités pratiques de propreté et de commodité, et comme une absence de foi dans la vie, prend sa contre-

partie dans ces paresseuses fusées d'idéalisme politique. Rien de plus commun ni de plus connu. La plupart votent « rouge » par un rite tranquille, calme et sans espoir. Mais quelques vieux doctrinaires (ils vont se raréfiant) vous expliquent encore que les Dames endormies sous les pierres tombales spoliaient leurs ancêtres de denrées agricoles, les entassaient dans ces caves immenses, « autrefois, du temps des rois ». L'enseignement primaire entretient pieusement ces traditions et ces amertumes.

Sur sa haute pointe acrobatique, une colline rivale porte un château détruit. Un limon qu'on sent, d'en haut, gras, collant et enfonçant, ouate le creux d'entre les deux collines.

Ce soir est délicieux. L'immense pointillé rose et blanc du printemps transforme cette vallée courte, vulgaire et râblée. Mais elle garde sa matérialité paysanne sous sa robe de fleurs. Ce pays vinicole ne rêve jamais tout à fait. A ses murs décrépis ou jamais crépis, à ses affreuses murettes indigentes, le soir ajoute du cuivre, du roux, du feu, toute la sécheresse charmante d'une petite ville de l'Apennin. Mais cette petite ville-ci n'en sait rien. Il faudrait, pour le lui apprendre, allié à un minimum de propreté moderne et d'optimisme dirigé, le respect de ce capital moral qu'est son passé. Elle est en train de perdre, faute de cette double richesse, son âme douce de vieille petite ville ridée et ses virtualités neuves. Elle les perdrait complètement sans l'initiative morale privée, qui ne peut pas tout faire. L'État lui apprend, à la place, qu'elle vit en une République laïque et définitive, progrès immense sur d'anciens jours ténébreux. Elle le croyait il y a vingt ans. J'en suis moins sûr maintenant.

*
* *

Nous descendons, mon petit garçon, notre fox Toby et moi, par un chemin entre des vignes, vers un but que je connais bien. Ce chemin-là, nous sommes intimes avec lui. Pleinement exploré et nouveau à la fois, comme une tendresse de bonne marque.

Nous nous promenons sous un éclatant ciel d'avril, en un printemps brutal dont la fraîcheur chauffe et râcle. Des bourgeons velus, d'une pâle peluche vert bleu, pointent sur les sarments.

Cette vaste table basaltique dont la régularité gigantesque domine les vignes à notre droite, cette table qui fut en feu, nous en avons parlé l'autre jour. Nous n'ignorons point qu'elle supporta une cité gauloise, la plus ancienne des agglomérations humaines qu'on rencontre par ici. Tous les passés, le géologique et l'humain, mon petit garçon les mêle en un conte de fées formidable et désordonné, auquel je finis par croire moi aussi, car lorsque nous nous promenons tous les deux dans les vignes pelucheuses, sous de roses pêchers sans ombre, un riche temps s'ouvre pour nous comme une énorme fleur, mêlant l'avenir et le passé, le féerique et le véritable, en pétales égaux et concentriques. De nous deux, on ne voit plus bien qui est l'enfant.

Le petit chien Toby a décidé qu'il se passait quelque chose de très intéressant, là-bas du côté des descentes. Il a remué son nez en un drôle de mouvement rond, que nous avons vu ; et il a filé comme une flèche. Puis il a oublié. Il a fait quatre petits bonds décidés par-dessus les fossés, vers une autre chose très intéressante qui se trouvait au milieu des vignes. Puis il a encore oublié. Il est revenu vers nous, pleinement satisfait de ses explorations.

Voilà pour le petit chien Toby. Mais nous, nous descendons, méthodiques.

Au bas de la descente, il y a la nouvelle ville.

— Oh ! papa, crie le petit garçon émerveillé, je vois une bottine !

C'est la loi des petits garçons de discerner d'abord une bottine dans le monceau des détritus humains que la nouvelle ville rejette. Ils forment un puissant plateau hideux que contourne la route. Un plateau de fers étamés, de fers

galvanisés, de fers rouillés, de fers émaillés, de fers troués, de faïences cassées et d'autres cadavres. Eh ! que voulez-vous que fassent les hommes, de ces détritus humains?

Nous sommes à la frontière où se battent deux troupes d'odeurs. Submergé dans la mêlée, le petit chien Toby explore, patte en l'air, prudent et le nez haut. Une route bétonnée contourne l'immondice. Mon petit garçon la trouve longue. Prenons cette espèce d'étroit sentier ingénieux qui serpente d'une clairière à l'autre du monceau.

Une cité subite est née là. En huit ans, à peu près, la grosse ville voisine, longtemps immobile, brusquement industrialisée, a poussé ce pseudopode sur ce plateau bossué, désert et rocailleux, que personne peut-être n'habita, depuis le temps des volcans.

Cinq mille âmes, environ. Une ville ouvrière bien faite, des précautions visibles, une voirie convenable, des canalisations d'égouts, toute la technique. Pas de terrains de jeu. On ne sait pas bien encore, en France. Mais des maisons spacieuses aux jardinets fleuris. L'appentis à lapins et à poules s'y adosse, que les architectes de la construction en série devraient bien prévoir après tout, puisque les usagers du monde ouvrier, apparemment bien placés pour savoir ce qui leur convient, l'y ajoutent infailliblement.

Oui, je connais tous les détails que doit découvrir un bon enquêteur. Je n'ignore point les deux parties de la cité neuve : la première, construite par l'Office municipal de la grosse ville voisine; la seconde, œuvre privée d'une très grande entreprise industrielle. Je sais tout cela. Je puis comparer les loyers, les coûts, et les avantages aux familles nombreuses. Je connais le prix d'achat du terrain au paysan primitif, le prix de revente à la grosse ville et tous les bénéfices intermédiaires. Je sais même le nombre des classes à l'école municipale, ou à celle de la grande industrie. Certaines erreurs ne m'ont pas échappé. Il ne faut pas trop les blâmer. Elles sont inhérentes au travail de l'État ou de ses succédanés. Au total, c'est à peu près honorable et je sais toutes ces choses.

Ce qui m'intéresse plus que cette charpente, c'est ceci, qui est l'essentiel. Voici une ville subite, voici l'une de ces transplantations qui renouvellent l'homme comme un *settlement* colonial. Comment va se passer cette expérience morale magnifique? Tous ces hommes renouvelés, que va-t-on faire pour leur âme?

Si neufs qu'ils soient, ils arrivent avec un passé spirituel, le même qu'on est en train de laisser perdre, dans la petite ville morte, sur la colline. La grande industrie, à la recherche de la main-d'œuvre, a ravagé, sur une étendue considérable, des économies rurales de type familial, sans rivales autrefois. Leurs établissements agricoles, assez raréfiés, assez dépeuplés, foisonnent encore humblement dans la plaine. Les hommes en apportent de gros visages calmes, une solide charpente terrienne, les vertus familiales des vieilles vies, un peu dévernies, un peu grattées, solides encore. Un puissant passé conservateur et dix-huit siècles de christianisme ruissellent dans leurs veines. Telle est la donnée primitive de leur problème moral.

Le règlement municipal qui réserve ces maisons aux familles ouvrières françaises à nombreux enfants, joue le rôle des restrictions anglo-saxonnes à l'immigration. Il a composé la substance sociale qui se trouve devant nous, ce qui permet d'y voir clair.

Une église blanche, haute et dégingandée, a poussé là, au carrefour des rues neuves. Rien n'était prévu pour elle, bien entendu, aucun emplacement, ni aucun crédit, dans les plans municipaux. L'initiative privée a dû tout faire en cette matière, pourtant éminemment nationale, qu'est le maintien des valeurs morales d'une population ouvrière. L'État s'en désintéresse? Que non pas, malheureusement, vous allez le voir.

Ce jeune curé robuste qui bêche son bout de jardinet en attendant ses confessions du samedi soir (ses clients savent qu'il les attend là), cet homme que mon petit garçon regarde intimidé, après lequel aboie mon chien, il a dû emprunter pour bâtir, au mieux de son entregent, une somme rem-

boursée aux deux tiers déjà. Il a connu, aux tout premiers débuts, des jours de missionnaire : de case, de brousse et de boue. Moins que les tranchées dont il vient.

Ce jeune curé, comptable d'âmes, sait son compte juste. Établissons sur ses données nos statistiques morales. Ses chiffres me semblent prometteurs.

Ce réservoir ouvrier, bâti sur les profondes réserves de la terre, se compose pour un quart de vieilles familles traditionnelles. Leur pratique religieuse docile passe, presque tout naturellement, de la forme spontanée à la vie consciente et volontaire. Mais à côté d'elles une moitié, à peu près, de cette population n'est que passiveté et indifférence, présence aux grandes fêtes religieuses, le long des grosses pierres milliaires liturgiques. Et le dernier quart s'abstient totalement. Parmi ceux-ci le rôle de ferment est joué par une infime minorité négatrice, libérée, délibérée, illuminée, que la roublarde politique républicaine excite et exploite à la fois, véritables apôtres de ce « triomphe » qui viendra « demain ».

Or, je trouve, malgré tout, ces chiffres pleins d'espérance.

Dénombrez, dans le premier quart, tous ces actifs encadrements spirituels; comptez ces réunions de jeunes; appréciez cette moralité de grand air et de force, qu'au demeurant vous retrouveriez ailleurs, — heureusement —. Mais remarquez surtout ces formes spéciales, engendrées par le type économique des nouvelles installations humaines. Parmi elles figure cette merveille dont j'admire inlassablement la formule spontanée : une Conférence de Saint-Vincent-de-Paul où visiteurs et visités sont du même groupe social, présentent les mêmes réactions morales, connaissent les mêmes habitudes de vie professionnelle, la même architecture de maison et presque le même métier. En se disant « vous », ils s'adressent encore moralement le « tu » camarade et fraternel.

Évoluez la force d'une telle vie collective! Entendez ces fermes chants montant des terres neuves! En vérité, ces chiffres sont pleins d'espérances!

A une condition cependant :

La rupture du cadre social et des habitudes de vie est chose particulièrement redoutable pour les classes populaires, dont, en règle générale, la vie spirituelle n'a toute sa force qu'encadrée. Elle constitue un état de moindre résistance, un fléchissement, une véritable plaie morale. Ce n'est pas seulement en Bretagne que se passent toutes ces histoires de Bretons déracinés. Or ces âmes en état de crise doivent se diriger ici sous de véritable feux croisés. Compensé ailleurs par toutes sortes de contre-influences, l'idéalisme areligieux de l'enseignement populaire officiel converge dangereusement avec le matérialisme irréligieux des revendications révolutionnaires. Le péril y est plus grand que dans la petite ville crasseuse et ensommeillée, stabilisée sur des ruines.

*
* *

— Pour revenir? Oh! vous ne pouvez pas vous perdre, me dit l'homme interrogé. Ce chemin qui monte sort près du cimetière. Vous vous retrouverez.

Certes! et mieux encore qu'il ne pense.

Ce cimetière que nous longeons ce soir est pur délice. Les délicates fleurs d'arbres et les lilas du printemps respirent, mêlé à ses verdures noires, un air composé de grâce et de deuil. Prises dans les enclos limitrophes, ses murailles ne comptent pas plus que des clôtures de fleurs entre les jardins amis. L'œil ne sépare rien. Ce rose chaste et ardent des vergers, le noir brun de l'autre chose, s'offrent l'un à l'autre les compléments de sens et le prolongement contrasté qu'il faut. Une leçon grave et douce se dispose pour moi dans ce crépuscule de notre retour.

Quelque tentantes et — en leur domaine — explicatrices, qu'apparaissent ces histoires de groupes sociaux et de cités, malgré ces tableaux d'une vie collective si puissante qu'elle semble ne pas mourir, celle-ci n'est, somme toute, que le moyen et l'outil. La véritable destinée de l'homme reste individuelle et sujette, au bout du compte, à la mortelle rupture que nous connaissons bien.

Qu'elle travaille dans la petite ville mourante qui s'assoupit sur sa colline ou qu'elle modèle des groupes neufs, l'immense force sociale par laquelle Dieu a choisi de passer, à cause de sa complexité même favorise la personne morale et son indépendance. La société n'est que le moyen d'une plus haute solitude. C'est une âme séparée de tout le reste du monde, isolée dans une liberté dont elle est comptable, que la Mort finalement cueille, pour l'élever à Dieu sur ses deux mains.

Tenons le compte qu'il faut du formidable poids des hommes. Ménageons cependant les creux réservés et les enceintes closes. Nous savons peu de chose sur le fond des cœurs.

Mon petit garçon marche auprès du moi, docile, mystérieux et bien aimé.

J. Malègue.

Pactes

Le mot est à la mode. Pactes de non-agression, pacte méditerranéen, pacte balkanique, pacte oriental : jamais on n'a tant parlé de pactes. Panacée pour les uns, épouvantail pour les autres, selon qu'on prononce le mot d'un côté ou de l'autre du Détroit.

Pacte vient cependant de *pax* qui, comme chacun sait, veut dire paix. En droit romain, le pacte est l'*accord* de deux personnes pour créer entre elles une relation de droit. Dans le droit civil actuel, il y a pacte toutes les fois que deux ou plusieurs personnes forment un *engagement*, et résolvent un engagement précédent ou le modifient.

Le pacte ainsi présenté en théorie, on passe à l'application internationale du mot. Ravivons nos souvenirs historiques : n'y eut-il pas en 1761 un certain « pacte de famille » signé entre Louis XV et le Bourbon d'Espagne Charles III, préface de l'alliance malheureuse conclue entre les deux pays contre l'Angleterre, lors de la guerre de Sept Ans? Et aussi le « pacte de famine », sobriquet cruellement ironique donné aux opérations que fit cinq ans plus tard le gouvernement du même roi sur les blés et les farines? Mais ici nous sortons du domaine international.

Le mot se réhabilita avec éclat lorsqu'il fut appliqué, sous le nom de « pacte de la Société des nations », aux vingt-six premiers articles du traité de Versailles et des autres traités de la banlieue parisienne. Mais il ne paraît pas être facilement agréé chez nos amis anglais; ledit pacte s'appelle au-delà de la Manche, le *covenant*, terme à résonance religieuse, venu du vieux français « convenant » c'est-à-dire alliance, et qui en anglais désigne l'alliance conclue entre Dieu et le peuple juif. Au cours de l'histoire d'Angleterre, le *covenant* s'appliqua de façon peu modeste à l'union scellée à

plusieurs reprises, aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, par les protestants presbytériens d'Écosse contre les catholiques et les anglicans.

Nous ne serions pas complets si nous n'ajoutions pas que le mot pacte a cependant été toléré dernièrement en Angleterre, puisque le pacte mettant la guerre hors la loi y est dénommé *Kellogg Pact*.

On excusera ces préliminaires historico-linguistiques, qui ont leur importance et expliquent peut-être en partie la répugnance de Londres à l'égard de la politique des pactes. Dans pacte, il y a *pax*; mais, selon la définition donnée par le droit romain et par le droit civil, le pacte est un « accord », un « engagement ». *There is the rub*, disait Shakespeare (1).

« Messieurs, l'Angleterre est une île; vous en savez maintenant aussi long que moi sur son histoire. » C'est en ces termes que Michelet, si j'ai bonne mémoire, commençait au Collège de France une série de leçons sur l'histoire de la grande Ile. Idée-force, rien de plus, qui s'est maintenue vivace tout au long de cette histoire, qui s'est traduite dans les théories politiques par la doctrine du splendide isolement. « *No continental entanglements* : ne nous trouvons pas pris dans les affaires du continent »; comme si la guerre de Sept Ans — sans remonter plus haut dans l'histoire — et les guerres de Napoléon, et la guerre de Crimée, et la guerre de 1914 n'avaient pas été des *territorial entanglements*!

Chaque fois, le cabinet de Saint-James se dit : On ne m'y reprendra plus. Chaque fois, par la force des choses, il se trouve de nouveau happé dans les querelles sanglantes de ce maudit continent. Il s'agit tantôt d'empêcher qu'une grande puissance — la France ou l'Allemagne — ne s'établisse sur la côte belge, ce qui constituerait une menace grave à la sécurité du pays. Ou bien il s'agit d'abattre le pouvoir excessif d'une autre grande puissance ou de l'empêcher — la Russie par exemple — de menacer les voies de communication de l'empire. En réalité, l'histoire des deux derniers siècles

(1) Traduction libre : « c'est là que le bât les blesse ».

nous apprend que l'Angleterre a été mêlée au cours de ces siècles à presque autant de guerres continentales que la France elle-même.

Oui, mais tout pacte implique un *accord*, un *engagement pris d'avance*; et il répugne aux Anglais, qui sont gens de parole, de se lier ainsi de façon précise, car ils ne savent pas jusqu'où pareil accord, pareil engagement peut les mener.

Voire! et le pacte de la S. D. N., qui, tout en s'appelant en anglais *covenant*, est proprement un accord, un engagement pour le maintien de la paix? Chers amis Anglais, je ne veux pas encourir le reproche d'avoir une mentalité de petit notaire de province, et vous lancer à tour de bras des textes à la tête. Mais ne vous êtes-vous pas engagés par ce pacte, comme tous ses signataires, à « maintenir contre toute agression extérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique présente de tous les membres de la Société »? (art. 10) — ce qui veut dire, n'est-ce pas, qu'il ne s'agit plus seulement de *continental entanglements*, mais aussi de *world entanglements*, des querelles politiques dans le monde entier.

N'avez-vous pas admis que « toute guerre ou menace de guerre, qu'elle affecte directement ou non l'un des membres de la Société, intéresse la Société tout entière » et que « celle-ci doit prendre les mesures propres à sauvegarder efficacement la paix des nations »? (art. 11); que, si un membre de la Société recourt à la guerre, « il est *ipso facto* considéré comme ayant commis un acte de guerre contre tous les autres membres de la Société », lesquels doivent prendre les mesures de boycottage économique et financier adéquates, et même « *contribuer aux forces armées destinées à faire respecter les engagements de la Société* » (art. 16).

Et l'on peut prononcer encore outre-Manche le mot de splendide isolement!

Est-il cruel de rappeler à nos amis que, par les accords de Locarno, ils se sont engagés à maintenir, ainsi que les Italiens, l'intégrité de la frontière du Rhin contre toute agression, qu'elle vienne de l'Allemagne ou qu'elle vienne de la

France? Si cette frontière ne représente pas le pire des *continental entanglements*, je ne sais plus ce que parler veut dire.

Eh! mais, rétorqueront nos amis, voilà précisément de quoi vous rassurer. Ce qui vous intéresse avant tout, c'est votre frontière du Rhin. Nous l'avons garantie : que voulez-vous de plus de notre part? Une alliance formelle ne vous apporterait pas de nouvelles garanties.

M. Barthou n'est pas allé à Londres pour demander une alliance, car, quoi qu'en disent les feuilles travaillistes, il sait fort bien que Locarno nous suffit et que, quant à obtenir plus du cabinet de Saint James, il n'y faut pas compter. Mais il sait aussi que les pactes ne sont pas des alliances dirigées contre une ou plusieurs nations, mais bien des accords, des engagements pour le maintien de la paix. Ce sont des *applications*, à des points précis, des engagements, des accords généraux déjà pris en vertu du pacte de la S. D. N. Ce sont des *règlements d'application* dudit pacte — on excusera le ton juridique de mon argumentation.

Les Anglais ne peuvent ignorer que la grande guerre n'est pas sortie d'un conflit franco-allemand, mais bien d'un conflit austro-serbe, qu'aujourd'hui elle peut sortir d'une tentative d'Anschluss comme d'un conflit italo-albanais. Or, en vertu notamment de l'article 10 du pacte, la Grande Bretagne est *ipso facto* engagée à maintenir « l'intégrité territoriale et l'indépendance politique » du pays attaqué. Je ne comprends pas alors, mais pas du tout, sa répugnance à une politique de pactes, qui vise précisément à lier entre eux, par des accords, des engagements, les pays d'où pourrait surgir l'étincelle dangereuse.

Nous avons déjà le pacte balkanique, fort rassurant pour l'avenir de cette ancienne « poudrière » de l'Europe; nous avons les pactes conclus entre la Russie et ses voisins de l'ouest. Celle-ci serait également disposée à conclure un pacte semblable avec l'Allemagne. L'Allemagne de son côté a exprimé à plusieurs reprises ses bonnes dispositions à l'égard de la signature d'un pacte de non-agression avec la France. Et l'on reparle d'un pacte méditerranéen, qui engloberait la

France, l'Italie, la Yougoslavie et sans doute l'Angleterre. L'Europe ainsi « ceinturée » de pactes ne serait-elle pas moins *entangled*, plus rassurante que l'Europe actuelle? et, en apportant à une telle politique tout l'appui de son autorité morale et matérielle, le cabinet de Londres n'allégerait-il pas d'autant les responsabilités qu'il encourt du fait qu'il est membre de la S. D. N.?

Le plus étrange, c'est qu'il fut un temps où ledit cabinet préconisa les accords spéciaux : en septembre 1925, à l'assemblée de la Société des Nations, sir Austen Chamberlain, alors ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne, déclarait solennellement :

« Le gouvernement de Sa Majesté est d'avis que la meilleure solution serait de compléter le Pacte [de la S.D.N.], en coopération avec la Société, par *des accords spéciaux pour répondre à des nécessités spéciales*. Il va sans dire que ces accords devront avoir *un caractère purement défensif*, être conçus dans l'esprit du Pacte et exécutés en étroite harmonie avec la Société des Nations et sous ses auspices.

Dans un article publié dans le dernier fascicule de l'*Esprit international*, un professeur anglais, M. Mowat, exprimait son admiration de la continuité de notre politique extérieure. Et nous qui louangeons éperdûment la constance des directives de la politique étrangère anglaise! Dans le cas des accords spéciaux — remarquez que sir Austen *n'a pas* employé le terme de « pactes » — la palme de la continuité dans le dessein revient sans conteste au Quai d'Orsay.

Il est vrai que la conclusion de pactes de non-agression implique la définition même de l'agresseur. Les délégués de l'U. R. S. S. à la dernière Assemblée de Genève ont fourni une définition qui semble très claire et très complète, mais le Foreign Office, redoutant toujours les méfaits de la logique, ne paraît pas disposé à étudier cette définition. Cependant l'article 10 du fameux *covenant* n'emploie-t-il pas l'expression « agression extérieure », et n'est-il pas d'un puissant intérêt, pour la Grande-Bretagne comme pour toutes les autres nations, de savoir ce que l'on entend au juste par une telle expression?

Les Anglais redoutent toujours de préciser les choses. Ils préfèrent laisser le plus de vague possible. Les lignes aux arêtes crues des horizons latins les changent par trop des halos de brume qui chez eux, même en été, noient les lointains, dans la campagne.

Il semble que ce terme de pacte ne fasse décidément pas partie de leur vocabulaire politique. Si nous avions parlé d'accords régionaux, la chose eût peut-être été mieux accueillie.

Mais nous pouvons, je crois, être tranquilles. Sans pacte de la Société des Nations, sans accords de Locarno, la Grande-Bretagne est en 1914 entrée dans la guerre à nos côtés; si demain nous étions sous le coup d'une agression, aussi dangereuse pour les riverains de l'ouest de la Manche que pour ceux de l'est, si même demain un pays du continent autre que le nôtre se trouvait menacé dans « son intégrité territoriale » comme dans son « indépendance politique », doutez-vous que la Grande-Bretagne, membre de la Société des Nations, songerait à renier sa signature?

— Moi, pas (1).

André-D. Tolédano.

(1) Cet article était rédigé avant qu'on eût appris que la Grande-Bretagne ne faisait plus d'objections au projet de pacte oriental. Mais comme elle ne manifeste aucune intention d'y adhérer, nous n'avons pas cru devoir modifier le texte de l'article. — A.-D. T.

L'Allemagne au tournant

Si le 6 Février a marqué en France une série de développements dont la gravité ne s'est fait sentir que plus tard et dont toute la portée reste encore incalculable, le 30 Juin en Allemagne a également marqué la fin d'un régime. Le point de ressemblance entre les deux dates, c'est que l'état de choses détruit par un spasme violent n'a pas été remplacé immédiatement par quelque chose de nouveau. La gravité de l'événement n'en est que plus profonde.

On avait trop l'habitude de croire que, pour les affaires d'Allemagne, « plus ça change, et plus c'est la même chose »... L'avènement de l'hitlérisme paraissait leur avoir donné une forme négative peut-être, mais, en tout cas, nette et définitive. Il n'en est rien. Et, quoique logiquement un soubresaut de l'Allemagne, contre des conditions de vie artificielles et despotiques, fût à prévoir, sa soudaineté a pris le monde au dépourvu.

Dans un de mes derniers articles sur l'Allemagne, paru dans *La Vie Intellectuelle*, j'arrivais à cette conclusion que l'hitlérisme devait fatalement être amené à choisir entre deux solutions : tenir les promesses avec lesquelles il surexcitait le peuple allemand, — ou bien disparaître. Ces promesses, grâce auxquelles il avait réussi à rallier l'immense majorité du pays, se traduisaient par la solution de la crise à l'intérieur, et le rétablissement du prestige du Reich à l'extérieur. Dans les deux domaines, l'aboutissement fut un échec complet. L'équilibre budgétaire et la stabilité du change seront éphémères, et ont déjà épuisé les dernières ressources du pays; sur le plan international, l'isolement de l'Allemagne est devenu complet. L'alliance germano-russe — atout de premier ordre dans les négociations diplomatiques, et épouvantail efficace pour faire pression sur Genève — s'est subitement transformée en alliance franco-russe. En

Italie — pays fasciste où il espérait trouver un appui contre les gouvernements démocratiques — Hitler fut traité comme un parent pauvre, ou, tout au plus, comme un enfant terrible auquel on donne des conseils de sagesse.

Mais le plus grave vint de l'intérieur. Tout le monde sait que le succès du mouvement naziste était dû à la trouvaille quasi géniale de combiner, en une seule idéologie, les revendications socialisantes des gueux et des dépourvus de tout bien, avec les instincts chauvins de tout pays qui aurait subi une sanglante défaite extérieure. National-socialisme (A bas les juifs!), lutte contre le chômage (le *Deutschtum*), travail pour tout le monde. Et tout ceci étant présenté dans le genre « sans-culotte » le plus adroit, le plus classique, celui qui ne manque jamais d'entraîner les masses insatisfaites. C'est pourtant l'application de ce système qui a entraîné la ruine du régime qui l'avait inventé. Une innovation, parmi celles qui paraissaient les plus heureuses et les plus efficaces, fut la création de l'armée des chemises brunes, qui répondait au triple but de créer une garde prétorienne, de réduire le chômage, et de fournir la possibilité d'embrigader et de discipliner les têtes chaudes du pays.

Et c'est de là que sont venues les causes de la catastrophe.

Hitler, chef des troupes d'assaut, orateur enflammé des meetings de chômeurs, inspecteur des camps de travail, était socialiste.

Hitler, chancelier, chef de gouvernement et gérant des ressources de l'État, avait besoin des seuls milieux capables de lui fournir les cadres administratifs et les appuis financiers : la vieille Allemagne nationale, aristocratique ou bourgeoise, et les milieux financiers, industriels, agraires et conservateurs.

Pendant la période préparatoire à l'avènement de l'hitlérisme, les mécontents étaient prêts à faire confiance à celui qui déclarait avec tant de conviction et d'entrain que non seulement il était capable de concilier l'inconciliable, mais que ce n'était que par ce paradoxe que le problème allemand pouvait être résolu. Rarement quelqu'un a eu tant d'obsta-

cles, une telle patience à déployer. Avant de lui faire confiance, on avait tout essayé. Scheideman, Wirth, Streseman, Brüning, Papen, Schleicher — toute la gamme possible des remèdes allant du socialisme jusqu'à l'extrême-droite. Et en désespoir de cause, on fit appel à un peintre en bâtiment pour diriger les affaires de l'État.

Et l'on peut dire que, dès les premiers jours de son règne, Hitler dut s'apercevoir qu'il ne pouvait esquisser le moindre geste, prononcer une seule parole qui ne mécontentât une partie plus ou moins importante de ses adhérents.

Tout au début, il toléra que les juifs soient quelque peu malmenés. La réaction indignée qui s'ensuivit à l'étranger ébranla sa position internationale, et les crédits anglais et américains cessèrent subitement. Il donna l'ordre de cesser les persécutions : ses prétoriens grondèrent.

Pour combattre le chômage, et réduire l'importance politique de la Reichswehr, fidèle aux milieux de droite, il augmenta, dans des proportions énormes, les troupes d'assaut : il s'aliéna les milieux intellectuels et bourgeois, outrés de ces *landesknechts*.

Désireux de conquérir cavalièrement l'Autriche hésitante, il décida de la prendre à la hussarde. Le seul résultat fut un sursaut d'inquiétude en Italie. Quant à l'Autriche, se sentant en danger, sa vitalité se réveilla, et elle décida de se défendre jusqu'à la mort contre un voisin trop entreprenant.

Chaque échec minait la position de Hitler dans son propre pays. Après avoir basé toute sa propagande sur la défense de la chrétienté contre Israël, il s'aliéna les catholiques et même les protestants. La position devint si menaçante que Hitler résolut enfin d'obtenir coûte que coûte un succès qui devînt un trophée assez éclatant pour rendre à son parti le prestige et la consolidation qui lui devenaient impérieusement nécessaires.

Dans les temps présents, et surtout en période de troubles ou de difficultés, tout pays moderne a malheureusement tendance à se polariser, à se diviser en droite et en gauche : nationaux et socialisants, prolétaires et patrons, élite de nais-

sance, de fortune ou d'esprit, et sans-culottes. Et les deux fractions de l'Allemagne étaient mécontentes du Führer. Les gauches, embrigadées dans les troupes d'assaut, rêvant de « chambarder » les capitalistes, murmurant que Hitler « s'était vendu ». Les « gens convenables » s'apercevant que le chancelier était un parvenu qui manquait de la sagesse la plus élémentaire.

Et c'est là que les trois épisodes du dernier acte commencèrent. Il fallait coûte que coûte un succès tapageur, éclatant, pour rendre au mouvement le dynamisme qui empêcherait sa désagrégation.

La première tentative fut la diversion polonaise. Depuis le traité de Versailles, la force de la France par rapport à l'Allemagne dépendait largement de l'attitude de la Pologne. L'« allié de l'Est » était plus indispensable que jamais. On se souvint de l'exemple historique qui montra si bien le danger pour la France de négliger cette précaution : Le tzar Alexandre II venant rendre visite à Napoléon III en prévision de la signature d'un traité franco-russe. A la réception au Parlement, il fut accueilli par un cri, plus sincère que sage ou poli, de Grévy : « Vive la Pologne, Monsieur! » Consternation : le tzar est furieux, il retourne en Russie. Quelques années plus tard : 1870 et Sedan...

Si Hitler réussit à entamer, sinon à détruire, l'alliance franco-polonaise, il aura ainsi obtenu un succès immense. Goebbels est expédié à Varsovie avec mission d'obtenir « à tout prix » un accord, ne fût-ce que d'apparence. Et il réussit.

Et c'est un succès qui tourne au désavantage du Reich. La France a pris la précaution de se munir d'un accord d'alliance avec son allié historique : la Russie. La Pologne imprudente, prise entre deux voisins dont elle ne connaît que trop bien la force et les procédés, s'empresse de se réconcilier avec la France dans le cadre de la Petite-Entente.

Cependant en Allemagne la situation devient de plus en plus alarmante. La couverture or n'existe plus, les retraits des comptes-courants sont contrôlés et virtuellement suspendus. Et une opposition commence à se dessiner, qui entre-

rend de battre Hitler par sa propre méthode. Peu de temps uparavant, le Führer fut obligé de rechercher l'appui des inanciers de l'ouest afin de réapprovisionner les coffres vides lu parti et de permettre de solder les obligations douanièes. Le fait a été divulgué et a suscité le mécontentement et 'indignation de son aile gauche.

Il a actuellement contre lui :

1° Des éléments importants de ses troupes d'assaut, avec leur état-major ambitieux qui demandent à agir, considérant que leur préparation est suffisante ;

2° Les cercles industriels qui ne seraient contents que de deux alternatives leur permettant de reprendre les affaires : réarmement, ou bien reprise des affaires normales avec l'étranger ;

3° Les catholiques et les plus zélés des protestants ;

4° La vieille Allemagne nationaliste et traditionnelle qui en a assez des méthodes de cirque et de clown ;

5° La Reichswehr, qui n'a jamais fait plus que de tolérer Hitler.

Et c'est à ce moment-là, exactement entre le voyage de Goebbels à Varsovie et celui du Führer à Venise, qu'on commence à chuchoter le nom de celui qui serait également acceptable à droite et à gauche. Le général Schleicher, aimé de l'armée, considéré comme un des leurs par les nationalistes, estimé par les gauches, et surtout par les agrariens, pour avoir, du temps où il fut chancelier, mis sur pied le plan de la lutte contre le chômage par la fixation des sans-travail sur des lotissements réquisitionnés dans les grandes propriétés, et le secours de l'État pour les aider à s'établir comme fermiers. Il ne faut pas oublier que Schleicher est parti du gouvernement de son propre gré et pour, d'après sa propre expression, « laisser l'Allemagne se persuader que Hitler est un fantoche ».

L'orage gronde donc, et Hitler décide d'entreprendre une dernière tentative pour réaliser une diversion à l'étranger. Il va à Venise. On connaît le reste. Au lieu d'obtenir l'accord escompté, il reçoit des conseils de prudence et la quasi-assu-

rance qu'en cas de conflit à l'Est, il verra l'Italie dans les rangs de ses ennemis.

Que lui reste-t-il à faire?

Partir? Il ne le veut pas.

Et pour rester il lui faut porter un coup décisif aussi bien à gauche qu'à droite.

On connaît le drame.

Hitler va à Münich. On s'est demandé pourquoi il a préféré abandonner la capitale à Goering. La raison est compréhensible. Il pouvait compter sur Goering contre la droite, mais pas contre les troupes d'assaut. Autre considération : il voulait attacher le maximum d'importance au coup porté contre la gauche, d'où le commandement personnel. Il a décapité les troupes d'assaut sous des prétextes assez mal choisis.

Mais on peut dire avec certitude que le *seul* homme qu'il craignit réellement fut Schleicher. S'il réussissait à mettre le pays devant un fait accompli, il pouvait espérer que les choses s'arrangeraient.

A-t-on remarqué le peu de détail que les journaux ont donné sur le meurtre du général? Et pourtant les circonstances dans lesquelles il s'est produit sont dignes d'intérêt.

Hitler savait que l'organisme gouvernemental lui était devenu si peu fidèle qu'un ordre d'arrestation n'aurait sans doute même pas été exécuté, et que s'il devait l'être, son ennemi serait en sécurité. Et ni la police d'État, ni la police secrète, ni l'armée, ni la police hitlérienne, n'en furent prévenues.

Deux hommes en civil sont venus à la maison de Schleicher, et ont fait passer une lettre d'introduction. (De qui?) L'affaire devait porter un caractère personnel, car le général est venu au salon accompagné de sa femme. Sans une parole, ils furent, tous les deux, abattus. Sans s'attarder soit pour faire une perquisition, soit pour prévenir, les deux *bravi* se sont sauvés en courant et ont disparu. La bonne téléphona aussitôt à Police-Secours (*Uberfallcomando*), qui, arrivé en hâte, fit venir le Parquet, voulut arrêter les domestiques, etc....

L'enquête continua jusqu'au lendemain, et les policiers étaient persuadés qu'il s'agissait d'une affaire criminelle.

Jusqu'à ce jour, le nom des assassins est inconnu.

Si nous avons tenu à donner ces détails, c'est pour montrer jusqu'à quel point Hitler était incertain sur les moyens dont il disposait, et il est sans précédent dans l'histoire moderne que le chef d'un État civilisé se maintienne au pouvoir par un coup de main.

Où en est la situation maintenant?

Sans parler des difficultés internationales et financières que l'Allemagne doit affronter, deux points épineux guettent le chancelier à l'intérieur.

D'abord ses soldats. Démobilisés, retournés à la misère après avoir pris goût à la vie de prétoriens bien payés et auxquels tout est permis, il serait étonnant qu'ils ne se retournent pas contre celui qui a donné ordre de les licencier.

Ensuite, et surtout, si Hitler n'a pas été désavoué par la droite, dans la personne de la Reichswehr, c'est qu'il a été obligé de donner des assurances formelles de soumission. Son maintien au pouvoir dans les circonstances actuelles est logique. Bien imprudent serait celui qui aspirerait à se mettre à la tête de l'Allemagne actuelle. Le chemin est hérissé de difficultés.

Mais on peut dire sans commettre d'imprudence que la phase hitlérienne est terminée. Le régime comme tel n'existe plus, et s'il n'est pas remplacé, c'est parce que les nouveaux maitres préfèrent garder les vieux locataires, et les obliger à nettoyer la maison avant de s'y installer eux-mêmes.

Il est impossible de dire qui sera le maitre demain, mais il est significatif de noter que von Papen, ennemi avéré de Hitler, a non seulement échappé au massacre, mais que, après un conflit ouvert et officiel, il a été maintenu au pouvoir.

On parle beaucoup de son prochain départ en vacances. Ne serait-ce pas pour éviter de faire partie de l'équipe qui n'ajoutera rien à son prestige pendant la période transitoire?

A. DE MONTABERT.

DOCUMENTS

On a beaucoup critiqué le discours de M. Goebbels contre la presse étrangère. Et certes il n'est pas accoutumé de voir un ministre en exercice s'exprimer en des termes aussi violents à l'égard de certaines personnalités.

Qu'on juge du ton par ce fulgurant début :

En vous parlant ce soir, je voudrais m'adresser avec vous à tout l'étranger. Je vous prends tous à témoin de quelques cas, presque sans exemple dans le journalisme, de mensonge, de calomnie et de déformation de la vérité des faits...

A l'exception d'un certain nombre de journaux étrangers sérieux, qui même en cette occasion n'ont pas perdu la réflexion calme et l'objectivité de jugement, le reste de la presse internationale est tombé dans une véritable ivresse d'excitation maligne et de calomnie hystérique.

Il faut déjà posséder une dose excessive d'imagination pathologique pour absorber ce délayage de lâches mensonges, et à plus forte raison pour le fabriquer. Mais, en cette heure de défense et de protestation, nous prenons le peuple allemand à témoin de la malignité avec laquelle on essaie encore une fois de rabaisser et de dénigrer aux yeux du monde l'Allemagne et ses dirigeants.

Jusqu'ici, le gouvernement allemand n'a rien dit contre tous ces faits scandaleux. Il a considéré comme au-dessous de sa dignité de discuter avec cette sorte de journalisme fait de malignité et de calomnie...

Ce langage injurieux est à coup sûr inacceptable. Mais avant de s'en trop scandaliser, ne conviendrait-il pas de s'in-

former s'il n'a pas au moins un fondement réel? Nous avons trop l'habitude des déformations systématiques de notre presse pour penser qu'elle soit entièrement innocente en la circonstance.

D'ailleurs M. Goebbels met les points sur les i :

... Le 7 juillet, *Le Matin* donne un exposé des faits par un témoin oculaire qui, paraît-il, sous l'uniforme des sections de protection, a été présent à l'arrestation de Wiesse. Selon ce compte-rendu, Adolf Hitler n'est pas allé à Wiesse : il est resté à la Maison Brune, et l'arrestation a été faite par le commandant Buch. Ainsi, voilà un journal français sérieux qui accorde au prétendu témoignage direct d'un milicien mystérieux, peut-être même inventé, plus de créance qu'au témoignage du *Führer* lui-même et de ses collaborateurs immédiats. Il faut donc que nous ayons tous vu des fantômes ou que nous ayons été somnambules, quand nous avons assisté à ce que le *Führer* a fait à Wiesse...

L'Intransigeant apprend, le 5 juillet, que le *Führer* est entouré d'une armée d'espions, et que, pour cette raison, il ne fait plus envoyer ses lettres qu'à l'adresse de Mme Goebbels. Cela est d'autant plus vilain qu'en trahissant ce secret, *L'Intransigeant* prive le *Führer* de la dernière possibilité de recevoir des lettres sans contrôle...

Havas fait savoir au monde que la popularité de Hitler a été fort atteinte par les derniers événements, ce qui inquiète fort le *Daily Express* et l'amène à découvrir que le *Führer* ne pourra plus rester à la tête du peuple allemand. Or, deux jours auparavant, le même journal disait à ses lecteurs qu'une satisfaction générale régnait en Allemagne au sujet des mesures d'Adolf Hitler...

Paris-Soir va au fond des choses. Il a appris, d'un homme de confiance absolument sûr, que l'ex-Kaiser avait mis à la disposition des national-socialistes 35 millions et qu'il était à juste titre irrité de ce que leur promesse de le rétablir sur le trône impérial n'eût pas été tenue.

Mais tous ces fabricants d'opinion anglais et français

ne sont que des bousilleurs. *Radio-Vienne* le leur montre bien en annonçant, le 1er juillet, que tous les princes Hohenzollern ont été arrêtés. *Radio-Strasbourg*, de son côté, déclare que le prince Auguste Wilhelm s'est enfui à l'étranger...

Il faut avouer que le métier de journaliste est difficile. Ne pourrait-on pourtant souhaiter un peu plus de contrôle sur les nouvelles ? 1914-1934, cela n'a pas changé !... Il est vrai que M. Goebbels s'entend comme pas un à émettre de bien plus étonnantes fausses nouvelles et que son indignation vertueuse est assez comique lorsqu'il conclut :

Compatriotes, je m'adresse à vous, et aussi au monde entier. Je demande au monde s'il approuve ces méthodes d'empoisonnement conscient et systématique de l'opinion publique. Je demande aux journalistes étrangers sérieux s'ils ne se sentent pas atteints eux-mêmes par les agissements hypocrites et sans conscience de leurs collègues...

Je crois parler au nom du peuple allemand tout entier, en protestant hautement là-contre avec indignaton et en déclarant très nettement que le gouvernement allemand n'est plus disposé à tolérer plus longtemps la présence en Allemagne de correspondants étrangers qui excitent de cette façon les peuples les uns contre les autres et créent une atmosphère rendant impossibles des rapports loyaux et dénués d'idées préconçues entre nations...

Le peuple allemand travaille dans le calme et dans l'ordre. Il n'a que du respect et de l'estime pour tous les autres peuples qui font de même. Il ne commet pas la faute de confondre ces autres peuples avec de tels journalistes. Il sait également qu'il y a partout des gens de presse propres, honnêtes, désireux de servir en conscience la vérité. Mais il se détourne avec dégoût et horreur des fabricants de mensonges tels que ceux dont nous avons parlé. Et pour répondre à leurs explosions de rage et de haine hystérique et pathologiques, il n'y a qu'un seul cri, poussé bien fort : Pouah !

A TRAVERS LES REVUES

Faillites de l'Étatisme

Dans le premier numéro des **Questions du jour**, M. DE GUÉBRIANT publie un article sur les *Faillites de l'Étatisme*, dont certaines des conclusions sont d'une lucidité mathématique, tandis que d'autres paraissent ne pas avoir le courage de leur propre évidence. L'auteur divise la condamnation inhésitante qu'il fait de l'étatisme comme système en deux parties, matérielle et morale. Nous citons la première en entier :

> L'État est un détestable administrateur : voir monopoles, chemins de fer, arsenaux, assurances sociales, réparations. L'enseignement officiel coûte cher et rend mal, la preuve en a été faite par le colonel Josse au Sénat, le 13 juillet 1927. En matière de vie chère, l'État s'avère impuissant à réduire l'écart des prix scandaleux qui existe entre le producteur et le détaillant. Or la question sociale n'est-elle pas pourtant et avant tout une question de subsistance?

La question sociale ne l'est certainement pas. De plus, si on essaye de la résoudre uniquement en fonction d'une balance commerciale, on est invariablement conduit à l'absurde.

L'auteur arrive presque à la même conclusion dans la deuxième partie de son article quand il constate avec tristesse que dans l'état actuel des choses :

> La voix des intérêts est couverte par celle des appétits.

Bref, l'auteur voit la solution dans la réforme de l'État. Ceci est juste, mais le chemin qu'il préconise paraît un peu optimiste, il croit que tout ira bien :

> ... lorsque l'État, rompant avec l'étatisme, se conformera strictement à sa mission, et lorsque, confié à des dirigeants d'esprit national, lucides, courageux, dégagés de tout préjudice libéral, il sera à même d'entreprendre les reconstructions qui s'imposent.
> **Commençons donc par réformer l'État.**

Je veux bien. Commençons. Mais comment?

Memento

Europe, 15 juillet. — Lénine : *Lettres de Sibérie.*

Des lettres écrites à sa mère nous révèlent un Lénine inconnu : souriant, attendri, plein d'attention pour les siens.

Jean-Richard Bloch : *1934 à la lumière de 1914.*

Un rapprochement qui n'est que trop exact résumé sous cette forme schématique :

Belgrade et Bucarest = Saint-Pétersbourg ;
Yougoslavie et Roumanie = Russie ;
M. Barthou = M. Poincaré ;
1934 = 1914.

L'Europe nouvelle, 7 juillet. — Georges Lubin : *La jeunesse de province.*

Politique, juin. — P.-H. Simon : *État de la démocratie.*

La dictature est en politique ce que le pragmatisme est en philosophie : un primat de l'utile, une démission de la critique au profit de l'instinct.

Dossiers de l'Action populaire, 10 juillet. — *L'organisation patronale en France.*

Études, 20 juillet. — Joseph Leclerc : *De Charlemagne à Grégoire VII*, le pouvoir civil et le pouvoir spirituel.

L'Information sociale, 12 juillet.

Lire le manifeste intitulé *Le gouvernement contre la liberté d'opinion.* Il est signé « Pour le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes » par Paul Rivet, Alain, Paul Langevin.

Il dénonce « l'action des pouvoirs publics contre la liberté d'opinion et les libertés syndicales », à propos de la révocation de deux fonctionnaires.

Hyacinthe Dubreuil : *La « concurrence loyale ».*

Esprit, 1er juillet. — Pierre Grimal : *Attitudes socratiques. Pensée collective et vie intérieure.*

Monde, 6 juillet. — Helmut Klotz : *Décadence du fascisme : lettre ouverte au Chancelier Hitler.*

Cahiers du bolchevisme, 1er juillet. — A. L. : *L'essor gréviste aux États-Unis.*

QUESTIONS PHILOSOPHIQUES ET SCIENTIFIQUES

A. MAYDIEU, O.P. *La Philosophie vaut-elle une heure de peine?*

Est-elle de quelque utilité pour le croyant qui cherche à pénétrer sa foi?

R.-G. RENARD, O.P. *La conception analogique du Droit.*

La science du droit cherche une *via media* entre le libéralisme démodé et la dictature : elle ne la trouvera que dans une conception analogique, inspirée de la métaphysique d'Aristote et de saint Thomas. Un professeur de droit — également versé dans cette philosophie — en trace ici les grandes lignes.

GASTON RABEAU. *Les intuitions atomistiques.*

Un tout petit livre de M. Bachelard, riche d'enseignement, et portant le germe d'une métaphysique.

ANDRÉ GEORGE. *La mort de madame Curie.*

Un deuil ressenti par tous.

A travers les revues.

La philosophie vaut-elle une heure de peine ?

J'ai revu dernièrement mon vieil ennemi qui pensait que le chrétien n'est pas capable d'être philosophe :

« Cette fois, me dit-il en souriant, je serai plus croyant que vous. Pascal a raison : pour un chrétien la philosophie ne vaut pas une heure de peine. Quelle lumière peut, en effet, attendre de celle-ci une foi qui possède immédiatement une totale explication de l'Univers ? Tandis que pour nous notre recherche est la seule vision que nous ayons du monde et de la place que nous avons à y tenir. Vision toujours changeante et lentement progressive : nous nous efforçons de ne pas diminuer le trésor qui nous est confié, mais au contraire de l'enrichir dans la mesure de nos faibles moyens, de mieux saisir ce que nous sommes, de le dire à nos enfants, espérant que ceux-ci, à leur tour, iront plus avant et que de la sorte cette parcelle de l'Univers où s'éveille la pensée prendra de plus en plus conscience du mystère qui ne peut s'éclairer que lentement ! Mais qu'avez-vous à attendre de notre recherche vacillante, vous, qui dès le premier instant, possédez la pleine lumière ?

— Nous attendons précisément ce témoignage très précieux que nous apporte votre réflexion. Car nous pensons que notre foi a ses racines au centre de l'âme humaine, et que la Vérité, en se révélant, vient justement répondre à ce dont vous avez tant besoin et chercherez en vain : voilà pourquoi votre recherche nous tient tant au cœur. C'est ainsi que nos Pères de l'Église, nos grands théologiens savaient se mettre à l'école des philosophes païens, se pénétrer de leur pensée,

comprendre l'angoisse de leur recherche, et montrer comment le Christ, leur unique Maître, venait y répondre. Ce qui semblait vaine attente, ce que l'on n'osait même désirer, parce que l'on ne pouvait l'entrevoir, était comblé d'un coup par la possession plénière de la vérité. Mais ils n'en auraient pas pénétré la richesse s'ils n'avaient appris, à l'école de leurs maîtres païens, qu'elle venait achever notre recherche humaine.

— Et pour mieux faire ressortir cet achèvement, vous vous efforcerez systématiquement — et peut-être sans vous en rendre tout à fait compte — de noter nos faiblesses et de marquer nos pauvretés.

— A agir de la sorte, nous nous détruirions nous-mêmes, et nous supprimerions à la fois l'immanence et la transcendance de notre foi. Car ce n'est pas par ce qu'elle a de pauvreté, mais bien par tout ce qu'elle contient de richesses que la sagesse humaine nous oriente vers Dieu : c'est en effet parce qu'elle nous permet de découvrir ses véritables reflets qu'elle nous fait tant Le désirer. Mais, par contre, si malgré notre souffrance de ne pouvoir tout posséder, notre raison n'ose pas, par sa seule lumière, affirmer l'espérance de la vision divine, ce n'est pas qu'il y ait eu quelque erreur en sa recherche ni dans ses démarches. Si Dieu ne nous l'avait pas dit lui-même, nous ne pourrions prétendre qu'il répondrait à notre soif par le don de tout ce qu'il est.

Pour comprendre le sens de notre révélation, il faut avoir une véritable conception de l'intelligence humaine : Si nous supprimons la lumière qui guide naturellement les pas de l'homme, nous détruisons toute possibilité d'aller à Dieu — et si nous minimisons l'intelligence humaine, nous réduisons du même coup la promesse de notre révélation : on en viendrait à croire qu'elle vient simplement réparer les faiblesses de nos démarches humaines. Il s'agit d'un tout autre ordre, et si nous disons que notre Foi nous promet une lumière et une splendeur à côté desquelles les autres ne sont rien, il faut pour le bien entendre réaliser ce que la saisie de la pensée humaine a de plus grand et de plus enivrant, et quiconque y a goûté sait que, malgré la tristesse de son inachèvement, c'est une vision éblouissante ! Le beauté de votre recherche, comme je la comprends, et comme je voudrais mieux la pénétrer ! Mais lorsqu'elle me fait entrevoir la beauté de l'ordre créé et la jouissance de l'intelligence qui

peut le refléter, je devine mieux la beauté du Créateur et la joie de l'âme qui entrera dans son secret.

— C'est toujours la même évasion et le même délaissement : notre recherche humaine n'est pour vous qu'un stade inférieur et bientôt dépassé. Vous vivez d'une autre pensée, et la nôtre n'est là que comme point de départ ou tout au plus objet de comparaison.

— Que dites-vous là ? Ne savez-vous donc pas que, d'après saint Thomas, le philosophe conservera, même dans la Patrie, la joie de réfléchir aux connaissances qu'il a acquises ? Mais nous ne sommes pas encore parvenu à la vision, et ce n'est pas un simple jeu que de philosopher. Quel que soit l'objet de notre réflexion ici-bas, c'est toujours à la façon humaine qu'il nous faudra le pénétrer. Je vous accorde que notre vision du monde ne se hiérarchise pas sous les mêmes principes. Pour le chrétien, ceux-ci lui viennent de sa Foi, il les explicite dans la théologie, et l'ensemble forme la Doctrine sacrée qui sera désormais notre Sagesse. Mais tant que je suivrai ma route de pèlerin, cette doctrine sacrée revêtira son mode humain. Dieu m'enseigne sa Vérité, mais en prenant notre langage. La Pensée simple et indivisible s'est morcelée pour nous en jugements qui affirment et rejettent. Et qu'est-ce dorénavant que la Sagesse du chrétien, sinon la pénétration la plus aiguë de la Parole divine par la pensée humaine la plus élaborée ? C'est au centre de nos préoccupations que nous retrouvons votre recherche. Vous pénétrez lentement l'ordonnance du monde, et en avançant dans ses découvertes l'intelligence humaine se révèle davantage à elle-même. C'est ce monde nouvellement entrevu, c'est cette intelligence récemment affirmée, qui doivent nous aider à connaître Dieu et à parler de Lui. Et s'il est vrai que notre connaissance métaphysique a sans doute plus reculé que progressé dans les siècles récents, il nous faut cependant voir ses modalités actuelles, sans quoi elle deviendrait chose morte et nos discours resteraient incompris. Ce fut notre faute dans les siècles passés de n'avoir pas sans cesse revécu notre sagesse et repris les principes éternellement vrais que nos pères nous ont transmis, et qui auraient dû sans cesse s'enrichir des acquisitions nouvelles de la raison humaine. Nous en sommes cruellement punis : Nous possédons la théologie la plus lumineuse et la plus convaincante; or voilà le grand déchirement du prêtre et du prêcheur : sa force et sa clarté semblent étrangères

à ceux auxquels il l'expose, car ils vivent dans une autre pensée... Et je ne pense pas simplement aux érudits et aux savants, à ceux qui font profession de réfléchir, mais aux humbles et aux petits, car vous savez comme moi qu'une pensée humaine pénètre ceux qui s'en doutent le moins.

Il faut, voyez-vous, que ce scandale cesse, que notre richesse ne soit plus réservée à quelques initiés. C'est la pensée progressive du monde où nous vivons que nous voulons connaître, ce sont ses recherches que nous voulons rejoindre, c'est à ses questions que nous voulons répondre. Nous ne disons pas que nous la prendrons pour mesure, car nous savons qu'elle méconnaît des vérités qui, pour nous, sont premières. Mais c'est dans son atmosphère que nous voulons penser, pour que nous puissions participer à ses découvertes et lui communiquer à notre tour la lumière qu'elle a droit d'attendre de notre foi et de nos maîtres. D'autres, dont vous savez les noms, ont déjà commencé cette œuvre avec courage : nous n'avons qu'à les suivre, et, nous voyant marcher à vos côtés, comment ne penserez-vous pas que, si notre plus grand désir est de vous entraîner au-delà de votre but, nous partageons cependant vos labeurs et vos soucis ? »

A. Maydieu, O. P.

La conception analogique du Droit

« Le droit, comme l'homme qui en est le titulaire, n'existe pas à l'état pur : il y a des droits français, allemand, italien, et autres, mais il n'y a pas de droit tout court ; celui qui le cherche court après une abstraction, et les maximes qu'il en rapporte n'ont qu'une valeur irréelle... Ayant quitté dès le premier pas le terrain ferme de l'expérience, il verse fatalement dans un dogmatisme sans rapport avec la vie, telle qu'elle se manifeste dans le temps et l'espace... »

Ceci est de la philosophie scolastique : tel est, suivant le R. P. L. Lachance, *le concept de droit selon Aristote et saint Thomas* (1).

Le distingué professeur d'Ottawa a parfaitement raison. Et il ne faut pas l'entendre seulement de la multiplicité des systèmes de droit positif. Le droit naturel est un en tant qu'il est le droit de l'espèce humaine qui est une, et, en ce sens, il est une donnée de l'expérience au même titre que les caractères physiques par lesquels l'espèce humaine se différencie des autres espèces animales — toute l'anthropologie repose là-dessus ; mais comme l'espèce humaine, le droit naturel n'existe que diversifié ;

(1) R. P. Lachance, O. P., *Le concept de droit selon Aristote et saint Thomas*, un vol. in-8, 453 pp. Montréal, Lévesque, et Paris, Sirey, 1933, p. 17.

l'homme, le droit, cela n'existe pas ; il n'y a que des hommes et des droits. C'est la doctrine que nous avions cru devoir opposer à cette affirmation étrange de M. Gurvitch, que le « Droit social » date de la Renaissance (1) ; nous n'avions pas encore lu le R. P. Lachance, et nous regretterions ce retard, s'il ne nous avait valu la satisfaction de recevoir, sous la forme d'une confirmation inattendue, le témoignage autorisé de l'orthodoxie thomiste de ce que nous avons appelé tour à tour le « droit naturel à contenu progressif » ou la « conception institutionnelle du droit », et ramené en dernier lieu à la doctrine de l'analogie (2). M. Gurvitch dit « pluralisme juridique ».

Eh bien ! tout cela est renouvelé des Grecs et du Moyen-Age. « Le droit, reprend le R. P. Lachance interprétant saint Thomas, s'est élaboré au cœur même de groupes vivants, et, pour cette raison, il a été forcément soumis à des réadaptations successives. Suivant les sociétés dans leurs évolutions, il a été déterminé dans le sens de leur tempérament et de leurs aspirations ; il a été assorti à leurs conditions territoriales et climatériques ; il a subi l'empreinte d'une infinité de forces agissantes ; mais partout où il se trouve, il réalise, dans ses traits fondamentaux une forme quelconque du juste... Le concept de droit, considéré dans toute sa latitude, n'est donc pas générique mais *analogique*. La seule unité qu'il renferme est celle qu'engendre l'analogie... La doctrine de l'analogie est comme le fond sur lequel pivote toute la question du droit (3). »

(1) *L'idée du droit social*. Paris, Sirey, 1931, p. 165. Cf. notre article au sujet de cet ouvrage, *Thomisme et droit social*, dans la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 1933, p. 40 et s. (tirage à part à la Librairie Sirey).

(2) *Thomisme et droit social*, p. 79.

(3) *Op. cit.*, pp. 37 et 39.

Par là même, voilà toute la science juridique rattachée à la métaphysique aristotélicienne de l'être. Ainsi le philosophe qui projette sur l'ordre juridique la lumière de la sagesse éternelle et le juriste qui s'enquiert d'une substructure philosophique propre à porter l'édifice du droit positif se conjoignent au niveau de la « métaphysique naturelle de l'esprit humain ».

Hélas ! telle n'est pas l'opinion courante sur la pensée juridique du docteur d'Aquin.

Il faut l'avoir tenté pour se rendre compte de la résistance de la plupart des juristes à l'aveu des affinités de la philosophie de l'École avec la science du droit, — de la vocation de la métaphysique thomiste pour l'élaboration de l'ordre juridique. La science du droit cherche une *via media* entre un libéralisme auquel elle a cru, mais dont il lui faut bien avouer l'inaptitude à résoudre les problèmes de l'heure présente, et la dictature, d'où qu'elle vienne, à laquelle instinctivement elle répugne ; elle est à la recherche d'une synthèse de la discipline et de la liberté : cette philosophie n'est pas loin ; il n'est que d'ouvrir les yeux, mais encore faut-il les ouvrir ; le R. P. Lachance a écrit son livre pour exprimer dans une langue accessible à tous les vérités éternelles que saint Thomas formula à la manière de son temps : ceux qui ne voudront pas comprendre seront désormais inexcusables.

*
* *

Le droit, suivant la vieille et éternelle philosophie, n'est point une notion univoque : il est, pour tout groupement humain, la « forme » qui lui donne l' « être », — c'est le vrai sens de l'adage en honneur parmi les juristes : *forma dat esse rei.*

De ce point de vue, on peut affirmer que toute l'éco-

nomie de l'ordre juridique se ramasse autour du droit constitutionnel. Kelsen exprime une pensée parfaitement concordante avec celle du R. P. Lachance, lorsqu'il proteste contre l'opinion commune d'après laquelle le droit sort de l'État : l'État n'est pas antérieur au droit ; ils sont contemporains, puisque c'est par l'intégration juridique que la nation « amorphe » devient un État. « Le droit, écrit de son côté le R. P. Lachance, — ce sont les premières lignes de son ouvrage, — améliore le sort des nations ; il les arrache à l'état de peuplades incultes, les exhausse, les fait passer au rang de réalités politiques ; il les dote d'un organisme, en enserrant dans un ordre harmonieux et stable le commerce spontané dont est faite leur âme, leur vie, leur conscience... A l'instant où on le voit poindre dans une horde ou une tribu, c'est le symptôme qu'elle est gagnée par la civilisation, c'est l'indice que ses mœurs et ses coutumes vont se figer et se fixer pour un temps dans une constitution arrêtée ; c'est la marque que l'auréole des institutions et de la culture va bientôt resplendir à son front. »

D'où l'auteur déduit cette double conséquence, sur laquelle nous aurions bien à faire quelques réserves, d'une part que, « selon l'ordre ordinaire des choses, le droit se forme et se développe au sein de l'association politique (1) », d'autre part que « c'est à la loi que commence le droit... le droit est à l'image de la loi (2) ».

Le droit, d'après la même philosophie, est une œuvre architecturale : un monument au plan fortement dessiné,

(1) *Op. cit.*, p. 289. Nous précisons plus bas notre réserve sur ce point.

(2) *Op. cit.*, pp. 209 et 216. Saint Thomas adopte la doctrine de saint Isidore, touchant la subordination de la loi à la coutume (cf. notre article précité, *Thomisme et droit social*, p. 60 et s.)

aux murailles et aux cloisons solidement bâties, aux salons et aux corridors nettement tracés, sans doute! mais dans ce cadre, c'est la liberté. Le droit est une contrainte, si l'on veut, mais pour la liberté; bien plutôt, en tout cas plus essentiellement qu'une contrainte, le droit est une régulation; le droit n'est point une transaction entre deux principes antagonistes, — la personnalité humaine et l'ordre social : la personnalité humaine est sociale, et la société est le milieu nécessaire à son épanouissement; le droit est l'harmonie de la spontanéité et de la discipline.

Et c'est pourquoi le droit est aussi une œuvre de beauté. C'est encore à la première page du livre du R. P. Lachance que nous empruntons cet éloge du droit : « Il les pare (les nations) de l'éclat pur de la beauté humaine et du charme qui s'en dégage », et c'est l'une des observations par lesquelles l'auteur a été conduit à l'étude du droit. Une séduction ! « Nulle part, reprend-il plus loin, la beauté morale n'éclate à un aussi haut point que dans l'organisation juridique d'un État! » Puis, comparant le gouvernement de la cité sous la règle juridique à celui de la vie individuelle sous la règle morale : « Combien la puissance organisatrice de la raison s'y révèle mieux! Comme ses lumières y brillent avec plus d'éclat! Comme son œuvre est plus haute, plus merveilleuse, plus belle! Et comme aussi la nation qui en bénéficie se trouve pour autant rehaussée! Aristote y voyait la suprême manifestation de cette fulguration divine qu'est la raison de l'homme... A son tour, saint Thomas est émerveillé par les grandeurs de la vie collective unifiée sous la régie du droit : dans son *De regimine principum*, il exalte la fonction du législateur jusqu'à l'assimiler à celle de Dieu à l'égard du monde (1). » Ainsi H. Poincaré chantait la

(1) *Op. cit.*, pp. 12 et 13.

beauté des mathématiques. Le compliment est d'autant plus flatteur que le R. P. Lachance n'est pas juriste et que les juristes ne sont pas habitués à tant d'honneur.

Mais ils ont envers lui un meilleur sujet de gratitude : c'est qu'en les orientant, à la suite de saint Thomas, dans la voie de l'analogie, il les encourage à dérouler cette conception fort au-delà de ses propres prévisions et des limites mêmes où le Docteur Angélique en avait arrêté le développement. Saint Thomas, lui non plus, n'était pas juriste, et, à la différence du R. P. Lachance, il n'aimait guère les juristes ; s'il est vrai que tout le thomisme n'est pas dans les écrits du Maître et que ceux-ci nous livrent simplement, sous une enveloppe indéfiniment perfectible et extensible, un germe propre à féconder des terrains inconnus ou inexplorés de son temps, comment nous ferions-nous scrupule de dépasser saint Thomas et son fidèle interprète sous l'étoile qu'ils font luire à l'horizon de la science juridique? On nous permettra de poser quelques jalons.

*
* *

La loi, écrit le R. P. Lachance, — la loi, par où commence le droit, — « découpe tous nos actes, les classe, les distingue, les dirige, fait qu'ils s'accordent aux exigences d'autrui (1)... ».

Certes, le compartimentage et les définitions sont le triomphe de la technique juridique ; Fr. Geny a écrit sur ce thème des pages définitives. Mais tout le droit n'y tient pas, — pas plus, *si liget parva componere magnis*, que toutes les richesses du donné révélé dans la formulation dogmatique ou dans les systèmes théologiques : auprès d'eux, la liturgie et ses symboles, les interprétations allé-

(1) *Op. cit.*, p. 209.

goriques des Pères de l'Église, les initiatives de la piété populaire sous le contrôle du magistère... ont aussi leur puissance expressive, et les pensées qu'elles traduisent à leur manière souvent naïve alimentent la vie religieuse du peuple chrétien, non seulement de ferveur sentimentale, mais de vérités susceptibles d'être un jour, les circonstances aidant, captées en définitions de foi et incorporées au dogme; dans l'intervalle, la théologie en fait son affaire.

Même halo autour de la loi et de la formulation juridique : comme le dogme, elles sont l'expression d'un donné — donné rationnel et donné sociologique, donné rationnel constant différencié dans la diversité des milieux sociologiques à régir, — mais elles ne l'expriment pas dans toute sa richesse et sa souplesse; il y a un halo, un double halo. Halo de la coutume ou du droit non écrit : elle se consolide ou du moins a vocation à se consolider en formules légiférées, mais elle échappe toujours, pour partie, à leur emprise, et les Codes avouent leur impuissance à en arrêter la production incessante, lorsqu'ils s'essayent soit à lui faire sa part (ainsi la législation napoléonienne consacre, en bloc, les usages commerciaux) soit à la canaliser (ainsi la législation canonique moderne fixe le délai au bout duquel elle acquiert force de loi). Et puis halo des solutions intuitives que suggère à l'administrateur ou à l'homme d'affaire, sous le contrôle du juge, l'évaluation directe des intérêts en présence, et dont la répétition engendre la coutume : toute notre jurisprudence administrative s'est ainsi constituée; elle a taillé les pierres d'un monument de grand style dont la science juridique française peut se glorifier comme la théologie des constructions de ses docteurs... et que nous nous permettons de recommander respectueusement à l'admiration du R. P. Lachance.

Il faut insister sur toute cette fermentation juridique qui déborde la formulation législative et les catégories. Vis-à-vis de la loi, c'est la coutume qui, à défaut de la précision (au moins désirable) et de la fermeté des textes, offre au besoin de sécurité inclus dans les fins du droit la satisfaction d'une stabilité fondamentale dans un mouvement lent et régulier d'adaptation progressive : la science juridique ne vole qu'avec ces deux ailes. Vis-à-vis des catégories, c'est ce qu'on a appelé à tort ou à raison (question de mots!) les « règles de droit individuelles » : les solutions particulières issues de l'évaluation directe des intérêts ont devancé la coutume, et la coutume n'en est que la solidification. La distribution de la justice est le fait initial, la coutume a suivi, puis sont venus les lois et les codes : la justice des « diseurs de droit », suivant le mot d'Hauriou, qui statuent au jour le jour, *ex aequo et bono,* à la lumière de l'équité naturelle et de leur conscience est en définitive l'origine historique de l'ordre juridique.

Eh bien! la science du droit n'a que faire d'une philosophie impuissante à embrasser toute la genèse de l'ordre juridique, y compris son point de départ, alors surtout que les développements ultérieurs n'ont abouti qu'à cantonner ce premier mode du droit, non à le supprimer. Or si la coutume s'accommode des catégories, sous réserve d'une certaine élasticité des parois, l'évaluation directe encourt, de la part de cette philosophie, l'excommunication majeure; elle la rejette hors le droit : autant prétendre que la source ne fait pas partie de la rivière. Tout s'explique, au contraire, avec l'analogie. Qui dit analogie éveille, par delà les catégories, l'homogénéité et la continuité qu'elles brisent, la spontanéité qu'elles contraignent... Les catégories sont nécessaires, certes! mais non pas suffisantes; l'analogie est autrement riche; la coutume et l'évaluation directe sont sa revanche.

L'expérience positive révèle même certains accords amiables et féconds entre les deux méthodes : le compartimentage et sa rigidité, l'analogie et sa plasticité ; rappelons seulement la conception suisse de la loi comme une simple directive donnée au juge (1) et la conception américaine de la loi standard (2) : en vérité, la science juridique moderne vient à l'analogie, et donc à saint Thomas, comme M. Jourdain faisait de la prose.

*
* *

L'observation qui précède trahit la crainte d'une ossification de l'analogie dans les définitions, les délimitations et les catégories, et par conséquent d'une rentrée en sourdine de la philosophie générique. La suivante est inspirée par le souci du plus large rendement de l'analogie : elle est bien dans la ligne de la pensée du R. P. Lachance, puisqu'elle tend à un élargissement de l'ordre juridique, et donc à l'accroissement de sa splendeur. Elle se rattache, du reste, à la première.

S'il y a continuité analogique de la justice « à la bonne franquette » des « diseurs de droit » à la coutume, puis de la coutume à la formulation législative, et encore — mais ce n'est pas ici le lieu de le prouver — de celle-ci à l'in-

(1) Lire à ce sujet l'étude de Fr. Geny en appendice à *Méthode d'interprétation et sources en droit privé positif*, 2e éd., Paris, Pichon et Durand-Auzias, 1919, 2 vol., p. 309 et s.

(2) Lire à ce sujet les exposés généraux contenus dans les deux monographies d'Al-Sanhoury, *Les restrictions contractuelles à la liberté individuelle du travail dans la jurisprudence anglaise*, Paris, Giard, 1925, et d'André Schneider, *De l'indivisibilité de la propriété et de la gérance dans les officines pharmaceutiques*, Paris, Sirey, 1927.

terprétation judiciaire (1) et même, dans une mesure variable, à la systématisation doctrinale (2); si telle est l'homogénéité de l'ordre juridique d'un bout à l'autre de la chaîne (3), — il convient de le faire remonter bien en deçà de l'organisation, et spécialement de l'organisation politique des sociétés : il faut en revenir au vieil adage *Ubi societas, ibi jus*, — *societas*, non *res publica*. C'est ce qu'a bien compris M. Gurvitch, et c'est ce qui semble avoir échappé au R. P. Lachance; sa conception analogique du droit se trouve de ce fait, nous ne disons point étriquée, tout de même un peu courte. Il se pourrait donc que, sur ce point, le détracteur de saint Thomas — détracteur parce qu'il ne le connaît pas — soit, au fond, plus thomiste que le professeur du collège dominicain d'Ottawa qui, trop attaché au texte du Docteur Angélique et aussi trop défiant de sa propre initiative, n'ose point se risquer au prolongement du sillage simplement amorcé par le Docteur Angélique : paradoxe?... il y a des précédents. Ah! le beau livre qui sortirait d'une synthèse de *L'idée du droit social* et du *Concept de droit selon Aristote et saint Thomas!*

(1) Ce qu'on nomme l'autorité de la chose jugée signifie tout simplement l'homogénéité de la décision de justice et de la loi dont elle fait application. Le professeur Jeze dit très exactement : la chose *jugée* a force de vérité *légale*.

(2) Il y a, en doctrine juridique comme ailleurs, des points acquis et des opinions controversées; c'est au profit des premiers que nous revendiquons une autorité homogène à celle de la jurisprudence des tribunaux et donc à celle de la loi. La loi romaine dite des citations conservait cette distinction; de nos jours, les maîtres de la méthodologie juridique maintiennent l'autorité officieuse sinon officielle — mais effective — de ce qu'on appelait alors les *responsa prudentium*.

(3) Pour parer à toute confusion dans l'esprit du lecteur, spécifions que l'homogénéité n'est ni l'identité ni l'égalité; elle n'est qu'un aspect de l'analogie et, comme disent les scolastiques, l'analogie est un moyen terme entre l'univocité et l'équivocité.

Or donc, toute communauté organisée est la superstructure d'une communauté inorganisée : l'État une superstructure de la nation, les collèges électoraux et les partis politiques une double superstructure du suffrage universel, le syndicat une superstructure de la profession, etc... — une superstructure et en même temps une « représentation » au sens juridique le plus précis de ce mot. Le juridisme qui affleure au niveau de la communauté organisée plonge ses racines dans la communauté inorganisée qui la porte et qu'elle « représente », et entre l'arbre et sa racine, il n'y a point de solution de continuité ; le juridisme est la sève qui, des groupes amorphes qui la secrètent, s'élève dans les organismes constitués et les anime de sa propre vie : ceux-ci élaborent leur facture par les procédés techniques dont la loi est le prototype ; en ceux-là réside, suivant le mot (discutable) de M. Gurvitch, le « fait normatif » : il y a plus d'efficience réelle dans le « fait normatif » que dans les « sources formelles ». Il ne convient donc pas, au risque de mutiler l'ordre juridique, de disjoindre deux systèmes juridiques superposés, différents sans doute, mais doublement reliés par la solidarité de l'analogie et par la dépendance du second à l'égard du premier : droit « intuitif » des communautés inorganisées — nous empruntons encore la terminologie de *L'idée du droit social*, — droit légiféré, défini, catalogué, des communautés organisées ; entre ces deux pôles théoriques, les nuances infinies de l'analogie.

Par ailleurs, pourquoi restreindre la notion de droit au plan de l'ordre politique? et d'ailleurs cette restriction est-elle possible, alors que dans les civilisations primitives il est tellement enchevêtré avec celui de la famille, et dans les civilisations les plus avancées avec celui de l'économie? Tout cela est un, en vérité, d'une unité purement analogique, c'est entendu, mais réelle : *Ubi societas, ibi*

ius. « Le droit n'existe pas à l'état pur ; il y a des droits français, allemand, italien, *et autres*... » ; cette thèse est impeccable, mais sous condition d'inclure en ces deux derniers mots, auprès des droits nationaux, une foule d'autres droits territoriaux, en relations diverses avec les premiers : droit continental (qu'on songe à la doctrine de Monroë !), droit provincial, droit municipal ; et encore toutes sortes de droits spéciaux rattachés à celui de l'État par les liens les plus variables (M. Gurvitch en a tenté une nomenclature qui n'est pas exhaustive) : droit de la famille, droit professionnel, et chaque profession a son droit spécifique, droit intérieur de chacun des services publics (droit universitaire, droit militaire), droit canonique et droit particulier de chacune des « religions » constituées au sein de l'Église : ne serait-ce point la fréquentation de l'un de ces derniers qui provoque le lyrisme du R. P. Lachance, comme un chef-d'œuvre de l'art médiéval ? (1)

C'est cet ensemble coordonné « des droits » qui constitue « le droit ». Le droit n'a d'existence que dans la différenciation des droits. Tel est l'ordre juridique : il a certes sa majesté ; mais oui ! l'étude du droit, menée sous la conduite d'Aristote et de saint Thomas, s'achève, comme toute science, en contemplation esthétique.

R.-G. Renard, O. P.

(1) Il est vrai que saint Thomas ne voit de droit parfait que dans le *jus politicum*. Mais justement nous croyons légitime, même du point de vue thomiste, de dépasser saint Thomas pour élargir, suivant son impulsion, la conception analogique du droit ; nous nous sommes expliqué sur la distinction du droit parfait et des droits imparfaits et la mise au point proposée dans l'article précité, *Thomisme et droit social*, p. 71 et s. ; nous ne croyons pas utile de renouveler ici l'explication.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Les intuitions atomistiques

Un titre peu attirant et paradoxal : *Les intuitions atomistiques*. L'atomisme, en effet, qu'il soit une philosophie mécaniste ou qu'il soit une construction des sciences positives, a-t-il besoin d'intuitions? Oui, l'atomisme est une intuition qui cherche une expérience, et c'est pourquoi il échappe à l'influence des penseurs : il se propage de lui-même, indépendamment des systèmes particuliers en lesquels il s'est réalisé. Ce n'est pas à dire pourtant que beaucoup de penseurs et de savants du premier rang ne s'y soient essayés. Or justement l'expérience intervient. Elle juge les philosophies. Elle décèle ce qu'elles avaient de vrai et ce qu'elles avaient de faux. Voilà ce que M. Bachalard nous montre par une documentation sobre et claire, résultat d'immenses lectures. Tout petit volume, perdu dans une multitude d'autres. Qu'il ne passe pas inaperçu. Car il est lourd d'enseignements (1).

Au début des spéculations atomistiques, il y eut nécessairement une vue concrète, celle de la poussière. Dans un monde plus froid ou plus chaud que le nôtre, c'est-à-dire dans un monde solide entièrement, ou entièrement liquide et gazeux, l'idée n'aurait pas pu se présenter d'éléments minuscules et insécables. Et cette vue se retrouve, avec certains traits nouveaux, à toutes les grandes phases de l'atomisme : le jeune Descartes a sûrement observé, dans la vallée de la Vienne ou aux alentours de La Haye, le vent faisant tourbillonner les poussières et creusant des trous ronds

(1) *Les intuitions atomistiques* (*essai de classification*), 164 pp. grand in-12. Paris, Boivin.

dans les chemins par ses petits cyclones. C'est là l'origine de la physique cartésienne.

Mais si tout est fait d'atomes, comment les mouvements de ces corpuscules invisibles produisent-ils les phénomènes grossiers qui frappent nos sens? Deux méthodes seulement sont possibles pour résoudre ce problème : ou bien on attribue telles quelles aux atomes les propriétés des événements macroscopiques; ou bien on soumet un atome qui n'est que de l'étendue à certains principes dont le jeu devra produire mécaniquement les phénomènes à notre échelle. La première méthode, synthèse réaliste, est celle d'Épicure; la seconde est le procédé d'analyse idéaliste employé par Démocrite. Tels sont les constituants de l'atomisme : une intuition initiale, une construction synthétique ou analytique, puis l'expérience qui tantôt condamne en bloc et tantôt exige des retouches.

Dans une première partie, M. Bachelard trace les grandes lignes de l'histoire de l'atomisme jusqu'au XIXe siècle. Philosophes et savants sont ballottés entre le besoin d'unité et d'identité, et celui de retrouver le réel concret. Besoin d'identité : le système de Démocrite est de « l'Éléatisme monnayé ». Besoin de concret : Épicure attribue à l'atome la force, la liberté, la germination. Par réaction, l'atomisme abstrait de Descartes ou de Cordemoy est suivi du réalisme de Newton : l'atome est doué de forces qui lui sont inhérentes. Mais comme il n'y a aucun moyen d'expliquer pourquoi et comment la force est attachée à l'étendue, on aboutit en fin de compte à l'atomisme ponctiforme de Boscovich : la force a absorbé l'étendue.

Ces oppositions sans issue montraient que le problème était bien plus compliqué qu'on ne pensait. La jeune science chimique le montrait de son côté. Comment expliquer l'allotropie? Deux procédés d'explication sont possibles : ou bien il faut multiplier les types atomiques irréductibles, et par conséquent introduire dans l'étendue des diversités spécifiques, ou bien il faut accentuer le caractère créateur de la composition. Berzélius suit la pemière voie : il y aurait deux

séries de sulfure de phosphore, selon que le phosphore est blanc ou rouge. Berthelot choisit la seconde voie : l'allotropie aurait pour cause que les propriétés des composés persisteraient dans les éléments simples. Ainsi, le carbone pur ne serait qu'un élément limite au bout des carbures ; le corps simple est au fond un corps simplifié. Aussi bien les hypothèses spéculatives que les interprétations expérimentales aboutissaient au même but : si l'on s'en tient aux intuitions sensibles simples, il n'y a pas moyen de construire un atomisme cohérent. Les savants et les philosophes devront donc d'une part imaginer (en tant du moins que c'est réalisable) des intuitions qui ne sont plus à notre échelle, et d'autre part avoir recours à des constructions rationnelles bien plus raffinées qu'autrefois. C'est ce que va nous montrer la seconde partie.

L'époque contemporaine a connu trois conceptions atomistiques : positiviste, criticiste, axiomatique. Naturellement, toutes trois ont été mises à l'épreuve par les faits déjà connus, par les découvertes nouvelles, par les progrès de la science spéculative. Qu'est-il résulté de cette épreuve?

Le Positivisme a d'abord régné en maître. Selon les prescriptions de Comte, il entendait ne s'occuper absolument pas de la nature des éléments, et s'en tenir aux vérifications de laboratoire. Bien plus, il tâchait de dresser des plans d'expérimentation commode plutôt que de décrire complètement les phénomènes : il n'envisageait, en effet, l'atome qu'au point de vue chimique, non au point de vue électrique, la pesée constituant l'unique critère de la connaissance des corps. Ce qu'on appelait le poids atomique, ne pouvant être le signe de l'existence d'une substance indivisible, n'était qu'un symbole dans le système des nombres proportionnels de combinaison : il n'avait pas de rapport à l'atome, et d'ailleurs il n'y avait pas lieu de s'occuper d'atomes hypothétiques et inaccessibles. Cependant les lois de la chimie semblaient bien posséder une signification réaliste que le Positivisme méconnaissait. En principe, nous n'avons évidemment aucun motif de supposer que dans deux combinai-

ons un corps se combinera avec le même nombre : pourquoi l'hydrogène garderait-il toujours 1, et le chlore 35,5? Or c'est justement ce que déclarait la loi de Berzélius : si deux corps s'unissent à un troisième en certaines proportions, ils s'unisssent entre eux en mêmes proportions. Si cette loi est universelle — et elle l'est — nous sommes contraints d'attribuer des propriétés irréductibles à des éléments que nos sens n'atteignent pas, et qui restent toujours les mêmes : nous admettons, même en affectant de l'ignorer, qu'il existe des substances. Mais depuis Berzélius la chimie a énoncé d'autres lois universelles qui accentuent encore ce réalisme. Loi de Dalton : si l'on compare deux corps simples dans plusieurs composés, les nombres de l'un des corps, s'ils ne sont pas identiques, sont multiples simples les uns des autres. Loi de Dulong et Petit : si on multiplie la chaleur spécifique d'un corps par son poids atomique, on obtient un nombre constant. On a eu beau, depuis lors, pousser la vérification dans le détail, calculer les chaleurs spécifiques à quatre décimales, la loi est restée vraie. Ainsi les lois fondamentales de la chimie postulaient l'existence de substances douées de propriétés numériques inchangeables. On devait aller plus loin, et finir par atteindre les atomes eux-mêmes en calculant leur nombre. Gay-Lussac avait établi que tous les gaz ont le même coefficient de dilatation et que leurs combinaisons en volumes sont simples. L'interprétation de cette loi se présentait d'elle-même. Avogadro la formula : c'est que les volumes des gaz sont proportionnels aux nombres des molécules, et par conséquent la densité gazeuse est proportionnelle au poids de l'atome. Une pareille formule est une formule ontologique, on comprend qu'elle ait fait horreur aux Positivistes. Aussi lui substituaient-ils l'énoncé suivant : pour tous les gaz à 0° à la pression de 760^{mm} de mercure, la molécule-gramme occupe un volume de 22 litres 4. Pour éviter le langage métaphysique, les professeurs faisaient apprendre aux élèves une loi beaucoup moins claire. Mais c'était en vain que le Positivisme affectait d'ignorer la réalité de l'atome : une conven-

tion qui réussit en tant de domaines est plus qu'une convention, elle exprime une réalité. On sait que Jean Perrin a calculé de quatorze manières différentes le nombre de molécules contenues dans 22 litres de gaz (nombre d'Avogadro), et que ce nombre est 60×10^{22}. Mis à l'épreuve de l'expérience, le Positivisme a été vaincu : la chimie contemporaine est liée à certaines notions d'ontologie réaliste.

Les conceptions d'Avogadro, de Dulong et de Petit, de Berzélius, etc., conceptions s'appliquant universellement au monde des corps, conceptions concernant des éléments que l'expérience n'atteint pas, conceptions s'appliquant à des objets stables, pouvaient bien être justifiées postérieurement par l'expérience, mais il est évident qu'elles n'en étaient pas nées. Elles étaient l'œuvre d'esprits ingénieux et originaux. N'auraient-elles pas été inspirées à ces savants par des besoins nécessaires, ne correspondraient-elles pas à la structure profonde et cachée de l'intellect? Telle est la doctrine criticiste représentée en France surtout par Hannequin. L'atomisme serait engendré par la catégorie du nombre. L'intellect compte nécessairement, et quand il compte dans l'étendue, il la morcelle pour la mesurer. C'est là son procédé essentiel pour connaître la nature. Il ne compte pas seulement l'étendue, il compte le temps, et mettant en rapport les éléments nombrés de l'étendue avec les éléments nombrés du temps, il conçoit la vitesse. Jusque-là il a construit un monde abstrait qui ne rejoint pas complètement le monde réel. Il faut donc pousser plus loin la construction et rattacher la phoronomie à l'action de causes. Arrivé là, l'intellect pose l'être concret.

M. Bachelard est d'accord avec Hannequin pour mettre en valeur les initiatives des savants : ils ne constatent pas comme prétendent les Positivistes, ils inventent, ils construisent. Mais l'idéalisme criticiste ne rend pas compte des démarches complexes de leurs inventions et des complications contingentes de leurs constructions. Si des besoin profonds de l'esprit agissent, ils agissent selon les libertés individuelles et en subissant les réactions de l'expérience. Et

surtout il n'est pas vrai que la structure formelle de l'intellect produise le concret comme une rotative produit un journal. Le morcelage mécanique n'engendre pas le réel, comme le voulait Hannequin, en se superposant au morcelage géométrique, et l'atome, tel que le pensent les savants contemporains, n'est pas sorti tout fait de la mécanique comme Pallas Athéné de la tête de Zeus.

S'il n'est pas vrai que les savants partent de catégories à priori pour construire le concret, se conforment-ils simplement à une épistémologie réaliste : s'appuyant sur les choses, ils modèleraient sur elles des principes qu'ils appliqueraient à l'expérience sensible et vérifieraient ainsi? Ce réalisme grossier était déja dépassé lorsque Dalton, en étudiant les composés de l'azote et de l'oxygène, établissait la loi des proportions définies. Car la loi des proportions définies est un théorème qui n'est jamais réalisé en tant que tel dans une expérience, puisqu'il se vérifie seulement dans les comparaisons entre les pesées de plusieurs expériences spécifiquement distinctes. A plus forte raison quand aujourd'hui il s'agit de l' « effet » Zeeman ou de l' « effet » Raman. Les théories sont sur un autre plan que l'expérience, qui en est solidaire, mais ne les incarne pas. Et cette expérience n'est pas trouvée, elle est produite pour justifier les théorèmes : « tandis que la science usuelle s'appuie sur des choses et cherche des principes, la science atomique pose des principes et cherche des choses » (p. 133).

Cette manière de penser est appelée par M. Bachelard « atomisme axiomatique », et elle corespond aux procédés décrits par les théoriciens de la logique axiomatique, par exemple en France M. Rougier (1). L'atomiste contemporain commence par déclarer qu'il existe des électrons, et pour cela

(1) *La Structure des théories déductives*. Paris, Alcan. Le livre de M. Rougier est quelque peu pénible, et son nominalisme n'est pas acceptable. On trouvera un exposé merveilleusement clair de la logique axiomatique dans Frank Miller Chapman et Paul Henle, *The fundamentals of logic*, pp. 141-240. London, Charles Scribner's sons, 1933.

il suppose des conditions préalables (champ électrique). Sur cet électron il émet des postulats : qu'en tournant autour du noyau il n'émet pas d'énergie, qu'il se meut dans l'atome en suivant des orbites discontinues. Il part donc de diverses suppositions indépendantes les unes des autres (on devrait évidemment en énumérer beaucoup d'autres), et en les combinant il construit un résultat synthétique qui sera l'« effet » à obtenir dans l'expérience.

Les conclusions de M. Bachelard sont modestes : il faut user de toutes les philosophies pour comprendre l'atomisme. Le criticisme réclame à juste titre la simplification comme loi essentielle de l'esprit, et dit avec raison que l'énergie est un à priori. Le positivisme n'a pas tort de refuser ce qui n'arriverait jamais à se définir par une signification expérimentale. Le réalisme maintient irréfutablement qu'une ontologie est invisiblement présente dans la physique et la chimie. Et à ces trois vérités il faut ajouter celle-ci que les expériences sur l'atome sont le résultat d'une construction théorique à partir de définitions et de postulats et comprenant des séries de théorèmes.

Que ces conclusions si modestes ne vous fassent pas croire que la philosophie de M. Bachelard est un éclectisme, ou qu'il juxtapose avec indifférence des doctrines qui s'excluent. Il expose les faits si clairement qu'il n'a même pas besoin de formuler sa pensée à part. Mais cette pensée n'en est que plus vigoureuse et plus juste. Nous nous permettrons de la formuler de la manière suivante.

D'abord, la science soutient, par rapport à la métaphysique, une double relation. Une ontologie spontanée sous-tend les affirmations de la science, et même cette ontologie commence à s'élaborer plus précisément, lorsque se constituent certains concepts ontologiques indispensables à la science : par exemple, celui d'élément corporel doué de nature spécifique. Quant aux cosmologies systématiques, elles-mêmes dépendantes de philosophies totales, elles sont jugées par l'expérimentation scientifique, qui décèle leurs déficiences ou leurs erreurs.

Mais l'affirmation d'éléments corporels à nature spécifique est bien loin de se suffire : l'ontologie de la chimie n'est pas un matérialisme. Car l'esprit joue, dans la construction de la science, un rôle beaucoup plus grand que les corps. Bien que pour tout énoncé chimique les corps et l'esprit aient collaboré, l'apport de l'esprit, qui a produit l'expérience et qui auparavant y a mis l'intelligibilité, est de beaucoup le principal. Et l'action spirituelle se révèle initiative perpétuellement renouvelée, liberté.

Liberté qui n'est pas un arbitraire générateur de conventions dépourvues de signification intrinsèque. L'axiomatique construite par les théoriciens des éléments atomiques et intra-atomiques n'est pas du même type que les axiomatiques de M. Bertrand Russell ou de M. Rougier. Dans ces axiomatiques-là, on peut se passer de définitions, les théorèmes se rapportant à des objets indéfinis; ou, s'il y a des définitions, elles définissent x et y en tant que x et y présentent des propriétés qui leur permettent d'être soumis à certaines opérations. Tout autres sont les définitions dans l'axiomatique atomique : elles sont inspirées par certaines intuitions sensibles, et surtout elles ont pour but de construire des expériences : or on ne construit pas une expérience avec des x et des y indéfinis. L'expérience se fait par une machinerie, et cette machinerie réalise des théorèmes : cela exige que les concepts avec quoi sont constitués les théorèmes ne soient pas indéterminés. Autrement dit, nous ne sommes pas ici dans une axiomatique nominaliste.

Entre l'esprit et les corps, la relation est souple, vivante, mue par les résistances que M. Bachelard a étudiées dans sa belle thèse sur *La connaissance approchée* (1). Il serait d'accord, je crois bien, avec M. Le Senne pour dire que la contradiction est le ressort du progrès spirituel. Maintenant y a-t-il, entre l'esprit et les corps, une adaptation plus profonde, et la philosophie atteint-elle une unité finale de l'expérience?

Jusqu'ici, M. Bachelard n'a pas livré sa pensée. Mais on

(1) Paris, Vrin.

dit, à la Faculté des lettres de Dijon, que l'ancien professeur de physique du collège de Châlons-sur-Marne est un vrai métaphysicien. Or nous lisons, dans *Les intuitions atomistiques*, p. 4, un principe dont la portée métaphysique est immense : même si une expérience nous livrait directement l'élément simple, il resterait un « pourquoi invincible : en effet, qui nous donnera la raison de la composition? » Partout où il y a composition, c'est-à-dire dans tout ce que nous connaissons, corps et esprits, l'intellect exige absolument une raison d'être. Et si, en agissant ainsi, l'intellect se conforme à sa nature et à la nature des choses, nous avons là le point de départ d'une preuve classique de l'existence de Dieu, la preuve *ex gradibus entis*, fondée sur la primauté de l'unité et de la perfection.

GASTON RABEAU.

La mort de Madame Curie

Nous la sentions décliner. Une pleurésie l'avait gravement atteinte. Déjà, et l'on peut se demander si elle s'était vraiment remise. Je l'ai vue pour la dernière fois dans le début de juin, au Collège de France, pour les Conférences du physicien anglais Blackett sur les rayons cosmiques. On demeurait frappé du vieillissement, de l'altération de ses traits. Depuis, ses proches ne dissimulaient pas leur angoisse. A la dernière réunion de Louis de Broglie, le 21 juin, Frédéric Joliot, son gendre, était venu nous parler des nouvelles expériences de transmutation artificielle et de la création de l'élément 93 par Fermi. Ce jour-là, M. Joliot me dit que la santé de sa belle-mère devenait tout à fait inquiétante.

Elle est allée mourir à soixante-six ans et demi, dans le sanatorium de Sanscellemoz, en pleine Alpe, près de Sallanches. Elle a passé doucement du sommeil à la mort. Son organisme, dit-on, était attaqué par le long usage des radiations émanant des corps radio-actifs. Très faible en globules rouges, il n'a pas résisté au rappel offensif de la pleurésie d'antan. Voici, d'ailleurs, le dernier communiqué du sanatorium :

Mme Pierre Curie est décédée, à Sanscellemoz, le 4 juillet 1934, à 6 heures. La maladie, cause du décès, est une anémie pernicieuse aplastique, à marche rapide et fébrile. La moelle osseuse n'a pas réagi probablement parce qu'elle était arrêtée par une longue accumulation de rayonnements.

Comme à Paris, dès 7 heures, la nouvelle éveillait une véritable émotion. La morte était la femme la plus illustre du monde, sans doute, et le peuple même savait son nom. Pour la plupart des gens, ce nom à lui seul symbolisait un peu la science en personne.

*
* *

En 1924, Mme Curie consacrait un petit livre à son mari, dans une collection de grands hommes qui n'a malheureusement pas continué. Ce livre est simple et beau. Je l'ai relu, ces jours-ci, pour mieux retrouver celle qui l'écrivit. Elle nous y parle un peu d'elle-même, à propos de son mariage avec Pierre Curie.

Marie Sklodowska était née à Varsovie, en novembre 1867. Sa famille, des deux côtés, appartenait à la Pologne et au catholicisme ; son père comme sa mère professaient dans l'enseignement secondaire. Après des études au lycée, la jeune fille ne tarda guère à venir à Paris pour y travailler les sciences. Elle y commençait sa licence de physique dès 1892, puis préparait sa licence de mathématiques en 1894, tout en fréquentant le laboratoire de Lippmann, lorsqu'elle rencontra Pierre Curie qu'elle épousait en 1895. De la jeune Polonaise qui rêvait le relèvement de sa patrie, il sut faire une collaboratrice à l'ardeur tout entière orientée vers la recherche scientifique.

Pierre Curie avait alors trente-six ans. Déjà, c'était un maître, un maître complet, théoricien profond aussi bien qu'expérimentateur adroit. Il avait découvert la *piézo-électricité*, c'est-à-dire la modification de l'état électrique de certains cristaux lorsqu'on les comprime ou les dilate. Il n'avait pas moins mis sa marque dans ses travaux sur la symétrie des phénomènes physiques et sur le magnétisme. Vers 1897, le grand savant s'était engagé dans un travail sur la croissance des cristaux, qui le passionnait. Mais il n'allait pas tarder à l'abandonner — pour une durée qu'il croyait provisoire et qui fut définitive.

C'est en 1896. Henri Becquerel venait de découvrir ce que Marie Curie elle-même allait bientôt baptiser du nom de *radioactivité* : l'émission spontanée, par les sels d'urane, de rayons d'une nature particulière. La jeune femme de Pierre Curie s'était engagée tout entière dans l'étude du nouveau rayonnement, tant et si bien qu'elle

y amena son mari lui-même, l'arrachant à ses cristaux. Elle utilisait la méthode créée par lui, se servant d'un électromètre Curie, d'un quartz piézo-électrique et d'une *chambre d'ionisation* (il s'agissait de mesurer les courants très faibles qui peuvent passer dans l'air *ionisé* — rendu conducteur — par les rayons de l'uranium).

Mme Curie sut voir que le rayonnement des composés d'urane est une propriété *atomique* de l'uranium ; qu'il s'agit là de l'intérieur même des éléments matériels, pour ainsi dire, et qu'une nouvelle méthode de recherche chimique pouvait être fondée sur la radioactivité.

On sait comment, en juillet 1898, ce fut la découverte du *Polonium*, et en décembre celle du *Radium*. Dans une mauvaise baraque en planches, un atelier délaissé, de l'École de Physique et de Chimie où Pierre Curie était professeur, le jeune ménage de chercheurs traitait des tonnes de *pechblende*, c'est-à-dire de minerai d'urane venu de Bohême, pour y déceler les traces du précieux élément et rassembler ces traces en quelques grains.

Bientôt, ce fut l'immense célébrité pour les deux savants. Le *radium* semblait renverser les principes mêmes de la Physique, avec son énergie qui paraissait sans terme. En 1903, les Curie recevaient le prix Nobel de Physique en commun avec Becquerel. La jeune femme venait personnellement de déterminer le poids atomique du nouvel élément, et allait, en collaboration avec Debierne, l'obtenir à l'état de métal.

On s'est souvent demandé quelle fut sa part réelle dans la découverte et quelle fut celle de son mari. La séparation de leurs rôles est plus malaisée encore que celle du radium... Comme l'a dit Henri Poincaré, il s'agit là d'une action morale, et nous n'avons pas de balance pour la peser. Pierre Curie, dans le journal qu'il tenait alors, écrivait à vingt-deux ans : « Les femmes de génie sont rares. » S'il fallait absolument prendre parti, je crois qu'on pourrait donner ce titre suprême de génie à Pierre Curie lui-même, pour ne réserver que l'extrême talent,

une habileté exceptionnelle de chimiste à sa femme.

En tous cas, l'ère des très grandes découvertes était close à la mort de l'époux, en avril 1906. Mais Mme Curie devait rester jusqu'au bout un savant des plus remarquables, un professeur très clair, un maître plein d'autorité. Elle avait reçu pour elle seule le prix Nobel de Chimie en 1911; l'Académie de Médecine l'élisait; si l'Académie des Sciences enfin ne l'accueillit point, la lutte entre elle et Branly fut chaude et, au fond, il s'agit surtout alors du refus de principe d'élire une femme.

A la Sorbonne, elle occupa la chaire de Radioactivité devenue vacante par la mort brutale de Curie. Elle publiait son cours sous forme de traité, en 1910 : une nouvelle édition s'en achève présentement, que doit donner la maison Hermann.

Cette existence laborieuse prit une activité particulière avec la guerre : Mme Curie joua un rôle actif dans la création et la direction du service radiologique aux armées, formant le personnel et déterminant les méthodes. Elle nous en fait le récit dans ce petit livre sur *la Radiologie et la guerre* qui parut à la collection Borel.

Ensuite, ce fut l'enseignement repris dans l'*Institut du Radium*, neuf de 1913 et installé rue Pierre-Curie. Il ne s'agissait pas seulement du cours préparatoire au certificat de Chimie-Physique et Radioactivité. Mme Curie dirigeait avec cette autorité si forte qu'elle possédait (et qui jetait l'effroi chez plus d'un candidat) la recherche expérimentale qui se poursuivait dans les laboratoires de l'Institut. Elle s'attachait à l'étude des *Isotopes* — elle publia ses conférences — et garda jusqu'au bout le contact avec la science radioactive dont elle put voir le magnifique épanouissement, depuis 1931 surtout lorsque la désintégration artificielle, créée par Rutherfond en 1919, rebondit de plus belle. Au Conseil de Physique Solvay, du dernier mois d'octobre, c'est elle-même qui conférait un nom, celui de *matérialisation*, à la transformation du rayonnement électromagnétique en matière.

*
* *

Plusieurs générations d'élèves ou de maîtres gardent son souvenir. Pour ma part je la revois, si simple, habillée de noir immuable, dans ses dernières années de cours à la vieille Sorbonne, avant l'inauguration de l'Institut du Radium. Comment oublier ce regard impérieux, magnifique d'intelligence et de volonté, qu'elle lançait de son visage dressé !...

Dans les années récentes, nous l'apercevions encore aux discussions du mardi, dans l'amphithéâtre de M. Langevin au Collège de France, ou bien à quelque conférence.

Et c'était parfois le spectacle émouvant, singulier, d'une dame vénérable, à l'aspect grand'maternel, qui parlait électrons ou photons, potentiel d'ionisation ou rayons cosmiques.

Il y a beaucoup de titres à la survie dans son nom, évocateur et symbolique d'une grande découverte, d'une grande époque scientifique. D'ailleurs, en sa famille même, le feu de la recherche ardente ne faiblit pas : son gendre Frédéric Joliot, Mme Joliot, qui est Irène Curie, accèdent au tout premier rang des physiciens de France. Cette année même, ils découvraient un mode nouveau de radioactivité et créaient des radioéléments. Lors de la communication de M. Joliot, le 2 mars, à la Société française de physique, le président de la Société, l'un des savants de la Sorbonne, M. Eugène Bloch, pouvait justement dire que l'intérêt passionné qui accueillait les résultats du jeune couple rappelait ce qu'avaient été jadis, pour une autre génération de physiciens, les expériences mémorables de Pierre et de Marie Curie.

Ainsi, l'œuvre continuait, l'Atomistique attaquait de plus en plus la forteresse centrale de la matière, le *noyau*, dans le moment même où Mme Curie allait mourir. Comme autrefois le royaume de France, la Science ne meurt pas.

André George.

A TRAVERS LES REVUES

Signalons dans la **Revue des Sciences philosophiques et théologiques** de mai un article du R.P. H.-D. Gardeil sur *Le rationalisme de Platon*. Nous extrayons ces quelques lignes de la conclusion :

Si nous n'avions la crainte d'abuser de la métaphore, nous dirions que l'étranger d'Élée n'a pas seulement porté une main parricide sur la thèse de Parménide, mais aussi sur cette dialectique en faveur de laquelle il inventa ce génial mais compromettant non-être. N'aurait-il pas en même temps forgé l'arme qui vaudrait contre tous les rationalismes possibles ? S'il y a, en fait, de l'irrationnel, peut-il être question de connaissance rationnelle exhaustive de la réalité ? Mais, dira-t-on, l'ombre de l'irrationnel qui nous enveloppe encore de partout s'éclaircit, et vers l'avenir brille l'aurore d'un savoir parfait ! Oui, mais cet espoir ne serait-il pas tout le premier un irrationnel ?

Dans la même revue, citons un article *Sur l'organisation du savoir moral*, où le R.P. Deman prend position dans le double problème posé par M. Maritain. Voici la conclusion de cette étude qui sera désormais une pièce nécessaire du débat :

Il n'y a donc lieu d'introduire dans l'agencement traditionnel du savoir moral ni une science morale « pratiquement pratique » ni une « philosophie morale adéquatement prise ». L'une et l'autre se sont présentées comme des ordres intermédiaires, là entre une science morale plus spéculative et la prudence, ici entre la théologie morale et l'éthique naturelle ; mais elles se laissent résorber par les extrêmes qu'elles touchaient. La distinction du savoir moral en est plus nette, soit du savoir qui dirige au savoir qui réalise, soit du savoir de la foi au savoir de la raison. Et nous ne croyons pas par ailleurs que rien des légitimes exigences ni des pressentiments féconds de la pensée de M. Maritain en devienne sacrifié ; et l'expérience morale et les données théologiques conservent pour nous en philosophie leur valeur et leur importance.

QUESTIONS MISSIONNAIRES

H.C.E. ZACHARIAS. *L'Africain et nous.*

Le rapide développement de l'industrie et la prompte réaction de la crise en Rhodésie nous permettent de constater les déplorables effets de l'industrialisation ultra-moderne sur l'indigène primitif.

Mgr A. BROS. *Le Cameroun.*

Un beau livre de M. Wilbois sur ce qu'ont pu réaliser, en peu de temps et avec des moyens rudimentaires, les missions religieuses et l'administration civile au Cameroun. Livre objectif... et pourtant optimiste.

JOSEPH FOLLIET. *Notes.*

Les Soviets dans les affaires mondiales
La bonne terre chinoise.

DOCUMENTS

Une conversion de Gandhi : son message pour faire cesser la résistance passive, commenté par Auguste Viatte.

L'AFRICAIN ET NOUS

Il y a quatre ans les principales Missions protestantes d'Europe et d'Amérique ont fondé à Genève un « département de Recherches Sociales et Industrielles », qui devait fournir au « Conseil International Missionnaire » des églises protestantes des études sur les évolutions sociales et économiques qui travaillent actuellement les pays de mission d'une manière si profonde et souvent si douloureuse. Deux ans plus tard, en 1932, la première Commission de ce « département » nouveau partit pour la Rhodésie Septentrionale afin d'y étudier l'effet de l'établissement des mines de cuivre sur la société bantou et les missions protestantes. Cette Commission était composée du directeur du département, M. Merle Davis ; de deux professeurs d'université, un Anglais et un Américain ; et de trois membres résidant en Afrique même : un Américain, une Anglaise, un Sud-Africain. Les fonds nécessaires pour cette enquête avaient été généreusement fournis par deux organisations américaines, la Fondation Carnegie et la Fondation Phelps-Stokles ; et le rapport fourni — un gros volume de quatre cents pages — vient maintenant de paraître sous le titre de *L'industrie moderne et l'Africain* (1).

La Rhodésie Septentrionale est une colonie britanni-

(1) J. Merle Davis, *Modern Industry and the African*, Londres, 1933, 22×14, 6 cartes, Macmillan et Cᵉ.

que d'une superficie égale à peu près à celle de la France et de l'Angleterre réunies, et pourtant elle n'avait, en 1927, qu'une population de 1.269.508 habitants, dont 7536 blancs. Colonie tropicale, située entre le Congo Belge et le Dominion sud-africain, elle se trouve à la charnière de deux groupements politiques assez disparates. L'importance mondiale de la Rhodésie Septentrionale (1) ne date que de quelques années : ce n'est qu'en 1925 qu'on y découvrit un gisement immense de sulfite de cuivre au-dessous d'un gisement d'oxyde de cuivre connu depuis longtemps, mais dont l'exploitation commerciale n'eût pas été intéressante, tandis que le sulfite rapporte des profits énormes. En effet, à cause d'un concours de facteurs avantageux, le coût des minerais de cuivre est moins élevé dans cette Colonie que dans le reste du monde — 50 o/o moindre, par exemple, que dans les meilleures mines américaines. Il n'est donc pas étonnant que de grandes corporations minières se soient formées pour l'exploitation de ces richesses. Pourtant ce n'est qu'en 1931 que le stage d'installation fut définitivement résolu et la phase de production régulière atteinte. Un an plus tard, la hausse du cuivre fut suivie d'une sous-consommation catastrophique du métal, dont les stocks s'accumulèrent et dont les prix mondiaux tombèrent au-dessous du coût de production. En conséquence, il y a eu une restriction volontaire de production : les deux plus grandes mines de la Rhodésie Septentrionale, qui, normalement, pouvaient produire 200.000 tonnes de cuivre par an, se trouvent forcées de ne produire que 60.000 tonnes.

(1) Ne pas confondre avec la *Rhodésie Méridionale*, qui est tout à fait distincte, n'étant pas une colonie de la Couronne Britannique, mais un quasi-Dominion britannique.

Comme on le voit, le développement industriel et la réaction de crise se sont faits dans cette colonie avec une rapidité qui permet à l'investigateur social d'étudier l'effet d'industrialisation ultra-moderne sur l'indigène primitif — presque comme dans un laboratoire : raison pour laquelle l'institut genevois a choisi de préférence la Rhodésie Septentrionale pour y étudier l'aspect concret que ce problème douloureux présente dans le monde colonial d'aujourd'hui. Quelles sont donc les conclusions de ce rapport, qui sans doute est destiné à devenir classique?

Commençons par les conclusions économiques — exposées avec clarté et maîtrise par M. E. A. G. Robinson, professeur d'économie politique à l'université de Cambridge. A la question : En quoi le problème économique actuel consiste-t-il en Rhodésie Septentrionale? — il répond : Le problème consiste à rétablir un équilibre en dépit des forces toujours croissantes qui provoquent un déséquilibre (p. 133). Ce déséquilibre est extérieur et intérieur : déséquilibre entre importations et exportations d'une part; déséquilibre entre économie rurale et urbaine à l'intérieur du pays, d'autre part. Le premier problème n'est pas le plus grave : comme vont les choses, on peut dire que la valeur du cuivre exporté suffira à effectuer les payements à l'étranger pour le coût d'une administration étrangère et pour l'achat de marchandises étrangères. C'est le second problème qui est bien plus épineux.

Toute industrie — et l'industrie minière de la Rhodésie Septentrionale n'est pas une exception — tend à créer une population industrielle stable bien spécialisée pour le travail qu'on lui demande; toute industrie tend à créer une société urbanisée. C'est avec une pareille main-d'œuvre qu'une industrie peut produire son maxi-

mum, comme on le voit bien en Europe : les ouvriers spécialisés, fils et petit-fils d'ouvriers, possèdent une adaptation intense aux besoins de l'industrie. Conséquence de cette spécialisation : les ouvriers urbanisés ne sont plus capables de produire ce qu'il leur faut comme nourriture — donc, quand il y a un marasme dans l'industrie, ils sont forcés de chômer. En Rhodésie, au contraire, la main-d'œuvre, n'étant pas encore suffisamment urbanisée, retourne à son village et reprend sa vie agricole, au lieu de rester dans les villes à ne rien faire. Cette alternative leur est d'autant plus facile que, même aux temps prospères, le Bantou ne va d'habitude aux mines que pour un an, après quoi il retourne chez lui rejoindre sa famille. Forcément, sa spécialisation n'est pas poussée très loin et en conséquence l'exploitation industrielle est handicapée : mais, du point de vue humain, la sécurité de l'ouvrier lui-même est infiniment mieux assurée.

Ce qui rend la question brûlante, c'est que la Rhodésie Septentrionale se trouve actuellement à un carrefour : va-t-elle accélérer l'urbanisation, c'est-à-dire la spécialisation et la stabilisation de la main-d'œuvre dans le sens que réclame l'industrie minière, ou va-t-elle plutôt refréner cette tendance et faire de son mieux pour maintenir l'agriculture comme industrie universelle et principale ne permettant le travail aux mines que pour une quantité restreinte de main-d'œuvre strictement saisonnière ?

En 1930, 100.000 hommes adultes — sur un total de 275.000 dans la colonie, — soit 37 o/o, — travaillaient hors de leur village (p. 157) : or on a calculé dans la colonie voisine du Congo Belge que, pour maintenir l'existence d'un village, on ne pourrait pas permettre à plus de 8 o/o des hommes adultes de s'absenter d'une façon permanente ! Évidemment l'agriculture bantoue n'est pas assez intensive : avec d'autres méthodes, certes

plus pénibles et plus coûteuses, une récolte supérieure en quantité et qualité et une production agricole bien plus variée et plus nourissante pourraient être obtenues. Pour cela, il faudrait donner au Bantou une éducation foncièrement agricole, visant une économie nettement rurale.

Mais le Bantou voudrait-il se laisser faire? C'est bien douteux. Non seulement en Rhodésie, mais partout en Afrique, le Noir, si on lui laisse le choix, préfère pour ses enfants une éducation littéraire, identique à celle qu'on donne aux enfants des Blancs. Son raisonnement est très simple : « Vous me dites qu'une éducation agricole, technique, manuelle, serait supérieure : mais alors, pourquoi en privez-vous vos enfants? Alors vous prétendez qu'une éducation qui n'est pas assez bonne pour vous nous servirait admirablement? Cela veut dire que vous ne voulez pas nous donner une éducation qui nous rendrait capables d'être des maîtres, comme vous, mais que vous voulez faire en sorte que nous restions à jamais des serfs ! »

M. Coulter d'Ohio, dans la section qui traite de la question sociale, a beaucoup à nous dire sur cette attitude méfiante du Noir envers le Blanc. Au début de ce contact interracial, le Noir n'avait pour le Blanc que de l'admiration. Les choses ont bien changé depuis ! On nous cite un instituteur Basuto : « La manière dont les Blancs traitent leurs domestiques Noirs démontre bien que l'humanité des Blancs est très superficielle, quoique leur éducation soit très profonde. » Un autre ajoute : « Bien que je possède un diplôme comme les Blancs, on ne me paie pas ce qu'on donne au Blanc. Le Blanc refuse de se rendre compte qu'il y a des gens de race noire qui sont ses égaux : c'est pourquoi il est impatient et injuste envers eux. » Un troisième se plaint de ce que la justice

n'est pas impartiale : « La punition d'un Blanc n'est jamais aussi sévère que celle d'un Noir qui a commis le même crime. » « Les Blancs », nous dit un Bemba, « même bon nombre de missionnaires, travaillent afin de rendre permanente leur suprématie : ils savent que la meilleure manière de maintenir le Noir en sujétion, c'est de le laisser pauvre. « La version d'un Shoshon est plus charitable : « Le missionnaire est content de sauver nos âmes ; nos besoins matériels, économiques et sociaux ne l'intéressent point. » « Pourquoi est-ce que Dieu est blanc et le diable noir ? » demande un Noir à M. Coulter.

Inutile de continuer cette série d'illustrations de ce qu'un psychologue appellerait « le complexe d'infériorité » chez le Noir — inutile aussi d'ajouter des exemples du « complexe de supériorité » du Blanc ! Le fait est qu'il y a une méfiance générale... et réciproque ; et que dans une pareille atmosphère le gouvernement devient une tâche bien délicate. Tâche d'autant plus difficile qu'il ne s'agit pas d'une condition statique, mais dynamique : l'ancien système de gouvernement indigène a été détruit ; le système occidental moderne ne s'applique pas ; donc, reste à créer un système tout à fait nouveau ! Au début, le gouvernement colonial pensait que les Chefs indigènes étaient des tyrans, des autocrates à l'instar des princes absolus de l'Ancien Régime. Rien de plus faux : le chef bantou est bien plus près d'un monarque constitutionnel ; car l'idée démocratique est fondamentale à la société africaine. Mais le gouvernement dans son ignorance a fait de ce chef les organes d'une bureaucratie qui, elle, était absolue et autocratique : et si le chef ne « marchait » pas, des créatures plus souples le remplaçaient. Et on s'imaginait que c'était un « gouvernement indirect » ! Les Noirs ne l'ont jamais cru : ils n'ont jamais accepté de bon cœur ces chefs gou-

vernementaux, comme s'ils étaient leurs chefs à eux.

C'est au Tanganyika d'abord qu'on s'est rendu compte que le « gouvernement indirect » devrait être bien autre chose : et actuellement, en Rhodésie, on suit cet exemple. Les chefs sont choisis par la tribu même : le gouvernement colonial ne garde qu'un veto pour des cas exceptionnels. Secondo — et voici l'essentiel du nouveau système — la chefferie a son trésor et ses impôts : c'est donc une véritable autonomie locale. Le gouvernement n'est là que pour la surveillance : ce sont ses comptables qui empêchent les fraudes, et le préfet de la région doit approuver les projets techniques et financiers présentés par le Conseil administratif indigène. Pour le reste, le chef et sa tribu se rendent compte qu'ils ont des pouvoirs et des responsabilités très réels. « Ce nouveau système de gouvernement indirect », nous dit M. Marquard de Bloemfontein, auteur de la section politique du Rapport, « ne veut pas simplement réhabiliter le chef. Il essaie de reprendre les institutions indigènes de Chef et de Conseil de la Tribu et de les revitaliser pour les nouveaux besoins des tribus. L'autonomie indigène n'est plus un pis-aller, au fur et à mesure qu'on ne peut gouverner à l'occidentale, mais l'instrument voulu pour servir une société indigène en pleine évolution » (pp. 251 et ss.). Nous renvoyons le lecteur à ces pages si intéressantes sur un système auquel manifestement devrait appartenir l'avenir : car dans ce système le chef n'est plus fonctionnaire d'un gouvernement étranger, mais redevient ce qu'il était autrefois dans la société bantoue — un serviteur public responsable du bien public. Et M. Marquard de conclure : « En agissant ainsi, le gouvernement colonial se base sur des principes d'administration qui ne sont pas nationaux, mais universels : car les principes d'autonomie locale et de droit traditionnel

pour chaque peuple ne sont pas des idées particulières à telle nation ou à tel climat : ils forment la base essentielle de tout bon gouvernement. Car nul gouvernement ne peut durer, que celui qui repose en dernier lieu sur le consentement populaire. »

Ce nouvel idéal et cette nouvelle méthode administrative démontrent bien que cette fameuse phase de collaboration entre Blancs et Noirs peut se réaliser et que la relation entre tuteur occidental et tutelle africaine n'est pas toujours et nécessairement un camouflage hypocrite de l'exploitation. M. Robinson nous rappelle (p. 224) que les « forces économiques », dont nous parlent si volontiers les exploiteurs et les dominateurs, ne sont que « la manifestation des besoins et désirs toujours changeants de nous-mêmes et de nos semblables : quand nous sommes en conflit avec ces *forces économiques*, nous sommes vraiment en conflit avec nous-mêmes. En nous changeant, nous et les autres, nous pouvons modifier radicalement les forces de notre ambiance »...

Mot bien profond — qui nous prouve que tout problème humain est en définitive un problème moral. Changer les autres : c'est bien la tâche de l'Église missionnaire ; nous changer : c'est bien celle de l'Église de nos pays. Prendre les égoïsmes et vouloir baser sur eux la société n'aboutit qu'au chaos : l'ère libérale, avec son utopique harmonisation de tous les égoïsmes, n'a abouti qu'à l'anarchie. Une expérience amère nous apprendra-t-elle cette leçon? Saurons-nous épargner cette expérience aux peuples neufs que nous avons tirés de leur isolement pour en faire — quoi? Les rouages d'une machinerie mondiale, ou les membres d'une humanité universelle?

H. C. E. ZACHARIAS.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le Cameroun

Le Cameroun, pays de mandat, en partie confié à la France, donne un bel exemple de ce qu'en peu de temps et avec des moyens rudimentaires, peuvent réaliser, chacune dans son domaine, les missions religieuses et l'administration civile. Il a semblé à M. Joseph Wilbois (1) qu'il serait utile d'en décrire les résultats dans cette moitié de territoire du mandat français, qui est couverte par la forêt équatoriale, et qui forme comme un bloc géographique dont le port principal est Douala et la capitale administrative Yaoundé. Disons, tout de suite, que le travail de M. Wilbois dépasse, en intérêt et en objectivité, beaucoup d'enquêtes similaires. L'auteur a bénéficié de sa culture générale qui est de premier ordre comme sa lucidité pénétrante. La formation que lui ont donnée la *Science sociale* et l'application de sa *Nomenclature* a aidé ses observations, en les provoquant et, enfin, le souci de la clarté, de la sobriété, la probité scientifique (à dessein, sans doute, les questions ethnologiques sont écartées) rendent cette étude des plus précieuses. Après en avoir donné une analyse succincte, nous insisterons sur l'aperçu qu'elle trace de l'expansion missionnaire.

Le livre se divise en deux parties : La première décrit les indigènes, leur vie matérielle, leur vie familiale, leur vie religieuse et enfin les habitudes d'esprit qu'ils manifestent

(1) J. Wilbois, directeur de l'école d'administration et d'affaires, *Les Indigènes, les Missions, l'administration française*, Payot, 1934.

dans leurs diverses actions. La seconde s'attache à marquer l'activité des blancs, surtout l'œuvre des missions et de l'administration française.

Sur un territoire de 200.000 km. carrés, un million d'habitants vivent, sous le soleil équatorial, la pluie, dans la forêt et dans la savane. Le milieu conditionne l'habitat : huttes rondes, ou rectangulaires, individuelles; le costume : très réduit, mais qui s'étoffe au contact des blancs; la nourriture, surtout végétale; le travail et son rythme ralenti, en rapport avec les nécessités quotidiennes; la propriété du sol : il appartient à la tribu en général, mais le noir a droit au fruit de sa culture et de son travail et, quand le pays est très peuplé, les champs sont attribués et clos... La femme ne possède rien. Pour ce qui est de la propriété mobilière, le noir a la nette notion du tien et du mien... Parmi ses meubles, le plus précieux est pour lui la main-d'œuvre qui exploite le sol, c'est surtout la femme.

La famille au Cameroun est agnatique par la filiation et le commandement. Le chef de famille est un maître absolu, un patriarche. Cette famille est très étendue : elle comporte le *Ndabot*, composé du père, de la mère et des enfants; le *Mvogo*, qui comprend tous les descendants du père, quelle que soit la mère; l'*Ayom* désigne les enfants issus des ancêtres assez rapprochés; le clan; enfin l'*Ayong*, ou la tribu, comprend la descendance des ancêtres plus éloignés. Les trois premiers groupes sont exogames, le dernier peut être endogame. Le mariage se fait par rapt, par échange, par dot ou achat. Le mari n'a guère que des droits; la femme, que des devoirs. Celui qui hérite est le fils aîné des épouses principales. Le veuvage de la femme n'est pas une fin de l'union, la même union se continue avec l'héritier. La femme ne s'appartient jamais, elle appartient toujours à un homme, ou à un groupe. Il est rare qu'une jeune fille se marie vierge. Son fiancé préfère qu'elle ait fait ses preuves, comme mère. Le mari peut être polygame. Pour la femme, l'adultère est défendu, parfois il est même regardé comme un crime. Les relations conjugales manquent de

tendresse et de justice. La natalité est médiocre. Le Cameroun ne se peuple pas. Beaucoup de femmes sont stériles et la mortalité infantile est considérable. Aucune éducation systématique : L'enfant est comme un petit dieu; il est libre et s'élève lui-même, c'est l'éducation de la torpeur et de l'anarchie. La polygamie est pour les indigènes un but dont ils se rapprochent le plus qu'ils peuvent; soit pour des causes physiologiques, soit sous la pression sociale, soit même par intérêt religieux afin de s'assurer des offrandes après la mort, soit par intérêt tout court afin d'augmenter leur richesse. Peu de grands polygames. Encore ceux-ci ne font-ils pas figure de grands débauchés, mais de grands patrons. La polygamie n'est pas faite pour spiritualiser les mœurs; elle propage par contre les maladies, diminue le nombre des naissances. Elle est sur ce point d'autant plus désastreuse, qu'elle est plus grande. Le village dans la tribu est comme une sorte de fraternité.

La vie religieuse des indigènes atteint toutes leurs activités; pour eux naturel et surnaturel sont mêlés. Le noir du Cameroun croit à une Divinité suprême : *N'Yambé* chez les Bakoko, *Zamba* chez les Ewondo... Créateur des hommes et des génies, très haut, au-dessus des humains. Les âmes des défunts survivent. Il faut nourrir celles qui sont libres et pénitentes. Le monde invisible est pour le noir plus actif que le monde visible. Il y a dans le monde et dans les êtres des spontanéités cachées. On ne rend aucun culte au Dieu suprême, mais aux esprits et aux mânes; ce culte est essentiellement familial. Les rites de la circoncision et ceux des funérailles sont les plus importants. De nombreux interdits enserrent la vie des indigènes, mais tous ces *eki* sont d'origine religieuse. Il n'y a pas d'autre morale que les prescriptions religieuses. Le rôle des fétiches et de féticheurs est considérable. Ce dernier est un médecin, un expert en justice, un devin, un législateur. Il jouit d'une grande autorité.

La psychologie du noir révèle en son esprit une logique particulière. Il est fort inattentif. Il sait peu abstraire et rai-

sonner; il exagère la valeur des analogies, est peu perméable à l'expérience et croit aux « participations ». Dans son action, il est incapable de refréner ses désirs, de se fixer, il a la bougeotte. Sa fatuité est bien connue, comme aussi sa générosité et sa confiance. Sa moralité intentionnelle est meilleure que ses actes. « Obscurément les noirs aspirent à un inconnu qui les dépasse. Hommes de désirs, ils désirent n'importe quoi. Hommes instables, ils ne cherchent qu'à être changés. Hommes vaniteux, ils croient que ce leur sera demain possible. Hommes généreux, ils y aspirent avec hâte. Hommes confiants, ils s'imaginent que cet avenir se réalisera par nous » (p. 101).

Voici justement l'action des Blancs, multiple dans le passé : le Cameroun nouveau doit aux Espagnols, puis aux Allemands et aux Anglais quelque chose de sa physionomie actuelle. Mais l'action des Français y est particulièrement remarquable. Des entreprises privées, à but utilitaire, se sont attachées à l'exploitation du caoutchouc et du bois de construction; par l'emploi de la main-d'œuvre indigène elles ont exercé une influence sur l'état et les dispositions des noirs... Mais ce sont les Missions qui ont vraiment agi sur le pays et de façon profonde. Sur le million d'habitants de la forêt, on compte près de cinq cent mille chrétiens et catéchumènes. Les missions protestantes, américaines et françaises, comptent environ 150.000 chrétiens ou catéchumènes. Les Missions catholiques ont pris une expansion remarquable, surtout celles des PP. du Saint-Esprit qui se trouvent exercer l'apostolat dans un milieu moins fermé que celui qui est attribué aux prêtres du Sacré-Cœur. Les PP. du Saint-Esprit ont deux vicariats, celui de *Yaoundé* : un évêque et son coadjuteur, 35 pères, 9 frères européens, 20 sœurs européennes, 1446 catéchistes, 143 moniteurs, 158.325 catholiques, 81.970 catéchumènes. Le vicariat de *Douala* compte un évêque, 22 pères, 9 frères européens, 12 sœurs européennes, 1099 catéchistes, 86 moniteurs, 75.000 catholiques, 59.793 catéchumènes, soit 374.000 noirs plus

ou moins christianisés et un prêtre pour 6500 fidèles, ou demi-fidèles, et un catéchiste pour 150. Les établissements ont pour centre l'église (les églises sont construites en matériaux primitifs et fort variées de dimension), à côté se trouvent le presbytère et l'école. Chacune de ces vingt missions dessert cinquante ou cent postes. Tout y est bâti en matériaux peu solides.

M. Wilbois décrit, avec une verve admirative et justifiée certes, les missionnaires, leurs évêques, généreux, rayonnants de vie intérieure et d'activité; les confessions de huit, dix et douze heures dans les missions denses, les veilles de fêtes; les courses aux cinquante postes, dans un rayon de cinquante ou soixante kilomètres, le travail des frères, des sœurs, des catéchistes, du clergé indigène dont la préparation est en cours. Après le passage dans l'école préparatoire, le petit séminaire, le grand séminaire où se développeront leur éducation et leur piété, les futurs prêtres resteront pendant quelques années à côté du spiritain. Des aspirations d'ascétisme et de vie parfaite se manifestent au cours de ces années vraiment édifiantes et dignes de nos meilleurs noviciats.

Les sacrements sont administrés, il va sans dire, au Cameroun, comme dans l'Église universelle. Notons que pour le baptême on exige au moins deux années de catéchuménat. Pour le mariage, dans ce milieu où la polygamie et la servitude de la femme rendent difficiles le mariage catholique, les Pères ont institué le *sixa* ou œuvre des fiancées. Toute femme qui va se marier à l'église passe par le *sixa*. C'est, sous la haute direction d'un père et de sœurs de race blanche, une sorte de vie conventuelle où l'on apprend la doctrine et où l'on vit chrétiennement, une sorte d'école du mariage chrétien, sous forme de cours d'adultes. On y demeure, suivant les cas, un mois, six mois et même plus. Ces *sixa* réunissent des jeunes filles, des femmes qui ont été dans le mariage païen, des veuves chrétiennes ayant un fiancé, des jeunes filles qui ont été la deuxième femme d'un chrétien, marié à l'église. On le voit, cette institution est

adaptée au relèvement moral d'un pays où sévit la polygamie. La grande majorité des chrétiens fait ses Pâques. Dans la mission la plus favorisée, on communie en moyenne tous les quinze jours, et dans les autres, tous les mois. La ferveur est vive et les fidèles font de grands sacrifices pour assister, malgré les distances, à la messe hebdomadaire... Ils ne sont pas cependant des chrétiens parfaits. Mais la proportion des misères n'est pas plus grande chez eux que dans nos chrétientés d'Europe. Le développement des missions au Cameroun a été extraordinairement rapide. Les débuts ont été lents, les Pallotins avaient commencé par fonder des écoles. Après la guerre on a fait de l'apostolat pur. Les conversions se sont multipliées. En sept années, dans une région déjà très christianisée, le nombre des chrétiens a plus que doublé. Ces chrétiens, dans des églises trop petites, chantent des traductions bantou de nos cantiques.

Leur sincérité ne fait pas de doute. Ils ont trouvé dans l'Église, son dogme et sa morale, ce qui répond aux aspirations de l'âme humaine. Restent-ils païens dans leur vie privée? Certes les chrétiens noirs ne valent pas mieux que les chrétiens blancs; ils ont leurs faiblesses, mais quelle générosité dans le sacrifice, la mortification, la pénitence, même chez les chrétiens nouveaux! L'Église interdit la polygamie. Le jeune chrétien peut se constituer un foyer monogame, mais, s'il est fils de païen polygame, il lui est difficile de refuser les femmes de son père défunt. Cette crise ne se présentera plus dans quelques générations de chrétiens, quand la polygamie sera sortie des mœurs. Déjà la condition de la femme commence à se relever. Une confrérie des *cinq plaies* réunit des chrétiens qui prêtent devant Dieu le serment, durant un temps déterminé, de ne pas commettre le péché d'action contre la chasteté et de ne prendre, pour le mariage, de toute femme dépendant d'eux, aucune dot. Le groupe compte des adeptes dans toutes les missions; rien qu'à Yaoundé ils sont cinq cents. Quand une race peut tirer de soi une élite si nombreuse, il serait téméraire de fixer une limite à son ascension.

La place nous manque pour décrire ce que fait l'administration française dans son mandat : Des routes ont été créées; en 1922 il existait moins de 400 kilomètres de routes; on en mesure 4332 plus 1514 kilomètres de pistes aménagées. Des écoles supérieures, régionales, professionnelles, ont été organisées. Elles sont utiles; mais seules les écoles de missionnaires pénètrent dans la brousse. La maladie du sommeil a été enrayée, grâce aux procédés du docteur Jamot, auquel il faut rendre un hommage mérité. La prospection va dépister la contamination, et une douzaine d'hôpitaux généraux et des infirmeries de brousse complètent la mission d'hygiène de l'administration. La politique de la France au Cameroun est une politique de collaboration avec les indigènes; elle comporte le respect de la plupart de leurs coutumes. Cela présente quelques inconvénients dans un pays qui devient en bonne proportion chrétien, surtout en ce qui concerne la législation matrimoniale. On attend un statut chrétien, pour les chrétiens. Il suffirait pour changer bien des choses que le gouvernement admît la conversion comme motif de divorce. L'Église et l'administration ne peuvent s'ignorer. « Le colonial doit être un missionnaire laïc ou religieux suivant ses aspirations, hors de là pas de travail utile », a dit un gouverneur. Il est vrai, mais c'est dans une réciprocité de confiance que les deux missionnaires doivent prendre leurs grandes décisions. L'œuvre de la France au Cameroun comporte de part et d'autre cette entente.

Telle est en bref la conclusion de ce grand et beau livre, dont l'objectivité ne diminue en rien l'optimisme généreux et les perspectives d'avenir.

Mgr A. Bros.

QUELQUES LIVRES

Les Soviets dans les affaires mondiales [1]

Cet énorme volume — 765 pages in-8° — est l'œuvre d'un de ces ingénieurs américains qui envisagent avec sympathie l'U.R.S.S., pays où la technique s'élève à la hauteur d'une religion. Ce technicien, M. Louis Fischer, connaît parfaitement — il faut lui rendre cette justice — l'évolution intérieure et extérieure de la République des Soviets.

Son ouvrage — qui est, si je ne me trompe, une des premières études d'ensemble sur la question — est très solide et parfaitement documenté. Il fait évidemment bénéficier les Soviets d'un préjugé favorable ; mais cette bienveillance n'empêche pas une certaine critique.

Pour tous ceux qui s'occupent de questions missionnaires, la lecture d'un tel livre — si indigeste qu'il soit — est une quasi-nécessité. On y trouve des renseignements de première main sur les relations turco-russes, sur la rivalité des impérialismes russes et anglais en Asie, sur l'action de Moscou dans la révolution chinoise, sur le problème russo-japonais et la crise mandchoue.

Ce qui est frappant et ce que l'auteur met loyalement en lumière, c'est l'hérédité qui rattache la politique bolcheviste à la politique tsariste. Tout en rénovant à sa manière les conceptions politiques et sociales de la Russie, le bolchevisme se propose, *materialiter*, des visées identiques à celles du défunt empire. On peut même dire que le bolchevisme attache encore plus d'importance que le tsarisme à la conquête de l'Asie. Comme les routes lui sont barrées en Europe, il se retourne vers le continent asiatique ; et il dispose de moyens de propagande infiniment plus puissants que tous ceux dont a jamais joui l'empire des tsars.

(1) Louis Fischer : *Les Soviets dans les affaires mondiales*. Traduit de l'anglais par S. J. Baron et Paul Nizan. Librairie Gallimard, Paris (Les Documents bleus).

La bonne Terre [1]

Je signale, au passage, ce roman, espérant revenir sur l'œuvre de Pearl Buclz, dans une étude d'ensemble. Mais il fallait indiquer au public français cette production récente de *Mother Earth*, fiction qui, au dire des sinologues et des Chinois eux-mêmes, introduit à la connaissance conscrite de la Chine mieux que beaucoup d'exposés prétendus scientifiques.

Pearl Buclz, fille d'un pasteur missionnaire, a vécu, dès son enfance, dans l'intimité des Chinois — on devine, à travers son livre, qu'elle s'est complètement assimilée à eux, qu'elle vénère leur antique culture et qu'elle les aime. Avant leur publication, ses œuvres sont toujours soumises à la critique des lettrés chinois.

On ne résume pas cette variété du roman fleuve. C'est la vie d'une famille de paysans chinois, avec ses humbles bonheurs : mariages, naissances, fêtes villageoises; avec ses terribles calamités : inondations, sécheresses, famines, émigrations forcées, passage des soldats et des bandits; avec ses caractéristiques, étranges à nos yeux occidentaux : structure patriarcale, pitié filiale poussée à l'extrême, situation à la fois inférieure et privilégiée de la femme, lutte de la monogamie et de la polygamie; avec ses difficultés actuelles : évolution trop rapide qui brouille les formes sociales, opposition ouverte ou sourde des anciens et des jeunes.

Mais l'image centrale, qu'on aperçoit de toutes les masures, le décor immuable, toujours présent même dans les analyses psychologiques les plus subtiles, c'est la terre chinoise, la bonne terre plate, tour à tour inondée et desséchée. Son odeur pénétrante envahit les maisons, s'attache aux habits, imprègne les personnages. La terre à laquelle le paysan ne cesse de rêver; la terre qui, par le désir, meut toutes ses actions. Et, par là, le paysan chinois apparaît bien comme le frère de tous les paysans du monde.

La « manière » de Pearl Buclz est très personnelle, très anglaise et très chinoise tout ensemble. A certains moments, on a l'impression de lire une traduction de roman chinois.

JOSEPH FOLLIET.

(1) PEARL BUCLZ : *La bonne Terre*. Roman. Payot, Paris.

Une conversion de Gandhi

Par un message du 7 avril, Ghandi vient d'inviter ses disciples à suspendre la « résistance passive » ; quelques jours auparavant, il avait préconisé la formation d'une opposition parlementaire. Voici le texte de son deuxième document, qui semble appelé à jouer un rôle important dans la politique indienne, et qui nous paraît aussi bien caractériser le style et la mystique de son auteur :

Durant la semaine non officielle de conférences, à Poona, en juillet dernier, j'avais établi que, bien que plusieurs résistances civiles individuelles dussent être bien accueillies, une seule suffisait pour maintenir vivant le message du *satyagraha* (non-violence). Maintenant, après maintes recherches de cœur, je suis arrivé à la conclusion que, dans les circonstances présentes, un seul homme — moi-même et non pas un autre — doit pour l'instant porter la responsabilité de la résistance civile si elle doit réussir comme moyen de réaliser le *yurna swaraj* (indépendance complète).

Je sens que les masses n'ont pas reçu le message complet du *satyagraha*, à cause de son adultération dans le processus de transmission. Il m'est devenu clair que les instruments spirituels souffrent dans leur puissance quand leur usage est enseigné par des intermédiaires non spirituels. Les messages spirituels se propagent d'eux-mêmes. La réaction des masses pendant le tour du *Harijan* (en faveur des parias) a été la dernière illustration de ce que je veux dire. La réponse splendide des masses a été spontanée. Les propagandistes eux-mêmes furent stupéfaits de voir l'assistance et la ferveur de vastes masses qu'ils n'avaient jamais atteintes.

Le *satyagraha* est une arme purement spirituelle. Il peut être utilisé pour ce qui peut apparaître comme un but mondain et par des hommes qui ne comprennent pas sa spiritualité, pourvu que le directeur sache que l'arme est spirituelle. N'importe qui ne peut pas se servir d'instruments chirurgicaux. Mais bien des gens peuvent s'en servir, s'il y a un expert derrière eux pour diriger leur usage.

Je prétends être, en devenir, un expert du *satyagraha*. J'ai besoin d'être beaucoup plus prudent que l'expert en chirurgie qui est complètement maître de sa science. Je suis encore un humble chercheur. La nature même de cette science, le *satyagraha*, empêche l'étudiant de voir plus que l'étape venant immédiatement devant lui.

L'introspection, hâtée par des conversations avec les résidents de l'*Ashran* (communauté fondée par Ghandi), m'a mené à la conclusion que je dois aviser tous les Congressistes de suspendre la résistance civile en faveur du *Swaraj*, pour autant que l'on distingue cette cause des griefs particuliers. Ils doivent me laisser cette résistance à moi seul. Elle doit n'être reprise par d'autres, ma vie durant, que sous ma direction, à moins que ne surgisse quelqu'un prétendant connaître cette science mieux que moi.

Je donne cette opinion comme auteur et initiateur du *satyagraha*. A partir de maintenant, en conséquence, tous ceux qui ont été poussés à la résistance civile en vue du *swaraj* sur mes conseils, — soit donnés directement, soit présumés indirectement, — sont priés de renoncer à la résistance civile. Je suis tout à fait convaincu que c'est la meilleure ligne de conduite dans l'intérêt de la lutte de l'Inde pour la liberté.

Je suis mortellement sérieux lorsque je pense à cette arme, la plus grande de toutes celles qui sont à la disposition de l'humanité. Nous soutenons que le *satyagraha* est un substitut complet pour la violence et la guerre. Il est destiné, par conséquent, à toucher les cœurs des soi-

disant terroristes et aussi ceux des gouvernants qui cherchent à extirper les terroristes en émasculant toute la nation. La résistance civile incolore de plusieurs, si grands qu'en aient été les résultats, n'a touché ni les cœurs des terroristes ni ceux des gouvernants en tant que classe. Le *satyagraha* sans adultération doit toucher les cœurs des uns et des autres. Pour établir le bien-fondé de cette affirmation, le *satyagraha* doit être limité à une seule personne qualifiée. L'expérience n'a jamais été faite. Elle doit l'être maintenant.

Il faut mettre le lecteur en garde contre une confusion du *satyagraha* et de la simple résistance civile. Le *satyagraha* comprend beaucoup plus que la résistance civile. Il signifie une recherche infatigable de la vérité et le pouvoir qu'une telle recherche donne au chercheur. La recherche peut être seulement poursuivie par des moyens strictement non violents.

Qu'est-ce que les adhérents de la résistance civile seront donc libres de faire s'ils veulent être prêts à l'appel, d'où qu'il vienne? Ils doivent apprendre l'art et la beauté de l'abnégation et de la pauvreté volontaire. Ils doivent s'engager dans des activités constructrices de nation — la diffusion du *khaddar* par la filature ou le tissage manuels et personnels, l'accroissement de l'unité des cœurs, dans la communauté, par une conduite personnelle irréprochable envers autrui dans chaque démarche de la vie, le bannissement de l'intouchabilité sous chaque aspect et sous chaque forme dans la personne même de chacun, la diffusion de l'abstinence totale des boissons intoxicantes et des drogues, par le contact personnel avec les faits et gestes individuels, et par la culture de la pureté personnelle.

Tels sont les services qui assurent le maintien sur l'échelle de l'homme pauvre. Ceux pour qui l'échelle de l'homme pauvre n'est pas réalisable doivent trouver place dans de petites industries, mal organisées, mais d'importance nationale, qui donneront une meilleure rétribution. Comprenons bien que la résistance civile est pour ceux

qui savent et accomplissent le devoir d'obéissance volontaire à la loi et à l'autorité.

Il n'est guère nécessaire de dire qu'en publiant cette déclaration je n'usurpe en rien la fonction du Congrès. La mienne est simplement de conseiller ceux qui regardent vers moi pour les guider en matière de *satyagraha.*

En d'autres termes, l'activité de Ghandi reste avant tout religieuse; à ses yeux, les résultats matériels n'importent guère : ce qu'il veut, c'est changer les âmes. La politique n'est pour lui qu'un moyen de populariser sa doctrine de non-violence. Et, comme elle semble mal comprise, il n'hésite pas à faire machine en arrière : le salut des parias, la lutte contre l'immoralité, pour la charité, pour la pauvreté volontaire, cela suffira bien à l'activité des siens. Quant au parti congressiste, il devra rentrer aussi dans la légalité et se présenter aux Chambres, qu'il avait quittées en 1930. Ainsi le point final serait mis — s'il y a jamais un point final — à la grande querelle qui fit tant couler d'encre il y a quelques années. Reste à savoir si Ghandi sera suivi. La gauche du parti fait grise mine à sa nouvelle attitude; la droite, au contraire, le soutient; il semble bien que de toute façon le péril révolutionnaire s'éloigne des Indes, quoique le gouvernement puisse rencontrer un nombre accru de difficultés sur le terrain parlementaire.

AUGUSTE VIATTE.

LES LETTRES

H. GILLET. *Les enfances d'Alain-Fournier.*

« Au-dessus de ma vie enfantine, de délicieuses choses inconnues passaient. »
ALAIN-FOURNIER.

LE BRETON-GRANDMAISON. *Un moraliste aux armées du Roi.*

Le marquis de Vauvenargues.

GILBERT BRANGUES. *Chronique musicale.*

Strawinsky 1934.

M. BORDERIE. *Quelques livres.*

Les enfances d'Alain-Fournier [1]

« Au-dessus de ma vie enfantine de délicieuses choses inconnues passaient. »

ALAIN-FOURNIER.

I

A une vingtaine de kilomètres de Saint-Amand-Montrond, juste aux confins du département du Cher, mais dans un pays qui n'est déjà plus le Berry, ce n'est qu'un village pareil à bien des villages de France : une grande rue, une place, un communal où l'étranger qui passe fait s'enfuir des volailles effarouchées, une vieille petite église au clocher d'ardoises étrange avec son coq de travers, son renflement bulbeux et ses petites lucarnes semblables à des yeux clignotants ; plusieurs auberges, d'obscures boutiques et, près d'un quartier bizarre qu'on appelle les Petits-Coins, une sorte de butte herbeuse nommée le tumulus dont l'origine fera discuter longtemps encore les érudits locaux. Derrière les maisons des jardins, derrière

(1) On s'étonnera peut-être de rencontrer dans ces pages — prélude d'un livre plus considérable et qu'on espère pouvoir bientôt donner au public — un petit nombre de citations en italiques qu'on ne retrouvera ni dans le *Grand Meaulnes*, ni dans *Miracles*, ni dans les diverses *Correspondances*. Elles ont été en effet empruntées à des brouillons inédits d'Alain-Fournier que nous devons à l'obligeance de Mme Isabelle Rivière d'avoir pu consulter et dont elle a bien voulu nous autoriser à faire usage. Qu'elle en soit ici très profondément remerciée. — H. G.

les jardins la campagne : prairie d'herbe haute, champs, haies vertes, arbres qui cachent des fermes basses au toit de tuiles ; et des pentes juste assez ondulées pour donner à l'âme les mélancolies nécessaires et lui rappeler qu'il existe, désirables et tout proches, des ailleurs.

Et sur tout cela un nom qui a l'harmonie d'un beau visage dont les traits graves s'éclaireraient tout à coup du plus lumineux et du plus sûr des sourires : Épineuil-le-Fleuriel.

***

Pourtant, à ne juger qu'avec une exactitude toute humaine, ce n'est pas là qu'*Il* est né ; le registre d'état-civil qui porte, à la date du 30 octobre 1886, les noms et prénoms d'Henri-Alban Fournier, nous devrons le chercher à l'autre bout du département, à la Chapelle-d'Angillon. L'endroit n'est point sans gravité ni sans grandeur : viennent s'y joindre, en une harmonie sérieuse, les dernières inclinaisons du Sancerrois, les hêtraies d'une haute forêt voisine et les grands horizons de Sologne, verts, bleus ou sombres, suivant les heures, comme la mer. La maison natale existe toujours, un peu à l'écart de la grande route droite de Bourges à Gien, à gauche quand on se dirige sur Aubigny ; mais l'extérieur en a été modifié et peut-être sans beaucoup de bonheur. Alors elle était vraiment campagnarde : un seul étage, comme à la plupart des maisons de Sologne, mais au-dessus des deux fenêtres et de la porte ourlée de briques une vigne vierge dessinait comme un sourcil bienveillant de verdure. La petite grille, devant le minuscule jardin, n'existait pas encore ; à sa place un mur bas sur lequel on pouvait s'appuyer sans peine et qu'on pouvait franchir, d'un bond, sans peine aussi ; couvert d'un régiment de pots de fleurs, héliotropes et résédas surtout, il était coupé en

son milieu par une barrière à claire-voie par où l'on gagnait la route ; mais il fallait auparavant passer sur un petit pont de planches jeté sur un rigole d'eau vive qui courait le long des maisons alignées côte à côte *comme autant de barques amarrées dans le calme du soir.* Aujourd'hui le petit pont n'est plus, ni la rigole, ni le mur bas...

*
* *

Dans la maison solognote vivaient les grands-parents Barthe. Le grand-père, ancien gendarme, était du Midi, d'un Midi aimable et fin, puisqu'il était de l'Albigeois. Il avait encore là-bas un parent, chanoine, noble, et qui portait un beau nom sonore à double particule qu'il songea, paraît-il, à léguer par adoption au petit Henri. La grand'mère Barthe était de Sury-ès-Bois, petite commune de l'arrondissement de Sancerre, dans le canton de Vailly-sur-Sauldre qu'on appelle en Berry le Pays Fort. Active et gaie, de franc parler et de répliques faciles, on nous a dit qu'elle aimait, le soir venu, et sa besogne terminée, courir, revêtue de sa cape, les maisons d'alentour pour conter de belles histoires aux enfants, et il nous plairait que ce ne fût pas là une légende.

Les Barthe avaient fait suivre à leur fille unique les cours de l'école libre d'Aubigny-sur-Nère. Une Berrichonne qui, un peu moins âgée que Mlle Barthe, fréquenta la même école, se souvient encore de cette jeune aînée, très intelligente, qui récitait fort bien et aimait à organiser aux récréations avec ses camarades, grandes et petites, de puériles représentations théâtrales sur des thèmes qu'elle inventait elle-même sans se lasser ; rien que des drames d'ailleurs. Une vraie maman de Grand Meaulnes déjà... Son brevet passé, elle enseigna quelque temps à l'école où elle avait été élève, pas très longtemps, car elle

fut bientôt demandée en mariage par un jeune instituteur dont la famille habitait Nançay, gros bourg de Sologne situé à environ vingt kilomètres de La Chapelle, entre Salbris et Neuvy-sur-Barangeon, dans une région qui, avant l'invention de l'automobile, était invraisemblablement à l'écart des voies de communications. M. Fournier enseignait alors (il débutait) au hameau du Gué-de-la-Pierre, dans la commune d'Ennordres. C'est dans ce hameau *si petit qu'il est enfermé avec la place publique dans une haie d'aubépine* que les deux jeunes gens passèrent les premiers temps de leur mariage. Assez rapidement du reste ils quittèrent la Sologne pour venir habiter Marçais, près de Saint-Amand. A la rentrée d'octobre 1891 ils échangèrent ce poste contre celui, plus agréable, d'Épineuil-le-Fleuriel. Outre Henri, il leur était né, dans l'intervalle, une fille Isabelle, qui avait alors deux ans.

*
* *

Il est probable qu'une voiture paysanne vint les chercher à la gare de Vallon-en-Sully, à trois kilomètres de là. Pour y arriver ils avaient pris la ligne de Bourges à Montluçon qui, sur presque tout son parcours, épouse fidèlement les courbes de la vallée du Cher, spacieuse et mesurée pourtant et, souple, jetée comme un bras fraternel entre les plaines de la Champagne berrichonne et les avant-monts du Bourbonnais. En haut de la côte des Riaudes, à l'endroit où s'élève une borne plus haute que les autres qui marque la limite des deux départements, le cheval ralentit le pas et les voyageurs purent apercevoir, au-delà des arbres qui bordaient alors la route, le paysage qui les entourait. A gauche, une pente à peine sensible semblait dormir, puis se relevait dans des lointains bleutés jusqu'à une modeste hauteur sur laquelle pointait, à

des lieues semblait-il, un clocher très mince (était-ce un clocher ou un arbre?) à peine visible et qui semblait bleu lui aussi. A droite, la vallée du Cher se prolongeait — on aurait dit — à l'infini, mais la rivière se devinait seulement sous de grands peupliers, et cela rendait la vallée plus mystérieuse, comme aussi, sur l'autre rive, les collines, pas très hautes, qui se dressaient verticales et devaient, à l'enfant qui n'avait jamais vu de montagnes, paraître des rochers abrupts. Sur l'une d'elles, un château rougeâtre, flanqué d'une sorte de donjon, au milieu de sapins noirs et serrés entre eux comme des sentinelles, faisait rêver à des histoires de veillées. La côte franchie, le paysage changea. On perdit de vue la vallée. Des toits se montrèrent dans la verdure ; sur la gauche quelques maisons basses, rangées de guingois, saluèrent de leurs fleurs éclatantes les nouveaux venus. Puis, après un pont sur une rivière dormante, un ruisseau plutôt, la voiture passa sous le couvert de grands beaux arbres disparus aujourd'hui et, après avoir longé un mur très bas où s'appuyait une grille, s'arrêta devant un portail de fer qui grinça rouillé quand on l'ouvrit.

Et c'est alors que commença le monde d'Alain-Fournier.

II

Tout existe dans ce monde et tout y est merveille par cela même que cela est. Tout existe et d'abord les heures, chacune avec sa marque mystérieuse qui la fait irremplaçable, unique. Heure du réveil matinal dans la mansarde où l'enfant a dormi. Mansarde banale, prise sur les greniers ; on ne sait pourquoi on lui a refusé le luxe d'une fenêtre pareille à celles de ses voisines, les chambres inhabitées d'adjoints. Il y fait toujours froid, même l'été, et

sans doute Mme Fournier ne s'est-elle résignée qu'avec peine à y loger son fils ; mais l'appartement est si petit en bas ! Et puis qu'importent le froid, la porte qui ferme mal et la solitude des combles, puisque ainsi, par un rare privilège, Henri règne sur un *chez lui*, miraculeux royaume auquel il peut donner toutes les formes, puisque les hommes n'y sont pas ; domaine plus riche d'être plus précaire, plus rempli de présences d'être plus isolé, où rien n'empêche de supposer qu'on est dans une île déserte ou qu'on vogue à l'aventure sur un vaisseau entouré de nuit...

Heure où il descend par l'escalier raide qui mène directement dans la cuisine étroite et sombre ; et souvent, accoudé à la rampe, il regarde sa mère faire les gestes rituels des mères pauvres et très occupées quand elles s'affairent auprès d'un fourneau rétif dont le feu ne veut pas prendre... Heure où dans la cour apparaissent les premiers écoliers. Certains viennent de loin et, quand ils arrivent l'hiver, ils sont *tout éblouis encore d'avoir traversé des paysages de givre, d'avoir vu les étangs glacés, les taillis où les lièvres détalent.* Ils jouent avant la classe, mais le décor de leurs jeux s'est bien modifié, et François Seurel ne reconnaîtrait plus maintenant la cour du Grand Meaulnes qu'avec les yeux de l'âme. Les jasmins et les lilas sont morts qui couvraient la grille en marge de la route, les plantes grimpantes, roses et capucines, qui vêtaient la façade ont disparu sous une main éprise de symétrie, et le hangar a perdu sa vigne vierge. Seul a vieilli sans grandir, au milieu de l'espace vide, un arbre triste et poussiéreux. Mais les salles de classes n'ont pas dû beaucoup changer, avec leurs grandes baies, leur mobilier noirci, le bureau du maître, le gros poêle, les étagères où voisinent les mesures de capacité, les volumes, le globe terrestre et tout l'humble matériel nécessaire aux

leçons de choses. Aux murs c'était sans doute, comme aujourd'hui, des cartes fatiguées, des tableaux coloriés qui évoquaient des saisons rigoureusement précises (les mêmes qu'on recherche vainement plus tard dans la vie), des paysages aussi — vrais fourre-tout géographiques, où l'on voyait un train minuscule passer à toute vitesse sur un viaduc, au pied d'un volcan, non loin d'un golfe où se hâtait un paquebot —, un plan du département du Cher, un du canton de Saulzais-le-Potier, un de la commune d'Épineuil, et près du tableau, avec ses accolades régulières, ses traits soigneusement tirés et ses petites mailles de souricière, tel en un mot qu'il le fallait pour satisfaire l'inspecteur le plus difficile : l'emploi du temps.

* * *

Rien de plus qu'une petite école de campagne, et rien de plus que des heures de classe qui s'écoulent régulières et monotones, troublées seulement de temps à autre par des chuchotements, de petits cris vite étouffés, des appels à l'instituteur et des bruits de sabots qui raclent le plancher. Nous aimons supposer qu'Henri Fournier, bon élève, dut faire comme les vrais bons élèves : travailler beaucoup sans trop de peine, s'ennuyer assez aussi, bavarder parfois, parfois tracer sur son buvard des croquis de navires ou de labyrinthes mystérieux, et bien souvent, tout en écoutant les paroles du maître, voyager sans mot dire ailleurs. Quels beaux voyages il fait sur les tableaux des saisons, sur les cartes géographiques, sur les plans de la commune et du canton où il se trace des itinéraires enchantés ! Souvent aussi il se redresse un peu sur son banc, et son regard, franchissant la fenêtre, rattrape le jardin, dépasse la haie de sureaux et remonte la pente au-delà de la rivière. Il y a là-bas, comme perdue dans le

lointain, une petite ferme au toit rouge ; à certaines heures, on en voit sortir une carriole de paysan qui s'en va on ne sait où, très loin évidemment vers quelque château au nom étrange, comme Les Loges, ou quelque hameau perdu où il ne passe jamais personne que le facteur, le boulanger et l'épicier ambulant.

***

Heures bienvenues des récréations. Henri Fournier n'a rien d'un enfant chlorotique. « *J'ai toujours aimé les jeux violents* », écrivait-il plus tard. C'est lui d'habitude qui mène les parties. Tous ces petits paysans dont il nous a transmis les noms à peine transposés dans son livre, les Coffin, les Delage, les Roy, les Mouchebœuf, les Delouche, bien d'autres encore dont nous lisons les noms sur le monument aux morts de la commune, deviennent, sans autres récriminations que celles des inévitables jaloux, les vassaux temporaires de ce petit seigneur robuste et bon compagnon qui sait parler avec assurance, animer une partie bruyante et expliquer les choses difficiles, puisqu'il est le fils du maître d'école. Et ce sont des jeux violents, les barres, la course, et aussi ces tournois étranges et brutaux où deux gamins, montés chacun sur le dos d'un camarade, cherchent à se désarçonner mutuellement avec leurs cache-nez qui tournoient.

***

Le soir venu, les écoliers envolés, les deux balayeurs désignés par roulement partis, les heures les plus belles de la journée commencent. L'hiver on veille dans la grande salle à manger dont le père a clos les volets de bois. Tout Épineuil semble déjà dormir et, dans le silence

qui pèse, seuls se font entendre les aboiements des chiens de la ferme voisine ou les pas d'un paysan attardé qui résonnent puis décroissent sur le chemin givré. De temps en temps la porte qui donne sur la route grince. On entend *un bruit de sabots claquant ou s'essuyant sur le seuil, parfois un chuchotement comme de personnes qui se concertent avant d'entrer.* Émotion insupportable et délicieuse! Est-ce un bohémien qui va apparaître, haillonneux et insolent, ou un voyageur inconnu venu de très loin, avec dans son regard le reflet des pays étranges qu'il a traversés? On frappe. Ce ne sont que les institutrices qui font de beaux saluts avec des gestes doux, ou quelque notable du village cérémonieux et taciturne qui s'assoit après s'être fait beaucoup prier et raconte d'interminables histoires du pays en des phrases qu'il a peine à finir et qu'il ne veut pourtant pas qu'on termine pour lui... Aussi la porte ne s'est pas ouverte sur la merveille, mais sur des gens qui pourraient être merveilleux (tout le monde peut être merveilleux!) et qui ne veulent pas l'être, sans doute par paresse ou par manque de confiance et de courage, et qui n'apportent à l'enfant que la déception quotidienne des attitudes immuables et des mots connus. Malgré tout il s'intéresse à ces présences. Toutes les vies ne sont-elles pas rares et belles puisqu'elles sont? Et qu'importe la médiocrité de l'acteur si le drame qu'il joue à son insu est admirable dans sa singularité? Pareil à l'enfant du boulanger de Brûlon qui lui rendit un jour, beaucoup plus tard, *son mal d'indifférence plus douloureux encore, il suit son étrange pensée tout en recueillant avidement ce qui se dit, et cela fait un mélange qui le passionne et qui le désespère*; et il recommence à tourner les pages d'un tome du *Petit Français Illustré* qu'on lui a prêté et à s'émouvoir au récit des aventures de Willie, l'écolier anglais dont il ne sait s'il doit trouver ridicule ou désira-

ble le bizarre haut-de-forme, la veste étroite et le pantalon solennel.

***

Il est des heures encore plus belles. Les beaux jours sont venus. Dans la vaste salle de classe M. Fournier, j'allais écrire M. Seurel, fait étude à quelques élèves qui ne rentreront chez eux que leurs devoirs terminés. Henri s'est joint à ses camarades. Et voici que par les grandes baies laissées ouvertes, entrent *avec les branches de pommiers tout le soleil doux et tiède de cinq heures, toute la bonne odeur de terre bêchée.* Dans une allée bordée de fraisiers, il aperçoit qui se promènent, abritées sous leur ombrelle, sa mère et deux ou trois dames de village en visite. (Car dans Épineuil, monde complet, on se fait des visites.) Elles parlent, elles doivent se dire des choses rares, leur pas sur le sable *craque comme de la soie*, et parfois leur ombrelle blanche fait s'effeuiller un pommier en fleurs. Près d'elles, dans les sentes, courent des petites filles dont les cris se prolongent comme des appels. Sont-elles jolies? Il ne le sait; mais il sait bien qu'elles sont merveilleuses et que, plus encore que les dames, elles apportent avec elles un monde. Et, dans la soirée *toute de lumière et de pureté*, associant étroitement dans un même paysage le charme du jardin et la grâce de ses petites compagnes, l'enfant croit presque que s'il se retournait tout à l'heure, il découvrirait, venue derrière lui sans qu'il y prît garde, l'une des fillettes : Marie, Françoise, Jenny ou Annette, lisant par-dessus son épaule le devoir commencé. Et cela aurait été tout naturel; tout naturel parce que cela avait déjà été, il en avait le souvenir *direct*, dans une autre existence qu'il sentait très proche encore et que peut-être, en s'y appliquant de toutes ses forces, il retrouverait un jour s'il en était digne.

***

Les cris des camarades, les visites du soir, les appels des petites filles, tout cela s'est éteint. L'été aussi ont disparu les accords du piano quand sa jeune maman joue dans la chambre rouge, la chambre-salon, et qu'il écoute, le cœur battant d'une émotion qui lui donne un peu la fièvre, immobile dans le jardin. C'est l'heure de regagner la mansarde amarrée dans le silence des combles et de se coucher dans le lit de fer pour la navigation mystérieuse qui recommence chaque nuit. Parfois la lune qui se glisse amicale par la tabatière assiste au départ. Par la pensée Henri suit ses rayons qui baignent le jardin et *descendent la grande allée de sable* pour rejoindre là-bas la rivière endormie. Et, peu à peu il se laisse aller au sommeil en songeant que peut-être il s'éveillera cette nuit encore au milieu *d'une longue pièce verte aux tentures pareilles à des feuillages,* comme lors d'un rêve qu'il a fait un jour et dont il ne sait plus très bien si c'était un rêve ou quelque suprême et effrayante réalité.

III

Ce monde merveilleux a des annexes. Dans l'école même, c'est, à droite des classes, au fond de la puérile salle de mairie, le cabinet des archives *plein de mouches mortes, d'affiches claquant au vent.* On y voit encore, non loin des grands cartons qui renferment le plan cadastral de la commune, une bascule semblable à celle où s'asseyaient Henri et Isabelle pour lire auprès de la fenêtre, tant qu'il subsistait un reste de jour... C'est aussi le hangar et *la petite porte de bois dont le verrou crie et qu'on ouvre pour voir trois œufs blottis dans la paille...* et ce sont

les trois greniers immenses et vides, où sèchent les fruits sous la paille, où des livres de prix laissés pour compte voisinent avec les vestiges des feux d'artifice passés. De l'autre côté de la route de Vallon, ce domaine dans le pignon duquel, gracieuse, s'enchâsse une fenêtre d'ancienne abbaye, c'est la ferme du père Martin avec auprès son champ *grand, tranquille et silencieux, près du ruisseau qui s'enfonçait vers le champ, plein d'ombres, de branches et de mystère.* Sur la place qui s'allonge devant l'école avec ses arbres rabougris, à l'endroit où l'on a bâti le bureau de poste, c'est la forge de Malochet le charron : les écoliers s'y réunissent souvent après la classe et, assis sur les copeaux blancs, ils regardent sans mot dire *les grandes ombres brusques* des deux ouvriers.

Non loin de là, un chemin contourne le village et permet de rejoindre la route de Saint-Vitte. Il est bordé d'anciennes douves ; là donnent les murs du jardin de l'école des Sœurs où l'on aperçoit d'autres merveilleuses petites filles dont bien des gamins au front têtu sont amoureux en secret.

Il y a aussi l'église... Le matin, à sept heures, les bambins du catéchisme attendent en jouant devant elle (et l'hiver elle est rude, cette attente sur le sol gelé) que le curé *sorte de son presbytère en se frottant les mains.* A la grand'messe du dimanche ils sont toute une bande à tirer les cloches à l'endroit où les dalles se sont usées, près du bénitier qu'entoureront tout à l'heure, raides et dignes dans leurs blouses, les hommes. Henri est de ceux qui servent souvent la messe, car il a la confiance du curé Abadie ; et sans doute est-il un enfant de chœur plus habile que ce camarade dont le sacristain avait dû renoncer à utiliser les services parce *que lorsqu'il balançait l'encensoir pour faire prendre la braise, chaque coup du balancier l'entraînait ou plutôt l'allongeait en avant* si bien

que les dames du premier rang effrayées avaient fini par se plaindre. Au reste il se trouva quelqu'un pour s'indigner qu'un fils d'instituteur prêtât son concours au curé et pour dénoncer aux autorités académiques ce scandale intolérable. Ne faut-il pas toujours des croquemitaines dans les histoires d'enfants?

*
* *

Et puis il y a les maisons où l'on fait des visites.

Au bout de la place, au carrefour des Quatre-Routes, à droite, cette vieille demeure à pigeonnier dont les fenêtres eurent jadis des meneaux, c'est la maison du notaire. Elle est pleine de recoins, un vrai dédale, et l'on y respire une odeur persistante de passé. Décor rêvé pour une fête étrange où l'on jouerait revêtus de costumes anciens à des jeux pleins de cérémonie suivis de poursuites folles dans les pièces sonores et les corridors où l'on a peur de sa voix.

Il y a surtout la maison des B.

Pour y arriver on suit jusqu'au bout la rue de l'église en laissant sur la droite le quartier des Petits-Coins, où loge la couturière muette et dont les maisons peu nombreuses semblent innombrables parce qu'elles se cachent les unes les autres. On dépasse le Tumulus et derrière une grille on la voit apparaître accueillante et digne, isolée au fond d'un jardin. Sous son toit d'ardoises elle n'a qu'un seul étage, mais, comparée aux maisons basses du bourg et surtout à l'école, qu'elle paraît haute à l'enfant et différente, presque irréelle! S'il vivait toujours dans une maison pareille, tout serait simple, pense-t-il, et il retrouverait aisément l'indéfinissable pays sans nom où il sait avoir vécu une autre existence et où il faudra bien un jour qu'il revienne, le pays où toutes choses sont

familières et belles et si vraiment conformes à l'attente éblouie d'un petit garçon ingénu.

Dans la paisible demeure on est toujours bien accueilli par Mme B., qui est douce, aimable et un peu triste. L'aîné de ses fils, Alfred, est un garçon vigoureux qui adore la terre : plus âgé il ferait un bon gentilhomme campagnard ; mais il mourra encore adolescent, victime d'une imprudente baignade dans le Cher. Bonnes heures passées dans le jardin, autour du parterre fleuri, à jouer interminablement, par les chauds après-midi d'été *lourds de silence*, avec ce bon camarade, son jeune frère et sa petite sœur auréolée d'un prénom anglais qui semble emprunté à un roman du *Petit Français*, ce qui prouve bien, n'est-ce pas? que le monde de Willie existe. Bonnes heures aussi quand on cherche un refuge contre la pluie dans la vaste salle à manger où Mme Fournier s'entretient avec Mme B. et d'autres dames en visite *de jolis riens cérémonieux*, plus jolis encore d'être dits à travers la voilette humide où brillent d'imperceptibles gouttes de pluie. L'enfant se tait. Il pense qu'il aura plus tard une maison pareille, à lui tout seul, où il amènera un soir l'adolescente blonde, fine et un peu fière, qu'il aura épousée ; elle sera semblable, un peu, à ces grandes fillettes d'illustrés pour enfants sages que l'on voit courir, élégantes et lointaines, autour d'une grande pelouse avec un grand chien. Et ils causeront longtemps mystérieusement à la lueur des bougies qui trembleront dans les candélabres du piano, avec d'autres enfants (car l'âge n'existe pas ; ils n'auront pas changé d'âge), qui les auront accompagnés très graves et avec lesquels *ils organiseront le bonheur*. Et le rêve (est-ce un rêve?) se prolonge, pendant que la pluie vient battre, en la rayant, la vitre jusqu'au moment où l'on rentrera bien sagement à l'école *à l'heure où l'on entend tirer de l'eau des puits*.

IV

Dans ce monde où passent tant de délicieuses choses inconnues, il est encore d'autres moments qui conserveront toujours plus tard pour Henri Fournier devenu Alain Fournier leur valeur de plénitude et d'appel.

Les jeudis quand la maison d'école est vide et silencieuse (seul un sous-maître joue sur la flûte dans la mansarde *un air qui se désole d'ennui*), et que les enfants courent, toute la longue journée, dans les ruelles du bourg en poussant des cris.

Les dimanches, quand les villageois jouent aux quilles sur la place et que la boule mal lancée vient frapper le portail de fer qui résonne.

Les promenades sur le chemin de halage du canal : sous les grands peupliers trottent les petits ânes des mariniers, tirant des bateaux bien lents, bien minces, mais qui donnent quand même envie de partir avec eux.

Les excursions et les baignades à la Grand-Fons ; et là les bords du Cher avec *leurs déserts de saules*, leur odeur de vase tenace qu'on ne peut oublier, leurs chemins d'accès remplis de sable ou de cailloux blancs et bordés de groseilliers sauvages dont les branches vous agrippent ; et ces collines de l'autre rive où vous attend sans doute, au milieu des sapins et des landes, le château aux barrières blanches du pays inconnu.

La fontaine du Péribos, toute proche de la berge ; il y a toujours *dans le fond des herbes glauques et deux ou trois bêtes pareilles à des cloportes* ; mais l'eau est si claire et si transparente qu'on n'hésite pas à s'agenouiller pour y boire.

Les jours où l'on va en bande, de l'autre côté du village, jusqu'à l'entrée du bois des communaux qu'on

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

appelle aussi le bois de Lépot. On sait que, sur l'autre lisière, au bout d'une allée qui paraît immense, il y a une maison de garde. Mais on n'ose pas pousser jusque là et l'on reste, plein de désir et de terreur, à l'entrée de l'avenue sombre au bout de laquelle brille un rond de lumière tout petit.

Des jeux paisibles et profonds, *comme lorsque les enfants tracent par terre dans la petite cour, sous les bouquets du mur, trois petits compartiments : la chambre à coucher, la salle à manger et la cuisine, et s'imaginent durant une infinie soirée de vacances que vraiment tout est arrivé et que le soir ils coucheront là, dans le petit carré où il y a d'écrit : le lit.*

L'arrivée des grands-parents Barthe. On va les chercher à la gare de Vallon ; ils arrivent chargés de provisions ; on les loge dans la chambre rouge où l'on a enlevé, pour qu'ils s'y installent, *les têtières en dentelles des fauteuils, relevé les tapis, mis de côté les objets fragiles* ; et l'on écoute ébloui le grand-père qui raconte d'extraordinaires histoires qui font peur ou la grand'mère qui fait revivre devant les deux enfants bouche béante la grande foire sancerroise du Beau-Marché.

Les jours où un minable cirque ambulant vient s'installer sur le communal ; assis sur de pauvres gradins, à la lueur des quinquets, on croit assister à une féerie où le rire est tout près des larmes ; et les roulottes où le soir tremblote une lueur derrière le rideau rouge de la petite fenêtre.

La veille du Mardi-Gras quand on contemple aux vitres des boutiques les masques grimaçants ; et l'on s'imagine que le lendemain, recouverts de ces masques et déguisant leurs voix, tous les enfants et tous les hommes seront *occupés au même jeu exquis et angoissant.*

*
* *

Des jours plus graves : tel celui où on devait l'emmener pour la première fois à une messe de première communion. Il avait assisté de la cour de l'école à *tous les doux préparatifs étranges*, et son cœur s'était serré à voir la grille de la maison des Sœurs s'ouvrir toute grande et laisser passer deux à deux toutes ses petites amies du village qui lui avaient paru dans leur costume précieux plus grandes et plus belles et pareilles à de grands encensoirs balancés. Mais ses souliers neufs étaient trop petits, la procession blanche est partie sans lui, et l'enfant est demeuré seul avec quelqu'un qui s'était dévoué pour rester à ses côtés et qui le consolait de son désespoir en lui promettant vêpres, pendant que là-bas on entendait sonner les cloches dont jamais les sons n'avaient paru si beaux...

Sa première communion à lui, précédée des merveilleux jours de la retraite où il sentait, penché sur le sien, pour une conversation très douce, le visage de l'être le plus pur, pendant que par instants, semblait-il, *de grands jardins blancs et noirs glissaient sous les fenêtres avec des visages admirables qui regardaient à la vitre* ; et la désolation au soir de ce jour douloureux et magnifique quand il s'étonna que ce fût si vite fini.

Les grands chagrins d'amour aussi... Combien en a-t-il aimé de ces fillettes laides ou insignifiantes aux yeux du monde pour lesquelles on se bat gamin et qui savent déjà (si bien !) faire souffrir ? Les mamans savent-elles que les grandes amours ne sont pas celles de vingt ans mais celles de douze ? Le plus triste jour de ces années blanches n'a-t-il pas été celui où, invité avec sa famille à une noce chez un gros propriétaire voisin, il s'exaltait à la pensée qu'on le mettrait dans le cortège avec Elle, la fillette

aimée qui l'intimide et le rend honteux lorsqu'elle passe : N'est-elle pas belle? (Il ne faut rien savoir du pays sans nom pour dire tout uniment : c'est une bonne grosse fille.) Fier dans son beau costume des dimanches sous son grand chapeau de paille, il a longtemps attendu le moment rêvé pendant que commençait à se former le cortège paysan. Mais au dernier moment on ne l'a mis avec personne ; elle est partie au bras d'un garçon venu de la Ville, qui portait avec dignité un bouquet de fleurs artificielles. Et l'enfant, disgrâce suprême, pendant que les invités s'en allaient vers l'église *d'un pas ridicule et rythmé*, a vu s'envoler devant lui, emporté par un coup de vent ironique, son beau chapeau neuf qu'il a cherché, le cœur gros, à rattraper dans la poussière sous les rires ironiques des « Messieurs » et des « Dames », et Elle aussi sans doute riait de lui !

V

Il y a enfin les vacances.

Avant-garde précieuse se sont avancés devant elles les grands jours du 14 juillet et de la distribution des prix. Lampions, drapeaux, revues de pompiers, pétards, feux d'artifice multicolores, joies des simples, humbles joies des fêtes publiques, il les vit intensément et jamais plus tard il n'admettra qu'on les méprise ou qu'on fasse à leur sujet de l'ironie facile. Mais combien plus attendus encore les derniers jours de l'année scolaire ! Les beaux livres écarlates et dorés sur tranche, récompense future des élèves studieux, Isabelle et Henri veulent les lire tous avant la cérémonie qui les fera disparaître ; et silencieux, ils restent des heures enfermés dans le cabinet des archives à tourner les pages de *La Roche aux Mouettes*, de *La Teppe aux Merles* ou de *L'Émeraude des Incas*.

Le dernier jour de classe terminé, les prix remis, l'école déserte, on hâte les préparatifs de départ pour La Chapelle. Les malles sont déjà expédiées, les volets déjà accrochés ; et dans la maison brusquement et tragiquement agrandie, résonne *sourde et merveilleuse* la voix de la mère qui appelle... Le voyage est long ; il faut changer de train à Bourges. Quand les enfants voient arriver sur la droite, après la bifurcation de Pont-Vert, le long mur de la propriété d'Ouzy qui porte à l'un de ses angles une petite reproduction de la basilique de Lourdes (et comme ils ignorent que le domaine appartient au Grand Séminaire il y a là pour eux une familière énigme), ils savent que la vieille ville est proche ; et bientôt ils voient se lever, au fond de la vaste prairie Saint-Sulpice dont l'hiver fait parfois comme un grand lac gelé, la cathédrale énorme et solitaire derrière la double rangée de peupliers.

*
* *

La ligne d'Argent à Bourges, qui mène à La Chapelle, est une voie secondaire aimable qui, remontant de son point de départ vers le Nord, suit d'abord la vallée miniature du Moulon et pénètre vite dans un Berry plus accidenté, plus frais et plus intime que la monotone et tragique Champagne où s'élève l'ancienne Avaricum. Vers Saint-Martin-d'Auxigny, les ondulations s'accentuent et l'on pourrait presque se croire, tant les pommiers des prés sont serrés, dans une discrète Normandie. Au loin la forêt d'Allogny trace une ligne noire et verte coupée de temps en temps par la rainure d'un chemin forestier. Le petit train à machine jaune s'essouffle pour gagner son but par des détours qui donnent l'impression d'une distance très éloignée. Après Menetou-Salon, il se hausse jusqu'à un petit col pour atteindre à travers les bois la

vallée de la Sauldre et l'ancienne capitale du minuscule royaume de Boisbelle, Henrichemont, dont le clocher dresse son nez pointu sur la colline. Les deux enfants, le visage à la portière, regardent de tous leurs yeux ce paysage qui n'est plus celui d'Épineuil, mais dont la gravité solitaire les touche, surtout lorsqu'ils aperçoivent à gauche, plus nette et plus sombre que sa sœur d'Allogny, la haute et sévère forêt de Saint-Palais. C'est que La Chapelle n'est plus loin ; passée la station d'Ivoy-le-Pré, brusque à un tournant, apparaît le château de Béthune et doucement alors la maman essuie avec son mouchoir les deux visages noircis de s'être trop penchés au dehors.

* * *

La maison des grands-parents, elle aussi, a ses mystères : telle la pendule rococo de la salle à manger que M. Barthe enterra dans le jardin en 1870, lors de l'approche des Prussiens ; tels les placards *qui s'ouvrent en grinçant et en sentant le pain et le fromage*, et d'où parfois la grand'mère sort avec précaution une bouteille de cerises réservée pour les grandes occasions. Mais si agréable que soit La Chapelle, si attrayantes que soient les promenades dans le parc du château de Béthune, la forêt de Saint-Palais ou à La Fringale, si passionnantes que soient les visites à la tante d'Argent qui peuple sa maison de mille jouets bizarres en sureau, il est un séjour de vacances plus cher et plus admirable encore : c'est Nançay. Tous les ans on y va passer les quinze derniers jours des vacances à l'époque des chasses. Pour y aller nulle autre voie que la route : aussi le voyage prend-il le caractère d'une véritable expédition. La famille s'entasse dans une de ces grandes voitures berrichonnes à roues hautes où pour faire tenir tout le monde on a mis derrière le siège

une planche de cuir brûlante qui balance. Deux itinéraires sont possibles : l'un par Presly-le-Chétif, l'autre par Neuvy-sur-Barangeon, tous deux longs d'une quinzaine de kilomètres. Mais, que l'on prenne par l'une ou l'autre route, c'est le même paysage qui s'offre : la route droite et sèche s'allonge entre des landes où les hautes fougères alternent avec les mousses gris-vert et où les bruyères mettent souvent leurs somptueuses taches écarlates. Parfois l'on voit détaler, rapide, le gibier des bois noirs interminables qui de loin vous tiennent sévèrement compagnie. De temps en temps la ligne sombre s'interrompt et derrière trois barrières blanches et basses, au-delà d'une allée étonnamment verte, on aperçoit, l'on devine plutôt, une gracieuse maison de plaisance aux murs de briques rouges près de laquelle dans des chenils énormes aboient, mélancoliques, des chiens. Et soudain, au haut d'une côte, l'œil se perd dans des horizons infinis où, parmi des milliers d'arbres, l'on voit monter, lointaines, quelques solitaires fumées ; comme lorsque, se dirigeant sur Neuvy, l'on a dépassé la route de Méry-ès-Bois et qu'on découvre tout d'un coup trente kilomètres de Sologne jusqu'aux confins des forêts de Saint-Laurent et de Vierzon. Souvent aussi c'est au bord de la route un grand étang gris et rose entouré de prairies vert-pomme ou vert-sombre qui finissent sur les berges en champ de hauts roseaux. On rêverait sur ces étangs, sous un ciel bleu strié d'écharpes blanches, à des navigations puériles et lointaines qui vous mèneraient à un débarcadère isolé où des musiciens en habit de cérémonie feraient entendre une musique aux accords imprévus et pourtant familiers et où les jeunes filles du château vous recevraient en amies de toujours, d'un beau regard, avec simplicité.

*
* *

Nançay n'a pour se signaler à l'attention du touriste qu'un vaste et beau château rouge flanqué d'énormes serres et dont les trois tours formidables se reflètent dans un canal tracé au bas d'une immense pelouse ; une église à voûte de bois assez basse (sur sa façade un saint prie dans sa niche au-dessus d'un auvent) et un garage ultra-moderne bâti en style de cauchemar. Les maisons y sont peu nombreuses et sans autre charme que leur propreté. Mais Nançay, c'était avant tout la maison de l'oncle Florent, l'oncle aux énormes moustaches et aux six filles qui tenait sur la place, à l'enseigne de la Grande Nouveauté, un magasin immense où l'on vendait de tout et où venaient s'approvisionner à plusieurs lieues à la ronde les châteaux de Sologne. Boutique étrange qui n'était pas à proprement parler une boutique mais une suite de pièces qui avaient chacune leur spécialité : d'abord la pièce réservée à la vente qui, le soir, s'éclairait d'éblouissantes lampes à pétrole ; puis *la chambre aux chapeaux, la chambre aux chaussures, la chambre aux huiles*, *la chambre aux parapluies, des chambres à n'en plus finir* ; derrière, les appartements et l'immense cuisine où l'on servait le dîner (mais y avait-il à proprement parler un déjeuner et un dîner dans cette maison où l'on mangeait tout le temps ?). Dîner gai souvent interrompu *par l'arrivée en pleine nuit des voitures de l'oncle, par le débarqué aux lanternes d'autres oncles et d'autres tantes qu'on est allé chercher à des gares lointaines et qu'on embrasse à présent sans bien les connaître*, *pendant qu'on mène les chevaux dans les écuries qu'on remplit de foin et qu'ils remplissent de la buée de leur peau.* Arrivées bien décevantes ! Là encore l'enfant a cru que ces parents venus de villages éloignés aux noms

bizarres comme Souesmes amèneraient avec eux du mystère et diraient les paroles uniques qu'il faut dire. Hélas! L'oncle ou la tante en descendant de voiture saluent par son prénom M. Fournier, tiennent des propos mille fois entendus et jettent sur le monde le regard assuré des gens pour lequels tout depuis longtemps a dit son dernier mot. Ils ne savent pas qu'ils pourraient venir, qu'ils devraient venir, du pays sans nom!

Malgré tout, ces quinze jours passés parmi les chasseurs, dans un village inconnu perdu au milieu des brandes et des sapinières, s'écoulent trop vite pour Henri; quand il revient à La Chapelle, il espère toujours qu'il arrivera sur la route un malheur qui les forcera à revenir. Mais seuls se produisent les habituels incidents du voyage : des averses, la jument qui perd un de ses fers ou qui s'embourbe dans un gué, un brancard qui casse, la rencontre de bohémiens ou peut-être le passage d'une victoria vétuste traînée par un cheval de labour, pitoyable équipage de hobereaux peu fortunés. Et l'on rentre un peu endormi et un peu triste à La Chapelle où, dans le soir qui tombe, flambent devant les maisons basses des feux de genévriers.

*
* *

J'ai tout dit : on le voit, il n'y eut rien d'extraordinaire dans l'enfance d'Alain-Fournier. Rien d'autre que des prés, des arbres, un village, une vieille église, une école au bord d'un jardin, une haute demeure auprès d'une pelouse; plus loin une vallée; plus loin encore deux bourgs de Sologne où vivaient des oncles et des grands-parents; et ouverts sur tout cela deux yeux clairs sous un front têtu. Mais en vérité n'est-ce point assez? En fallait-il plus pour nourrir à sa naissance une âme rare et créer pour elle un Univers? Monde clair et sûr des enfants qui

savent, si riche et si simple à la fois, où tout est présence et appel, où toute chose connue en sa vérité essentielle n'est que la marque amicale ou douloureuse d'un autre monde plus véridique et où pourtant rien ne serait trop différent. Monde où les angoisses ne sont elles-mêmes que des attentes et que reniera plus tard avec hauteur l'âge puéril des abstractions prétentieuses et des formules d'orgueil. Monde que retrouveront seuls ceux qui lui seront restés obstinément fidèles et qui se reconnaîtront à ce signe qu'ils n'en auront jamais souri. Viennent, pour ceux-là, l'adolescence et ses bourrasques et la jeunesse et ses médiocrités! Elles n'emporteront pas cette richesse et la certitude qu'un jour ils entendront à nouveau, définitive, *dans le vestibule obscur la voix sourde et merveilleuse qui appelle.* Et s'il en est qui nous accusent, dans ce récit d'une enfance jugée par eux ordinaire, d'avoir attaché trop d'importance à des rêveries de petit garçon qu'ils qualifieront d'enfantillages, qu'ils se demandent de bonne foi s'ils ne donneraient pas toutes les pauvres connaissances de ceux qui ont grandi pour les *enfantillages* de l'écolier prédestiné qui, dans le calme bourg d'Épineuil, songeant *au mystère de l'existence*, *des choses qui sont là, qui ont été et qu'on a senties*, arrivait parfois, après bien des efforts, à se représenter quelque chose qui était déjà, il le sut plus tard, l'éternité.

HENRI GILLET.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Un moraliste aux armées du Roi

Courte vie, déplorable santé : ainsi, tout d'abord, serait-on tenté d'évoquer le passage furtif (et combien douloureux!) sur cette terre, de Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, capitaine au Régiment du Roi-Infanterie.

Mais un tel raccourci serait une trahison envers le sublime malchanceux, l'apparent vaincu de la vie que fut Vauvenargues.

Sa gloire posthume, plus durable d'être moins éclatante, il la doit au rare exemple d'unité que nous proposent harmonieusement sa vie et son œuvre, empreintes l'une et l'autre d'un courage discret et de la plus souriante résignation.

Nul mieux que Vauvenargues n'a pratiqué, en effet, l'art de « soutenir le malheur » que nous enseignent ses écrits.

Quelques-uns, du reste, parmi ses contemporains les plus perspicaces, ne se sont pas trompés sur la valeur de l'homme, ni sur l'originalité de sa pensée... Voltaire, son aîné de trente ans, ne fut-il point l'un des plus sincères admirateurs de Vauvenargues?

« Vous êtes — lui écrivait-il un jour — l'homme que je n'espérais pas de ce siècle... »

***

« *Vauvenargues, ou la symphonie inachevée...* » Sous ce titre, M. Samuel Rocheblave vient de consacrer une étude, succincte mais dense, à l'auteur des *Réflexions et Maximes.*

Il y raconte l'existence trop peu connue de ce rejeton chétif et pauvre d'une noble famille provençale.

Officier au Régiment du Roi, Vauvenargues n'était guère disposé à remédier par l'intrigue aux oublis de la Fortune. Bien noté, mais sans avenir, l'obscurité fut son lot, à lui qui avait, le plus noblement du monde, (son œuvre en fait foi), rêvé que les chauds rayons de la gloire le viendraient un jour visiter.

Rien, d'ailleurs, ne ressemble moins à une fringale de vaine gloriole que ce juvénile attrait pour des lauriers impérissables!

Cet amour de la gloire, il faut l'entendre au sens le plus pur : « gloire d'abnégation, de renoncement et de sacrifice », comme le remarque avec justesse M. Rocheblave.

« La gloire, mon très cher ami, — écrivait Vauvenargues à son jeune et bien-aimé confident Hippolyte de Seytres — loin de vous nuire, élèvera si haut vos sentiments que vous apprendrez d'elle-même à vous en passer, si les hommes vous la refusent. »

... Tant il est vrai qu'à le suivre jusqu'au bout de sa pensée, nous sommes toujours sûrs d'atteindre les cimes.

Frustré de la gloire telle que l'entend le monde, notre jeune soldat-philosophe, dans le court laps de temps qu'il passa aux armées, n'en acquit pas moins de fort beaux états de service dont la rançon devait être, hélas! une mise à la retraite prématurée et des infirmités sans nombre.

Depuis sa naissance, Vauvenargues, véritable « roseau pensant », avait dû se contenter de cette écorce fragile, peu faite apparemment pour abriter l'âme d'un héros.

A vingt-quatre ans, ses yeux lui refusent presque tout service et il demande à son ordonnance de lui faire la lecture... A vingt-cinq, nous savons par lui-même qu'il doit vivre d'œufs frais et de bouillons ».

Plus tard, la petite vérole devait défigurer celui dont l'âme était si belle.

Après avoir mené en diverses villes la morne vie de garnison, il participa à la campagne de Bohême quand s'ouvrit la guerre de Succession d'Autriche. Entré à Prague en vainqueur, il eut, peu après, l'immense douleur d'apprendre la

mort glorieuse, à dix-huit ans, de son « cadet spirituel », Hippolyte de Seytres, comme lui officier au Régiment du Roi.

L'hiver suivant, après une désatreuse retraite, Vauvenargues revenait en France : L'auteur des *Réflexions et Maximes* et de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* avait les jambes gelées... et, par surcroît d'infortune, il était devenu irrémédiablement poitrinaire.

*
* *

Amour de la gloire?... Oui, mais « la vertu vaut mieux que la gloire », assure Vauvenargues et, dans ses admirables *Conseils à un jeune homme*, il affirme hardiment que « le mérite et le courage triomphent de tout »...

Partout et toujours, il va droit au grand, droit au vrai. Il méprise les menues finesses et s'écrie, à leur propos :

« Laissez-les constamment à ceux qui craignent d'être approfondis. »

Une telle réflexion suffirait, d'ailleurs, à montrer combien ce presque aveugle eut — psychologiquement parlant — la vue perçante.

« Vauvenargues n'est pas dupe », remarque M. Rocheblave.

Son mérite consiste justement à ne s'être pas complu, comme d'autres moralistes, au spectacle déprimant de la bassesse humaine.

Rien, à ses yeux, n'autorise le désespoir et, s'il a la tête froide, un sentiment de pitié a vite fait d'envahir tout son être.

Esprit lucide, soit, mais prédominance du cœur... Et l'âme — toujours — aura le dernier mot.

Tant d'autres, à sa place, se fussent aigris!... Vauvenargues, non : il a senti, par exemple, nous dit son biographe, « beaucoup moins la servitude militaire que sa grandeur ».

Qu'importent les souffrances du cœur, une santé en délabre, la médiocrité de la solde, voire même la misère (qu'il connut lors de son voyage à Paris).

Ses malheurs ne font qu'accroître son indulgence envers les autres.

Sa générosité le dispense de devenir misanthrope, et il dit finement : « Ne soyons pas trop Alcestes envers nous tout en cessant de l'être avec les autres. »

*
* *

On le sait, nul mieux que Vauvenargues n'a donné plus de soin aux fleurs rares — et fragiles — de l'amitié.

Mais là ne se borne pas son altruisme et l'on peut même dire qu'il eut au plus haut degré le sens social.

N'a-t-il pas expressément dénoncé « l'affreuse et inexorable dureté des riches »?

Enfin, ce marquis en remontrerait, pour l'humanité, à plus d'un de nos « grands patrons » d'aujourd'hui, puisqu'il a écrit : « Il faut laisser aux hommes de basse extraction la crainte de faire vivre d'autres hommes qui ne gagnent pas assez laborieusement leur salaire. Heureux qui leur peut adoucir les peines de leur condition ! »

*
* *

Mi-stoïcien, mi-chrétien, Vauvenargues est, sans contexte, un spiritualiste.

... « Évangéliste sans le savoir », écrit M. Rocheblave... Nous voilà loin, en tout cas, de l'inadmissible appréciation de M. G. Lanson (*Histoire de la Littérature française*), pour qui le moraliste aixois fut un « irréligieux sans tapage »...

Mais n'est-ce pas Vauvenargues lui-même qui a poussé ce beau cri :

« Si tout se bornait à la terre, quelle condition lamentable ! »

Une telle nostalgie n'a rien de commun, semble-t-il, avec l'irréligion.

LE BRETON-GRANDMAISON.

CHRONIQUE MUSICALE

Chaque œuvre nouvelle d'Igor Strawinsky est un événement musical. Les critiques le guettent, les musiciens aussi, pour emboîter le pas ou le couvrir d'injures — mais à personne il n'est indifférent. Lui n'ignore rien de tout cela, et comment s'étonner de lui voir le comportement de quelqu'un qui se sent surveillé, avec des gestes brusques, ces coups de tête de l'homme qui doit foncer dans la foule pour avancer, et ce jeu subtil qui consiste à brouiller la piste ou bien à changer de visage pour jouer un bon tour à ceux qui courent après lui ?

On ne pourra pas, cette année, lui faire le reproche d'avoir dérouté ses amis. Il n'a déconcerté personne, et l'on ne peut trouver dans ses deux œuvres nouvelles : *Perséphone* et les *Trois chants religieux*, rien qui puisse étonner ceux qui connaissent la *Symphonie de Psaumes* et le *Concerto pour violon*. Cela ne veut pas dire qu'un ballet-oratorio comme *Perséphone* ne présente aucune saveur de nouveauté ; mais l'évolution musicale que l'on avait pu observer chez Strawinsky depuis 1930 est arrivée à un tel stade qu'il serait difficile de pousser plus avant dans la même direction. L'orchestre est encore un peu plus aminci ; il sonne par moments comme un orchestre de chambre, ou bien comme un minuscule ensemble instrumental qui parfois s'évapore en solo... C'est le triomphe des moyens pauvres. Et si les chœurs semblent, au premier abord, faits d'une matière plus riche, ce n'est qu'une illusion. On retrouve dans certains récitatifs du choryphée les séduisants italianismes de *Mavra* ; mais c'est un *bel canto* stylisé qu'il nous offre aujourd'hui, dont les arabesques ont la froide rigueur d'entrelacs géométriques.

On retrouve aussi la structure syllabique d'*Œdipus-Rex*, dans ce sens que la syllabe est ici encore la base même du chant. Mais au lieu de l'impitoyable martellement de syllabes qui dans *Œdipus-Rex* provoquait une dislocation anarchique de la phrase et du mot, nous avons une structure qui épouse de très près la phrase et donne une netteté saisissante à la déclamation chantée. La seule liberté que Strawinsky se permette en cette matière, c'est l'introduction de rythmes syncopés qui viennent plusieurs fois rompre les symétries et introduire un semblant d'allégresse — rien qu'un semblant. Car ici encore, Strawinsky ne conserve qu'une forme vide, celle du jazz, qu'il dépouille de son contenu, qu'il combine avec d'autres formes (celle du *bel canto*, du plain-chant, de la polyphonie), qu'il malaxe, qu'il torture à plaisir pour les réduire à leur essence, les fondre ensemble et obtenir enfin une sorte de trame de formes enchevêtrées dont le tissu abstrait supplée à la matière absente. Car de « matière musicale » il n'y en a pas, ou presque pas. Point d'*effets*, peu d'invention rythmique (sauf à la fin du second tableau), aucune structure harmonique. On ne peut imaginer musique moins charnelle. Le dépouillement est poussé ici à son extrême limite.

Mais c'est justement cette pauvreté de matière qui donne à la musique de *Perséphone* je ne sais quelle surnaturelle légèreté, une aisance à bondir ou à ramper, qui tient du prodige. Et de la légèreté dont nous parlons ici, il faut bannir toute idée d'enjouement ou de juvénile allégresse ; car c'est une âpre et austère légèreté, un essor dans le vide, une ivresse de bondissements dans un paysage lunaire. Tout semble se mouvoir dans quelque éther funeste où la joie ni la douleur ne passent, où les hommes ne sont pas des hommes mais des fantômes dans la nuit. Le mythe de Perséphone nous est raconté comme une histoire dont nous connaissons déjà le dénouement, et lointaine, si lointaine qu'elle ne parvient jusqu'à nous qu'en traversant toute une épaisseur de siècles, comme

les scintillements d'étoiles qui, pendant des milliers d'années-lumière, percent de gigantesques espaces avant d'impressionner notre œil.

Aussi ne faut-il demander à *Perséphone* aucun « dramatique » à proprement parler. Irrémédiablement la fatalité s'accomplit sans qu'aucune émotion humaine se dégage — ou plutôt l'émotion ne s'exprime que par le lyrisme du texte déclamé, qui reste en constant désaccord avec la musique. Mais ce désaccord est voulu. Strawinsky a fait dire par son porte-parole, dans les *Nouvelles littéraires*, qu'il a voulu « des chœurs véritables et une action plastique qui se déroule parallèle, sans aucune idée complémentaire puisque la musique se suffit à elle-même ». On ne sait trop comment interpréter cette déclaration. Voulait-il établir, par un jeu combiné de l'action plastique et de l'action musicale, une sorte de contrepoint — comme dans le *Christophe Colomb* de Paul Claudel et Darius Milhaud? Dans ce cas, il a échoué. Il y a entre la musique et la déclamation un divorce pénible, et il ne pouvait en être autrement puisqu'il n'y a d'action, de mouvement véritable ni dans le texte de Gide, orienté vers l'immobilité de la déclamation lyrique, ni dans la musique de Strawinsky, aussi peu discursive que possible, malgré sa trame contrapunctique dissimulée par une main savante. Mais s'il a voulu donner à sa musique une totale indépendance vis-à-vis du texte de Gide, nous ne pourrons savoir s'il a réussi sa gageure que lorsque *Perséphone* sera enfin jouée dans une salle de concert, bien loin de l'Opéra et de Mme Ida Rubinstein.

Quoi qu'il en soit, *Perséphone* contient quelques-unes des plus belles pages de Strawinsky. Lorsque les chœurs d'enfants, dans le IIIe tableau, font soudain irruption, quelle fraîcheur ! Mais il fallait avoir passé dans ces déserts lugubres et descendre dans ces enfers pour qu'une gorgée d'eau pure vous donne une pareille volupté. Et cela aussi était prévu, calculé par cet homme terrible qui ne laisse rien au hasard.

*
* *

Si les *Chants religieux* présentent certaines ressemblances techniques avec *Perséphone*, ils n'en relèvent pas moins d'une veine d'inspiration assez différente. Très courts, très simples d'expression, ils font penser aux *Quatre études pour orchestre* et, par moments, à *Noces*. Ce sont bien, en réalité, des études pour chœurs, des variations sur des thèmes très simples, d'une invraisemblable simplicité. Le 2e *chant* tout entier se meut autour d'une tierce, le 3e est construit sur une note unique indéfiniment répétée. Simplicité thématique, inlassables répétitions qui s'allongent à perte de vue, unité tonale férocement observée, tout cela contribue à créer une atmosphère étrange d'idées fixes, d'obsessions qui vous poursuivent longtemps encore après que le dernier accord s'est éteint.

La seule parure de cette musique si nue, c'est son étoffe harmonique dont la magnificence sait se faire discrète et amortir ses tons. On pense par moments à Gretchaninoff, mais à un Gretchaninoff singulièrement stylisé, moins chatoyant que le vrai, et plus viril. On a l'impression d'un retour très net à l'inspiration russe que Strawinsky semblait avoir délaissée depuis 1920. On s'était trop hâté d'en faire un cosmopolite, un déraciné de grande classe. Ses attaches avec la musique russe, la spiritualité russe, sont encore très visibles, et il vient de montrer par ces *Chants* qu'il n'était pas prêt à les abandonner — au moment même où il prenait officiellement la nationalité française.

Mais encore?... A quoi tient le charme si prenant de ces très courtes monodies? A cet accent slave enfin retrouvé, à la liturgique simplicité des ensembles, à la perfection de l'art qu'on y voit déployé? Certes. Mais aucune de ces explications ne suffit. Et les détracteurs auront beau déclarer que Strawinsky n'invente plus, que

son art n'est qu'un art de formules, on est obligé de convenir devant ces *Trois Chants* — dont la critique a d'ailleurs fort peu parlé — que l'inspiration est toujours là, que c'est elle qui fait la beauté de ces pièces, et que jamais la puissance d'émotion de l'auteur du *Sacre du Printemps* n'a été aussi forte, aussi triomphalement pure.

GILBERT BRANGUES.

QUELQUES LIVRES

En robe des champs, par JOSEPH DELTEIL (Grasset).

Pages choisies et très habilement propres à rendre sympathique l'œuvre de J. Delteil, ce mélange — peut-être unique à ce degré — de procédés et de libre talent. L'émondage fut délicat : des lassants morceaux de bravoure, on ne nous donne que les mieux venus et les plus discrets; du délire de joie verbeuse, de la bonhomie roublarde, de la très méridionale jactance de grossièreté, que la fine fleur, l'élan, l'image heureux.

Le beau reflet dans le miroir bien placé! Le beau reflet, plus plaisant que l'objet!

La vieille et ses trois, par GILBERT DES VOISINS (Grasset).

Un beau conte, pour ceux que charme mieux l'ondoyante humanité que les fées monotones. Le rythme, la stylisation,

la couleur d'un conte : le réel âpre, sans fard, et puis le thème des trois gamins, divers, drus, si vivaces, que la vieille dame a si bizarrement recueillis. C'est alertement conté, bien mené, tout enveloppé d'une douce ironie.

Une lecture extrêmement agréable, et ce n'est pas, aujourd'hui, un mince compliment !

Adam et Ève, par Ramuz (Plon).

On a tant aimé Ramuz ! Puis un doute vient, et une lassitude. Les mêmes choses, ne pourrait-on les dire autrement et leur garder pourtant leur fraîcheur première ?

Primitif et naïf ne sont synonymes qu'en des temps si raffinés, si évolués qu'on sent le besoin de remonter à la préhistoire pour y retrouver la naïveté !

La simplicité est un attribut divin : la systématisation un peu puérile en est souvent l'humaine imitation.

L'île, par E. Dabit (N. R. F.).

Vie de pêcheurs : libre, fruste, saine à souhait ! La première nouvelle : *Les compagnons de l'Andromède*, est la plus intéressante. C'est une stylisation bien curieuse de l'Internationale : fraîche, simple, plaisante, puis, quand on y songe un peu, bien amusante ! Peut-être un tantinet de plus que son auteur ne l'avait imaginé !

Les Vivants, par Marcel Arland (N. R. F.).

Genre hybride, un peu faux : ni réalisme, ni fantaisie ; les réactions d'un esprit un peu trop délicat, un de ces jours de mélancolie où les nerfs sont à fleur de peau : lucide et pourtant dévié.

A la lecture, c'est agaçant comme un brin d'herbe entre les dents.

Matière très subtile dont la tentative de Marcel Arland ne nous prouve pas du tout — au contraire — que ce soit matière à œuvre d'art.

Le chant du monde, par JEAN GIONO (N. R. F.).

Un livre vraiment beau. *Colline* l'annonçait, et les autres œuvres de Jean Giono, il les dépasse de cent coudées ! Une chose vraiment belle de forme, de poids, de lumière. Un poème équipe : le chant du monde, de la vie, de la continuité du monde; le chant à toutes les voix, choses, bêtes et celle, plus aiguë, plus nuancée, un peu plus consciente, de l'homme. Pour tous, le grand ordre et la grande obéissance : aimer, créer.

Admiration, oui. Mais pas sans réserve. Ces hommes sont de merveilleux animaux, infiniment supérieurs, mais pas essentiellement différents. Et ce monde est trop épais, trop dense, tout entier comme une eau profonde; oppressant à la longue.

Les hommes et les concordances d'un panthéiste.

M. BORDERIE.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIOUGÉ (Vienne).